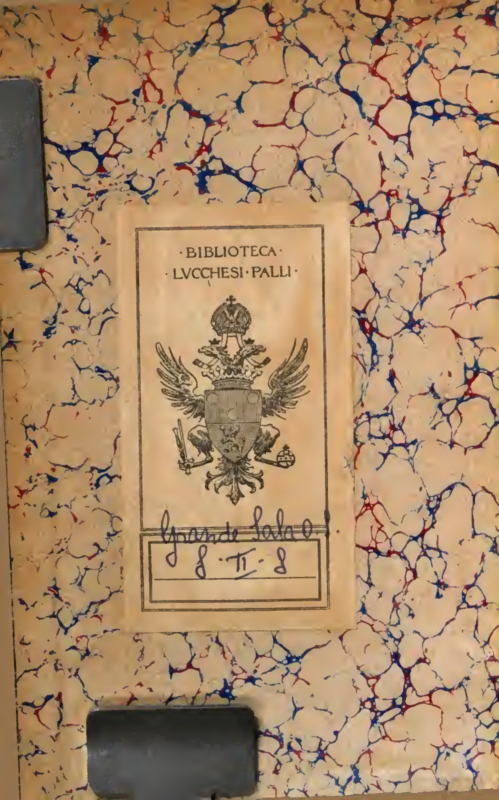
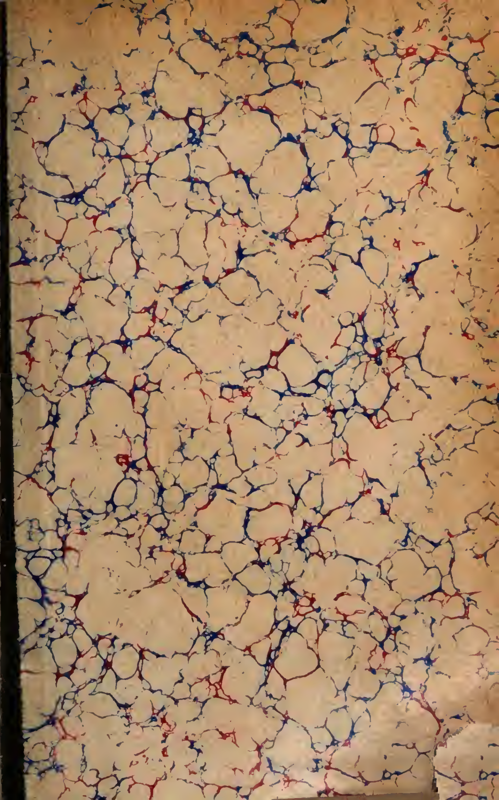

PALLI



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O.
8 · II · 8



Ш 8 II 8



LES MYSTÈRES DE LA COUR DE LONDRES

LAURA

Paris. — Typ. Pillet fils aîné. 5, rue des Grands-Augustins.

LES MYSTÈRES

DE LA

COUR DE LONDRES

DIXIÈME SÉRIE

LAURA

PAR

G.-M.-W. REYNOLDS



PARIS

ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

18, RUE DAUPHINE, 18

1869





LES MYSTÈRES
DE LA
COUR DE LONDRES

CHAPITRE I

LA PATRICIENNE ET LA FILLE DU PEUPLE.

Il nous faut maintenant revenir à Caroline, que nous avons laissée au moment où se terminait son entretien avec Rigden.

En sortant de l'étude de l'avoué elle retourna au café où elle avait passé la nuit, et s'asseyant dans le coin de l'une des stalles, elle ouvrit un livre et affecta d'être profondément absorbée dans sa lecture. Mais ses pensées étaient ailleurs et elle avait les oreilles ouvertes à toutes les nouvelles que chaque personne qui arrivait communiquait aux habitués de l'établissement. Elle

n'eut pas à attendre bien longtemps pour acquérir la certitude que sa lettre au magistrat de Bow Street avait eu le résultat qu'elle en attendait.

— Eh! bien, — s'écria un individu, qui s'élança dans le café, vers une heure et demie de l'après-midi, et qui adressa la parole sur un ton familier à deux ou trois personnes qui se trouvaient-là, — eh! bien, avez-vous entendu parler de l'effroyable découverte et du scandale qui vient d'avoir lieu dans le West End?

— Non, qu'est-ce que c'est, — lui répondit-on avec toute l'impatience d'une curiosité vivement éveillée.

— Vous vous rappelez ces deux agents de Bow Street, dont l'un s'appelait Grumley et l'autre Mobbs, et qui ont tout-à-coup disparu il y a quelque temps? Eh! bien, — continua le nouvel arrivé, — on a découvert ce matin ce qu'ils étaient devenus..., ils paraissent avoir été assassinés.

— Assassinés!... — répétèrent ceux qui écoutaient avec étonnement.

— Oui, assassinés.... et de la façon la plus mystérieuse, — continua l'orateur; — dans tous les cas les corps ont été trouvés enterrés sous les dalles d'une cuisine ou d'une cour, je ne sais pas au juste.

— Mais où?... où?.... qui les a assassinés?.... — demandèrentles autres avecun redoublement de curiosité.

— Vous serez bien abasourdis quand je vous le dirai. En somme tout le monde est étonné, c'est à peine si l'on peut y croire.

— Mais qui est l'assassin? — demanda-t-on de toutes parts.

— Madame Brace, la fashionable marchande de modes de Pall Mall. Elle est en ce moment sur le banc des accusés devant le tribunal de Bow Street

— Madame Brace!... Grand Dien!. . qui aurait pensé cela?... — telles furent les exclamations qui partirent de toutes les bouches. — Mais le fait est-il bien certain?... Dans quel circonstances ces crimes ont-ils été commis?....

— Ah! c'est ce qu'on ne sait pas encore jusqu'à présent. Je passais tout-à-l'heure devant le bureau de police et en voyant une foule immense rassemblée devant la porte, naturellement je me suis informé de ce qui était arrivé. C'est alors que j'ai appris tout ce que je viens de vous dire. J'ai essayé de pénétrer dans la salle d'audience, mais elle était pleine au point qu'on s'y étouffait et l'huissier ne me permit pas même seulement de tenter d'y pénétrer. Il n'y a pas à douter de la culpabilité de Madame Brace. d'après tout ce que j'ai entendu dire.

— Et comment la chose a-t-elle été découverte? — demanda une des personnes présentes.

— Je ne l'ai pas su, — répondit celui qui avait apporté la nouvelle, — nous saurons tout cela dans la soirée ou demain matin par les compte-rendus des journaux.

Caroline n'avait pas perdu un mot de cette conversation. La joie féroce d'une hyène remplit son cœur en

apprenant le succès de sa vengeance contre la marchande de modes à laquelle elle avait voué une haine implacable.

— Ah! c'est un vilain moment pour toi, misérable femme, — pensa Caroline, — pour toi qui as vendu l'orpheline confiée à tes soins au débauché et perfide Florimel. S'il est dans ma nature d'aimer avec ardeur, avec adoration, je suis aussi capable de me venger d'une façon terrible! Ah, je me rappelle bien que dans les premiers moments que j'ai passés sous l'infâme toit de Madame Lindley, je me disais dans la solitude de ma chambre, que si je ne pouvais pas vivre pour l'amour, il me restait au moins à vivre pour la vengeance. Et aussitôt que ma vengeance sera satisfaite, quand Madame Brace aura péri sur l'échafaud, quand mon séducteur aura été dépouillé de son rang, de son titre, et de sa fortune, alors rien ne me retiendra plus dans ce monde de malheur. La vengeance d'abord..., ensuite le suicide!

Telles étaient les réflexions de cette jeune femme, qui, les coudes sur la table, tenait sa tête dans ses mains, et restait les yeux fixés sur son livre. Elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle, ses sens, ses facultés, toutes ses pensées étaient absorbées dans les sombres méditations auxquelles elle s'abandonnait.

S'éveillant enfin de cette rêverie maladive, elle rassembla ses idées et se rappelant qu'elle avait un rôle à jouer, et qu'en s'oubliant ainsi le plus petit incident pouvait trahir son sexe, elle jeta ses regards autour

d'elle pour s'assurer qu'elle n'était pas devenue l'objet d'une attention marquée. Mais les personnes présentes étaient trop occupées à causer de l'arrestation de Madame Braco, pour qu'aucune d'elles eût rien remarqué de particulier dans l'attitude ou dans l'aspect du prétendu midshipman et elle fut bientôt rassurée sur ce point.

Il était alors près de trois heures, elle se fit servir une légère collation et après y avoir fait honneur elle sortit du café. Le but qu'elle se proposait était de trouver un logement convenable où elle put attendre en sûreté la marche des évènements et suivre les progrès de sa vengeance. Sans idée arrêtée sur le quartier où elle voulait fixer sa résidence, Caroline dirigea ses pas dans Oxford Street et le hasard l'amena dans Cavendish Square

Elle traversait cette place aristocratique pour gagner les petites rues qui l'avoisinent, quand son attention fut tout-à-coup appelée par la vue d'une jeune femme élégamment mise qui s'appuyait sur le bras d'une vieux gentleman de noble apparence. Ce couple était sur le point d'entrer dans l'une des maisons du square lorsque Caroline fut frappée par la physionomie de la dame et s'avançant à la hâte, elle dit : —

— Pardon, Madame, mais je suis vraiment ravi de vous revoir.

— Je ne vous connais pas, Monsieur, — lui fut-il répondu d'un ton hautain, puis, comme si un vague souvenir lui revenait, la dame regarda attentivement

la physionomie du jeune midshipman en ajoutant : - et pourtant vos traits ne me sont pas absolument inconnus.

— Nous avons autrefois échangé des serments d'amitié, — répondit Caroline, — et cela sous le toit de Madame Lindley.

— Ah ! je me souviens,... vous êtes Mademoiselle Walters ! — s'écria Fernanda.

C'était, en effet, Lady Holderness, en compagnie de son mari, et elle ne parut pas très-flattée de la rencontre.

— Quoi!... Caroline Walters !... — s'écria Lord Holderness, qui tressaillit en jetant un regard tout particulier sur le prétendu midshipman. – La jeune femme qui a été arrêtée.....

— Et faussement accusée du meurtre de cette même Madame Lindley, dont j'ai tout-à-l'heure prononcé le nom, — ajouta Caroline d'un ton ferme et d'un air plein d'une indomptable assurance. — Madame, — continua-t-elle, en se tournant de nouveau du côté de Fernanda, — je ne sais qui vous êtes, votre nom et votre rang m'ont été scrupuleusement cachés pendant le temps où nous nous sommes trouvées ensemble sous le même toit.....

— Pour l'amour du ciel ne nous retenez pas ici plus longtemps, Mademoiselle, — interrompit Lord Holderness, à la hâte et à voix basse, au moment où un domestique en livrée ouvrait la porte.

Et poussant doucement Fernanda en avant, il la suivit dans le vestibule.

Un instant après, la porte se refermait au nez de Caroline.

Mais lorsque Lord et Lady Holderness se trouvèrent seuls dans le salon, ils échangèrent des regards inquiets et troublés ; puis Fernanda se débarrassant de son châle et de son chapeau, dit : —

— Je n'aime pas cette rencontre avec cette fille.

— Ni moi non plus, — répondit son mari d'un air agité; — j'ai été frappé comme par le pressentiment d'un malheur.

— Et pourtant je ne vois pas en quoi nous aurions lieu d'être effrayés, — reprit Fernanda, qui reprenait vite courage, — il est impossible que cette fille ait rien découvert.....

— Qui sait?... qui sait?... — s'écria Lord Holderness, dont la voix trahissait de plus en plus le trouble et l'agitation. — Ah! Fernanda, la conscience fait de nous les plus méprisables des poltrons.

— Dites si vous voulez que votre conscience fait de vous un lâche, — s'écria Fernanda, dont les lèvres d'un rouge vif se plissèrent avec une expression dédaigneuse, et dont les yeux lancèrent sur son mari des éclairs de mépris ; — pour ma part, — continua-t-elle d'un ton hautain et avec cet air de fier dédain qu'elle se plaisait si fréquemment à prendre vis-à-vis de son mari, — je ne reconnais pas le pouvoir de la conscience et de toutes ces choses ridicules qu'on appelle des pressentiments.

— Combien de fois, Fernanda, — s'écria d'un voix

tremblante Lord Holderness, — combien de foi faudra-t-il que je vous supplie de ne pas ajouter le blasphême et l'impiété aux autres crimes...

— Que nous avons commis ensemble, n'est-ce pas? — reprit la jeune patricienne intraitable dans son endurcissement. — Mais ne vous abandonnez pas à de ridicules terreurs, — ajouta-t-elle d'un ton plus doux; — je dois avouer tout d'abord que je n'ai pas été fort charmée de cette rencontre qui peut avoir des conséquences mauvaises et qui dans tous les cas ne peut amener rien de bon. Mais je ne doute pas que Caroline Walters n'ait passé son chemin et je ne pense pas que nous entendions jamais parler d'elle. Eh! puis, après tout, que peut-elle dire contre moi? Que j'ai été la pensionnaire de Madame Lindley dans de certaines circonstances. Mais appeler le scandale sur moi serait en même temps attirer l'attention sur elle, et les soupçons une fois éveillés on ne tarderait pas à pénétrer le mystère de son déguisement. Non, non, croyez-moi, Walter, nous n'avons rien à craindre de cette jeune femme.

A peine ces mots étaient-ils prononcés, qu'un double coup de marteau retentit à la porte de la maison et quelques moments après, un domestique introduisait auprès de Lord et de Lady Holderness Caroline Walters, qu'ils prenaient naturellement pour un jeune officier de marine.

— Que signifie cette visite indiscrète? — demanda fièrement Fernanda dès que le domestique se fut retiré, et ses yeux lancèrent des éclairs en se dirigeant sur Caroline.

— Ne nous sommes-nous pas juré une éternelle amitié chez Madame Lindley, — s'écria-t-elle en réponse à la question hautaine qui lui avait été adressée.

— Mais vous figurez-vous que j'ignore que vous êtes accusée du meurtre de cette femme? — répliqua Lady Holderness en essayant d'intimider Caroline en prenant un air sévère.

— Je ne nie rien, — répondit Caroline avec un calme qui fit presque perdre contenance à Fernanda. — Mais néanmoins je suis innocente, Lady Holderness, car je sais qui vous êtes maintenant. Je sais également que Monsieur est votre mari et si j'ai fait devant lui une allusion qui ne devait pas lui être agréable, c'est vous qui m'y avez provoquée. Si vous m'aviez traitée avec une sorte de bonté, lorsque j'ai rencontré Votre Seigneurie, il n'y a qu'un instant, à la porte de sa demeure, je vous en aurais été reconnaissante et je n'aurais pas un seul instant songé à pousser plus loin nos relations ; un mot de bonté, un souvenir donné à notre ancienne amitié, aurait ranimé mes bons sentiments à votre égard, mais Votre Seigneurie m'a traitée avec mépris, d'une manière insultante, et mon orgueil blessé m'a fait ressentir ce qu'il y avait d'injurieux dans votre conduite peu généreuse.

— Voudriez-vous que je vous fasse des excuses pour ce qui s'est passé? — demanda la fière lady d'un air de défi, bien qu'elle eût eu de la peine à se défendre d'un certain malaise, d'une certaine inquiétude en écoutant ce que disait Caroline.

— Des excuses ! — s'écria-t-elle avec une ironie aussi amère que celle qu'aurait pu exprimer Fernanda. —Aucune excuse tombant de vos lèvres aristocratiques et adressée à une humble fille du peuple comme moi ne pourrait être sincère, et par conséquent je la repousserais avec mépris. Mais écoutez-moi pendant un moment. Il ne s'est pas passé un quart d'heure. depuis que la porte de votre maison s'est fermée devant moi. Mon sang a bouilli dans mes veines et le ressentiment s'est allumé dans mon âme, je suis entrée dans une boutique du voisinage et là, sous le prétexte d'acheter quelques bagatelles, je me suis informé du nom des personnes qui habitaient la maison de Cavendish Square portant tel numéro. Le boutiquier était bavard et j'ai appris en quelques minutes vingt fois plus de choses que je ne l'espérais.

— Et qu'avez-vous appris? — demanda Lady Holderness en conservant toujours son air froid et hautain, pendant que son mari allait vers la fenêtre, et se promenait dans le salon, en proie à une visible agitation.— Qu'avez-vous appris, je vous le demande?— répéta Fernanda avec une apparente indifférence, quoi qu'elle fût impatiente d'apprendre ce qu'elle savait et quelle était l'importance des renseignements qu'elle avait recueillis dans le voisinage.

— Je vais répondre à la question de Votre Seigneurie, — répliqua Caroline Walters. — Du communicatif boutiquier, j'ai appris que c'était Lord et Lady Holderness qui habitaient cette maison. Que Lord Holderness

avaient deux filles les honorables demoiselles Clarendon qui n'habitaient pas avec leur père et que Lady Holderness était l'honorable Mademoiselle Fernanda Aylmer, nièce du Comte et de la Comtesse de Desborough.

— Est-ce tout? — demanda la patricienne en fixant un regard scrutateur sur la physionomie de la jeune femme.

—Pas tout-à-fait,—répondit cette dernière: — il y a quelque temps le bruit avait couru que l'Honorable Arthur Eaton, fils de Lord Marchmont,et l'Honorable Mademoiselle Fernanda Aylmer, devaient se marier, mais ce mariage fut rompu; Arthur Eaton fut frappé par une maladie qui semblait incurable, et la nouvelle se ré pandit que Mademoiselle Aylmer était partie pour le Continent. Mais Mademoiselle Aylmer n'avait pas passé en pays étranger, — continua Caroline en appuyant sur ses paroles.—Elle s'était retirée dans un établissement, situé dans Fore Strett, où je fis sa connaissance. Ah ! elle ma dit beaucoup de choses incompréhensibles pour moi alors,• beaucoup de choses relatives à sa vengeance, qui marchait d'une manière sûre et terrible, quoique celui qui en était la victime n'en soupçonnât pas la nature et l'origine! mais maintenant, Madame, maintenant, — s'écria Caroline, — je puis me rendre compte de tout ce qui était incompréhensible pour moi; alors! sachant qui vous êtes, et me rappelant tout ce que vous m'avez dit chez Madame Lindley, je n'éprouve aucune difficulté à voir clair dans votre histoire. Tout

est pour moi aussi limpide que la clarté du jour en plein midi. Arthur Eaton vous a séduite et c'est pourquoi il est devenu l'objet de votre vengeance. Il mourait d'une lente et mystérieuse maladie qui défiait toute la science des chimistes, toute l'habileté pratique des médecins, c'était l'œuvre de votre ténébreuse et effroyable vengeance! mais tout à coup il alla mieux, le charme fatal qui pesait sur son existence fut rompu et en peu de temps il se rétablit complètement. Ah! Madame, c'est que quelque chose était venu déjouer vos calculs et vous empêcher de consommer votre crime. Mais voyez comme la main invisible d'une ennemie implacable et sans remords continue à le poursuivre! Il se guérit de cette maladie qui semblait devoir le conduire au tombeau, et il est tout à coup jeté dans la prison de Newgate comme accusé d'un crime qu'il est incapable d'avoir commis.

— Qui dit cela?... qui ose préjuger?...

Fernanda s'arrêta court au milieu des exclamations que son trouble et sa colère lui avaient arrachées.

— Qui dit cela?... reprit Caroline avec une implacable énergie, — c'est moi qui dis cela! Oh! je suis prompte, merveilleusement prompte à pénétrer les plus profonds mystères quand j'ai découvert un fil conducteur; et il a plus, fière et hautaine dame, c'est que je vous sais capable de tout!

— Que voulez-vous dire? — demanda Fernanda, qui commençait à perdre toute présence d'esprit et devenait de plus en plus incapable de contenir et de

dissimuler ses émotions et la violence de son trouble.

— Je veux dire, Madame, — reprit Caroline d'un ton si ferme et si sévère que Fernanda, frappée de stupeur, l'écouta la poitrine haletante et pouvant à peine respirer et que Lord Holderness, immobile comme une statue, laissa lire sur son pâle visage la profonde terteur et la poignante curiosité qui le torturaient, — je veux dire, - répéta la jeune femme dont l'accent et les regards agissaient puissamment sur ceux qui l'écoutaient, — je veux dire, qu'il y a quelques mois, par une nuit d'orage et de tempête, oh! oui, une effroyable nuit et bien en rapport avec l'odieux forfait qui contribua plus à la rendre horrible que la profonde obscurité qui régnait et que la lutte des éléments déchainés, une fenêtre s'ouvrit sur le derrière d'une maison donnant sur la Tamise, et qu'un enfant nouveau-né fut précipité par la main criminelle de la sage-femme et alla s'engloutir dans le courant rapide et bourbeux de la rivière qui coulait au bas de la maison!

— Chut! ne parlez pas si haut! — murmura Lord Holderness frappé d'horreur par le récit de cette effrayante histoire qu'il entendait pour la première fois, mais dans laquelle il comprenait sans peine que sa femme avait dû jouer un rôle.

— Caroline, pourquoi entrer dans tous ces détails? — demanda Fernanda en comprimant avec peine le frisson qui courait par tout son corps, au souvenir de cette nuit d'horreur. — D'autant plus, que c'est une

pure assertion de votre part! — ajouta-t-elle d'un ton plus hardi et plus hautain.

— Une assertion! — répéta Caroline amèrement. — Quoi! le cri plaintif de l'enfant assassiné, de votre enfant, Madame, ce cri qui retentit encore à mes oreilles et que j'entends toujours vibrer dans mon cœur! Oh! mon Dieu, il me sembla alors, comme il me semble encore aujourd'hui, que j'ai été la complice de cette horrible tragédie! car j'ai entendu le faible cri de l'innocent au moment où il tombait dans la rivière; car je savais qu'il était l'enfant d'une jeune dame appartenant à l'aristocratie et qui occupait la chambre voisine de la mienne; car je savais, à n'en pouvoir douter, que l'assassin était Madame Lindley; car vous m'en aviez dit assez, après l'événement, pour me convaincre que vous aviez toute votre connaissance quand vous aviez donné le jour à cet enfant et que vous n'aviez pu ignorer le sort que cette détestable créature lui réservait; voilà pourquoi je dis que j'ai senti alors que je me faisais la complice de cet horrible crime, en restant inactive et en ne le révélant pas à la justice.

— Fernanda..., Fernanda..., — murmura Lord Holderness d'une voix éteinte, après avoir tiré sa femme à l'écart, — quel parti devons-nous prendre relativement à cette jeune femme? Qu'exige-t-elle?... Délivrons-nous d'elle, pour l'amour de Dieu!

— Oui, oui, — répondit Fernanda à voix basse à l'oreille de son mari, — mais il ne faut pas avoir l'air

de nous laisser effrayer par elle ; — puis se tournant du côté de Caroline elle lui dit d'un ton plus conciliant :

— Caroline, vous accumulez les accusations, les inductions, et les suppositions pour donner cours à votre mauvaise humeur contre moi, purement et simplement parceque je ne vous ai pas reçue à bras ouverts au moment où vous m'avez abordée il n'y a qu'un instant, mais laissons cela de côté ; les accusations appellent les récriminations et en admettant comme parfaitement vrai tout ce qui pourrait être allégué de part et d'autre, il n'en peut rien résulter de bon ni pour vous ni pour moi ; car vous n'osez pas révéler publiquement ce que vous savez ou ce que vous vous imaginez savoir sur mon compte, et, en ce qui me concerne, je n'ai nulle envie de requérir un constable et de lui dire que Caroline Walters est dans ma maison, sous le déguisement d'un midshipman de la Marine Royale et les joues ornées d'une ravissante paire de favoris.

— Ah ! vous avez recours à la raillerie ! — s'écria Caroline sentant renaître sa colère et piquée au vif par l'accent moqueur et le sourire ironique qui avaient accompagné les dernières paroles de Fernanda.

— Vous êtes décidée à me chercher querelle, Caroline, — reprit Lady Holderness en poussant la condescendance jusqu'à sourire d'un air affable ; — mais c'est par trop absurde. Quel avantage peut-il résulter pour l'une ou pour l'autre de nous d'un échange de paroles désagréables ? Dites-moi en quoi je puis vous

être utile? que voulez-vous?.... de l'argent...., un conseil....?

— Je n'ai besoin ni de votre argent, ni de vos conseils, — répliqua-t-elle d'un ton péremptoire, — mais je suis enchantée du hasard qui nous a fait nous rencontrer; mes idées ont pris maintenant un autre cours, concernant certains événements qui, jusqu'à présent, étaient restés pour moi enveloppés d'un impénétrable mystère.

— Et ces événements? — demanda Fernanda.

Et en dépit de tous ses efforts pour garder un maintien digne et calme, cette femme énergique se sentit trembler de crainte et d'effroi.

— Ces événements! — répéta Caroline avec une cruelle expression de triomphe, — oh! il n'est pas nécessaire de les préciser, Madame, il me suffira de vous dire que maintenant, autant je suis sûre et certaine d'être innocente du meurtre de Madame Lindley, autant je suis convaincue que Arthur Eaton n'est pas coupable du meurtre de William Dudley.

Sur ces mots Caroline se hâtait de gagner la porte, l'orsqu'elle fut saisie par le bras et ramenée de force par Fernanda, qui lui dit d'une voix alterée: —

— Nous ne devons pas nous quitter encore et surtout de cette manière.

Caroline se serait soustraite à cette contrainte et se serait échappée des mains de la noble patricienne si un gémissement et des sanglots étouffés qu'elle entendit ne lui avaient pas fait retourner la tête, c'était Lord

Holderness qui, succombant à son émotion, s'était laissé tomber sur le sofa et cachait son visage dans ses main .

— Que veut de moi Votre Seigneurie, et pourquoi me retenez-vous? — demanda Caroline.

— Soyons amies, de bonnes amies comme autrefois, comme nous l'étions chez la sage-femme, — dit Fernanda d'une voix altérée et sans chercher désormais à dissimuler son trouble et son agitation.

— Madame, cette offre vient trop tard, — répondit Caroline, avec une expression sinistre et solennelle, — votre arrogance a cherché à me fouler aux pieds, votre présomption vous a poussée à vouloir m'écraser ; mais le ver de terre, l'humble ver de terre s'est retourné et vous a déjà effrayée ; prenez garde qu'il ne se change en serpent et que son dard ne vous pique au vif.

Fernanda recula avec effroi en entendant cette terrible menace et devant les regards pleins d'éclairs qui l'accompagnaient ; Caroline en profita pour s'élancer vers la porte du salon et quitter la maison.

Elle avait bien raison de dire que l'heure qui venait de s'écouler avait changé le cours de ses idées, ou plutôt lui avait fait découvrir une voie dans laquelle elle pouvait s'avancer avec un certain degré de certitude. Elle avait été tout à coup amenée à considérer les choses sous un nouveau jour, il lui semblait que le brouillard profond à travers lequel elle marchait s'était subitement dissipé et elle se sentait soutenue et inspirée par une espérance de nature à changer totalement l'aspect de sa destinée.

Il lui tardait d'être seule dans une chambre où elle put s'asseoir et réfléchir à loisir sur toutes ces choses, si grande était son impatience de se trouver dans des conditions de solitude qui lui permissent de coordonner les nouvelles pensées qui assaillaient son esprit, qu'elle renonça à s'occuper pour le moment de chercher un logement. Elle retourna donc au café dont il a été déjà fait mention, et en entrant dans la salle publique, elle la trouva remplie par les habitués du lieu en train de discuter entre eux sur les particularités de l'interrogatoire subi par Madame Brace devant le tribunal de Bow Street.

Caroline s'arrêta quelques instants pour écouter les détails sur lesquels roulait la conversation et elle apprit ainsi que Harriett, la femme de chambre de la marchande de modes, avait comparu comme témoin et qu'elle avait été retenue comme complice et envoyée à Newgate. Il fut aussi question de la lettre anonyme, mais les renseignements fournis par celui qui y fit allusion étaient trop vagues pour qu'il fût possible de savoir au juste ce qui s'était passé au tribunal de Bow Street, au sujet de cette lettre anonyme.

Ignorant donc que sa lettre au magistrat avait provoqué une mesure qui pouvait compromettre sa sureté personnelle, et se réjouissant au contraire du succès du moyen qu'elle avait employé pour perdre Madame Brace et l'envoyer à l'échafaud, Caroline quitta la salle publique et remonta dans la chambre qu'elle avait occupée la nuit précédente.

— C'est un gentil garçon, — fit observer un des habitués de la maison en s'adressant au groupe de personnes parmi lesquelles il se trouvait.

— De qui voulez-vous parler? —De ce jeune homme en uniforme de midshipman? — s'écria l'une des personnes du groupe. — Eh! bien, pour ma part, que je sois pendu si je ne pense pas que c'est une jeune fille déguisée. Il y a quelque chose de particulier dans sa tournure et dans sa marche.

— Une jeune fille déguisée! — s'écria Crawley, l'agent de Bow Street, qui venait d'entrer dans le café. — Qui parle d'une jeune fille déguisée?

— Seriez-vous en quête d'une personne dans ces conditions, mon vieux camarade? — demanda celui qui venait de parler et duquel le constable était parfaitement connu.

— Je cherche une jeune fille, et il est très-probable qu'elle se cache sous un déguisement, — répondit Crawley. — Je viens d'en finir avec l'affaire de Madame Brace, elle est envoyée à Newgate, et je suis maintenant à la recherche d'une autre femme.

— Ah! celui dont je parle a tout-à-fait l'air d'une fille, à moins que ce ne soit un garçon après tout, — reprit l'autre.

Tout le monde se mit à rire de sa naïveté.

— Allons, dépeignez-moi votre héros ou votre héroïne, — dit Crawley en tirant un papier de sa poche. — Voilà le signalement de la femme que je cherche.

— Eh ! bien, — continua celui auquel il s'adressait, — la personne dont je parle pourrait avoir de vingt à vingt-deux ans si elle appartenait au sexe mâle et si ses favoris étaient bien à elle; mais pas plus de dix-sept ans environ, si elle était du sexe féminin et si ses favoris étaient faux.

— Age seize ans et demie, — dit Crawley en consultant le papier qu'il tenait à la main, — de petite taille, bien faite, un peu fluette, teint brun, très-beaux yeux noirs, dents splendides, les lèvres d'un rouge vif.

— De par tous les diables, c'est cela même! — s'écrièrent plusieurs voix; — mais qui est-elle?... qu'a-t-elle fait?..., la pauvre petite! de quoi l'accuse-t-on?...

Le constable ne s'arrêta pas pour répondre à ces questions, et sans s'occuper des exclamations que la curiosité et l'étonnement arrachaient à tous les habitués du café, il se dirigea directement vers le comptoir et demanda où était la chambre occupée par la personne dont il venait d'être question. La fille du comptoir avait entendu tout ce qui s'était dit, elle n'eut donc aucune difficulté pour répondre à la demande qui lui était faite, et moins d'une minute après le constable entrait dans la chambre où se trouvait Caroline.

Elle comprit immédiatement qu'elle était découverte. L'aspect de l'homme qui se présentait devant elle dénotait sa profession et la malheureuse fille ne put faire autrement que de deviner le but de sa visite. Pendant quelques moment elle trembla, elle pâlit, et parut

confuse. Mais recouvrant sa présence d'esprit, elle lui demanda hardiment ce qui l'amenait. La chose fut promptement expliquée conformément à ce qu'elle avait prévu, et Caroline affecta de rire à l'idée qu'elle n'était pas ce qu'elle semblait être, c'est-à-dire un véritable midshipman. Mais Crawley était certain de ne pas se tromper et il insista pour qu'elle le suivit au bureau de Bow Street. Caroline fut forcée de céder à cette injonction et lorsqu'elle traversa le café l'ardente curiosité dont elle se vit l'objet fit monter une vive rougeur à ses joues. Cette rougeur et son embarras qui lui fit baisser les yeux confirmèrent encore les soupçons qu'on avait déjà sur son sexe réel, et en arrivant au poste de Bow Street elle fut obligé d'avouer la vérité pour se soustraire à l'ignominie d'être dépouillée de ses vêtements.

Elle parut à la barre, fut reconnue comme étant Caroline Walters, et après un court interrogatoire renvoyée à Newgate pour attendre le moment où elle passerait aux assises comme accusée du meurtre de Madame Lindley.

CHAPITRE II

ALFRED

Revenons à l'étude de Monsieur Rigden.

Après le départ de Caroline, le jeune Alfred saisit un moment favorable pour écrire ces quelques mots sur un morceau de papier: *Enfin j'ai réussi! Vous pouvez m'attendre ce soir.* Puis sans attirer l'attention du maître clerc qui était assis en face de lui, il plia ce papier sous la forme d'une lettre qu'il cacheta et sur laquelle il mit l'adresse. Quelques minutes après il se glissa hors de l'étude, se hâta de se rendre au bureau de poste le plus proche, glissa sa lettre dans la boîte et, ceci fait, il revint à l'étude, se remit à sa place, et reprit son travail.

Pendant ce temps, Rigden, enfoncé dans son fauteuil devant le bureau de son cabinet, s'était remis à l'étude des nombreuses pièces qui étaient étalées devant lui et poursuivit son travail jusqu'au moment où il en

fut tiré par l'entrée de son noble client, le Comte de Montgomery.

— Ah ! je suis enchanté que Votre Seigneurie soit venue, — s'écria l'avoué en prenant une prise de tabac avec sa précaution habituelle, de manière à ce que le plus léger grain de tabac ne tombât pas sur le jabot de sa chemise, — j'avais le plus vif désir de voir Votre Seigneurie...

— Auriez-vous appris quelque chose de nouveau ? — demanda le Comte avec une fébrile impatience.

— Rien de particulier, Milord, — répondit Rigden de son ton froid et sententieux. — Mais Votre Seigneurie sait dans quelle fausse position je suis placé relativement à son frère Lord Raymond Montgomery, et comme le moment suprême approche, je serais bien aise de savoir si Votre Seigneurie ne juge pas nécessaire que je me mette en route pour le comté de Warvick, dans le but de faire comprendre à Lord Raymond l'absolue nécessité qu'il y a, pour lui, à s'occuper un peu du procès important dont la décision est si proche. Je suppose que Votre Seigneurie n'a reçu aucune nouvelle de lui.

— Aucune, — répondit tristement le Comte.

— Il s'est maintenant écoulé près de deux mois, — continua Rigden, — depuis que le Conseiller de la Cour de la Chancellerie s'est déclaré prêt à faire son rapport dans les différentes affaires Montgomery contre Bellenden, Raymond Montgomery contre Bellenden, et Aylmer contre Bellenden. Et depuis ce temps nous n'a-

vous pas réussi à obtenir de Lord Raymond qu'il vint à Londres pour s'occuper de son affaire, et comme les lettres que nous lui avons adressées sont restées sans réponse, j'ai été obligé de prendre certaines conclusions pour obtenir une remise.

— Et le délai accordé a été de deux mois? -- demanda le Comte.

— Oui, Milord, il nous a été accordé jusqu'à la fin de Mai.

— Alors il ne nous reste plus que cinq jours, — dit Montgomery en paraissant réfléchir. — Ne feriez-vous pas bien d'envoyer immédiatement votre maîtreclerc dans le comté de Warvick; s'il ne trouve pas mon frère à la ferme de Malden, je ne sais véritablement pas de quel côté diriger nos recherches.

— Et pourtant il est de la dernière importance pour lui qu'on puisse le trouver. Vous vous rappelez la singulière clause du testament de votre aieul sur laquelle se fondent les droits de Lord Raymond sur les domaines du comté de Warvick? s'il ne se conforme pas aux conditions imposées par cette clause avant ou le jour même où il atteindra sa vingt-deuxième année, il perd tous ses droits sur les domaines en question. Il résulte de son acte de naissance qu'il aura vingt-deux ans le 30 Mai et le 31 Mai le Conseiller de la Chancellerie fera son rapport. Si ce rapport doit être défavorable à Lord Raymond, il importe peu qu'il se soit ou non conformé aux stipulations de l'acte testamentaire, mais s'il doit lui être favorable, et je ne vois guère comment il pour-

rait en être autrement, il me reste à administrer la preuve que les conditions imposées par le testament ont été remplies.

— Et si elles ne l'ont pas été? — dit Lord Montgomery avec une agitation continue.

— Mais, Votre Seigneurie sait aussi bien que moi, — s'écria Rigden, — que dans ce cas les deux tiers des domaines du comté de Warvick feraient retour à Mademoiselle Aylmer ou plutôt à Lady Holderness, et le dernier tiers à vous-même. Cela, bien entendu, dans l'hypothèse du gain du procès contre la Marquise de Bellenden.

— Ce qui ne fait pas pour vous l'objet d'un doute? — dit Montgomery.

— Le supplément de preuves que vous avez fourni, il y a trois mois, quand Votre Seigneurie s'est rendue dans le comté de Warwick dans le but que vous savez...

— Oui, oui, — s'écria Lord Montgomery avec une certaine impétuosité. —Je sais ce que vous voulez dire.

— Eh! bien, Milord, — reprit Rigden quelque peu surpris de l'irritabilité qu'il remarquait chez son client, — la lumière nouvelle que vous avez jetée sur l'affaire à votre retour à Londres, les investigations auxquelles on s'est livré depuis ont fait impression sur l'esprit du rapporteur et changé sa manière de voir sur toute l'affaire. Pour parler franchement je crois que nous battrons complétement la Marquise de Bellenden et que jamais un procès soutenu devant la Cour de la

Chancellerie n'aura été couronné d'un plus beau triomphe.

— Quoi! nous la battrons sur tous les points? — s'écria le Comte avec joie.

— Oui, Milord, — répondit Rigden; — maintenant, pour la première fois j'exprime une opinion positive. En vérité il n'est guère dans mes habitudes de me compromettre vis-à-vis de mes clients en les berçant de belles promesses, mais cette fois si nous ne battons pas la Marquise de Bellenden en ce qui vous concerne personnellement, en ce qui touche les prétentions de Lord Raymond et celle de Lady Holderness, je consens à être traité publiquement de sot et de menteur.

— Je suis ravi de vous entendre parler avec tant de confiance, mon cher Rigden, — dit le Comte dont la physionomie s'était éclaircie et sur le visage duquel toute trace d'inquiétude avait complétement disparue, — mais vous ne manquerez pas d'envoyer à la recherche de mon frère Raymond?

— Je vais lui dépêcher mon maître clerc, aujourd'hui même, — répondit l'avoué; — il partira dans une heure et se rendra en chaise de poste à la ferme de Malden. S'il n'y trouve pas Lord Raymond, il obtiendra sans doute de ses nouvelles. Dans tous les cas nous ferons de notre mieux, et si ce jeune homme est assez indifférent à ses intérêts pour être parti, sans dire où il se rendait, dans un moment où un procès aussi important est pendant, il mérite de tout perdre : voilà tout ce que je peux dire; mais néanmoins, comme

son conseil, je ne dois rien négliger pour le retrouver, et ce devoir je l'accomplirai.

— Certainement, — s'écria Lord Montgomery, — de mon côté je vais écrire une lettre à mon frère et votre clerc l'emportera avec lui.

Le Comte, conformément à l'intention exprimée par lui, s'assit devant le bureau et écrivit une longue lettre à Lord Raymond, qu'il invitait instamment à se rendre à Londres sans délai. Il le priait à l'avenir de ne pas faire preuve envers ses parents d'une si cruelle indifférence, et de ne pas les laisser, comme cela venait d'avoir lieu, plus de trois mois sans nouvelles de lui. Le Comte lui faisait observer que leur mère, la Comtesse Douairière de Montgomery, était tout particulièrement blessée du long silence qu'il avait gardé, et il terminait en suppliant son frère de faire appel à son énergie morale et de surmonter le désappointement qu'il avait éprouvé au sujet de leur cousine Fernanda Aylmer.

— Tenez !... cela suffira-t-il ? — s'écria le Comte en passant sa lettre sur le pupitre de Rigden.

— C'est parfait, Milord, — répondit l'avoué après l'avoir parcourue des yeux ; — réellement je commençais à croire que Votre Seigneurie avait le désir secret que Lord Raymond ne vint pas, et que les conditions stipulées par le testament n'étant pas remplies, sa part de l'héritage vint augmenter la vôtre et celle de Lady Holderness. Mais maintenant je vois combien mes soupçons étaient injustes.

— M'auriez vous cru capable de nourrir de pareils sentiments, — s'écria le Comte, en bondissant de son siége le visage rouge comme une pivoine; puis devenant tout-à-coup d'une pâleur livide, il ajouta en cherchant à paraître calme : — d'ailleurs n'y aurait-il pas folie à préférer ma cousine à mon frère, en supposant que je puisse avoir une influence quelconque dans tout ceci.

— En effet, je suis entièrement de cet avis, — dit Rigden, — ce serait une incontestable folie. Mais si j'ai offensé Votre Seigneurie, en exprimant le soupçon qui m'avait passé par l'esprit, je la supplie instamment de me pardonner.

—Oh ! vous êtes tout pardonné, — s'écria le Comte, qui était parvenu à recouvrer tout son sang froid. — Vous chargerez votre clerc de porter cette lettre, — dit-il après l'avoir pliée, cachetée, et y avoir apposé l'adresse.

L'avoué lui fit une réponse affirmative et Lord Montgomery se retira.

— Il y a quelque chose d'étrange, d'inexplicable, chez mon noble client, — murmura Rigden, en se parlant à lui-même, — et malgré sa dénégation indignée, malgré la lettre qu'il a écrite, je persiste à croire mes soupçons bien fondés Il a toujours été très-intime avec sa cousine Fernanda, trop intime, je l'ai toujours pensé Mais, quoiqu'il en soit, je m'en soucie peu, Sa Seigneurie est l'un de mes meilleurs clients et voilà tout ce qui m'intéresse.

Après cette judicieuse conclusion, Rigden sonna. Le

maître clerc fut appelé et reçut l'ordre de faire immédiatement ses préparatifs de départ pour une excursion dans les provinces du centre. L'avoué lui donna toutes ses instructions, lui remit les lettres qu'il devait emporter ainsi que de l'argent et le jeune homme partit en chaise de poste pour le comté de Warwick.

Pendant tous le reste de la journée Rigden continua l'examen des titres et pièces réunis sur son bureau, et comme le travail qu'il avait à faire devenait urgent, il demeura dans son cabinet longtemps après cinq heures. Le maître clerc, ainsi que nous l'avons expliqué, était absent et tous les autres clers, à l'exception d'Alfred, étaient partis à l'heure habituelle.

Il était près de neuf heures quand Rigden se décida à quitter son cabinet, accablé par le rude travail de toute la journée. Il n'avait pas plutôt franchi le seuil de l'étude qu'Alfred se frotta les mains et sembla pouvoir à peine contenir dans de justes bornes la joie qui le débordait; mais après quelques manifestations extérieures de sa satisfaction, il se rassit et attendit une grande demi-heure avant de rien faire pour mettre à exécution le projet dont la mise en œuvre lui avait été confiée. Alors, quand il fut bien sûr que Rigden était définitivement parti, et qu'il n'y avait aucune probabilité pour qu'il revint le soir même, le jeune homme se leva de sa chaise en se murmurant à lui-même :

— Maintenant il est temps !

L'homme de lois ne manquait jamais de fermer la porte de son cabinet et d'emporter la clef sur lui. Ceci,

comme de raison, était parfaitement connu d'Alfred, et il était préparé à se trouver en présence de cette difficulté. Tirant de sa poche un passe-partout, il l'introduisit dans la serrure, ouvrit tout doucement la porte, et en pénétrant dans le cabinet il vit que tous les parchemins, tous les titres, et toutes les pièces de quelque importance ne se trouvaient plus sur le bureau. Pendant un moment Alfred eut peur que Rigden eut emporté avec lui les pièces dont il voulait s'emparer, mais il se rassura bientôt en réfléchissant qu'un tel procédé était tout-à-fait contraire aux habitudes de l'homme de lois. Il prit donc la résolution de forcer les serrures de tous les casiers jusqu'à ce qu'il ait trouvé les pièces qu'il cherchait, ou jusqu'à ce qu'il se soit assuré qu'elles n'étaient plus dans le cabinet de Rigden. Cette décision prise, il se mit à l'œuvre avec un petit supplément d'instruments dont il avait eu la précaution de se munir.

Il y avait environ vingt casiers, les uns portant les noms des clients, les autres ne portant aucun nom. Celui de Montgomery ne se trouvait sur aucun d'eux. Le jeune homme commença donc par ceux qui ne portaient aucune désignation. Ces recherches furent bientôt couronnées de succès et les pièces qu'il convoitait tombèrent entre ses mains.

C'était bien les papiers qu'il cherchait, ceux qu'il avait été chargé de se procurer, ceux auxquels il avait entendu Caroline Walters faire allusion dans la matinée.

Après avoir mis les papiers en sûreté sur sa personne, le jeune homme quitta l'étude dont il ne fit que pousser la porte extérieure en laissant la clef dans la serrure, puis il se dirigea vers Horslydown, et vers dix heures et demie environ, il faisait son entrée dans ce pandemonium, bien connu du lecteur, sous le nom du *Bâton du Pauvre.*

L'accueil qu'Alfred reçut de Carotte et de Potence fut plein de cordialité ; toutes deux l'embrassèrent avec effusion dans l'exaltation de leur joie, et Elisabeth Marks, elle-même, laissa paraître une émotion qui était contraire à toutes ses habitudes.

— C'est le plus admirable tour qui jamais ait été exécuté ! — s'écria-t-elle, en examinant les actes qu'Alfred avait déposés sur la table ; — Florimel nous récompensera avec magnificence !

— C'est certain, — dit Carotte, en débouchant une bouteille de vin, — maintenant, Alfred, prenez un verre de vin et contez-nous comment vous avez conduit cette affaire ?

— Je suppose que vous avez reçu mon billet, ma vieille, — dit le jeune homme qui semblait avoir laissé dans l'étude de l'avoué l'air humble et timide qu'il avait pris pour la circonstance.

— Oui, nous avons reçu votre lettre, Alfred, — répondit Carotte, — et elle nous a comblé de joie, mais nous avions toujours la crainte que vous ne réussissiez pas au dernier moment, ou que vous fussiez découvert.

— Pour quel imbécile me prenez-vous, — s'écria le jeune homme, en jetant l'un de ses bras autour du cou de Carotte et l'autre autour de celui de Potence, — non, non, je sais mieux tenir mes cartes et jouer mon jeu que vous ne le pensez. Le vieux Rigden est rusé comme un renard, et il m'a semblé qu'il m'avait regardé d'une manière étrange deux ou trois fois dans la journée. Mais avant cela, jamais il n'avait témoigné le moindre soupçon, si tant est que sa défiance ait jamais été éveillée un seul moment.

— Et comment êtes-vous parvenu à découvrir aujourd'hui où étaient les papiers? — demanda Carotte.

— Oh! un jeune garçon de bonne mine, un midshipman, est venu voir le patron, — répondit Alfred, — et je venais justement d'entrer dans le cabinet quand j'entendis le jeune marin dire : « Je vois que vous avez devant vous toutes les pièces de Florimel, » ces paroles me donnèrent pour la première fois l'assurance que les papiers étaient là, et je crois que le jeune midshipman s'aperçut de la satisfaction que je ressentis et qui me fit monter le rouge au visage. Une fois sûr du fait dont je cherchais à me convaincre depuis mon entrée chez Monsieur Rigden, je savais bien que le reste allait tout seul, aussi ai-je profité de la première occasion qui s'est présentée pour vous écrire et vous expédier ma lettre; en réalité, je considérais ma mission comme remplie.

— Voyez ce que c'est que d'avoir parmi les nôtres des jeunes gens de bonnes manières et bien élevés,

comme vous, — dit Carotte, — si vous ne vous étiez pas sauvé de votre pension et si vous n'aviez pas fait la connaissance du Grand Lord, vous n'auriez pas accompli ce glorieux exploit et certainement vous n'auriez pas gagné les vingts guinées que je vous ai promises.

— Et que vous allez me payer maintenant, Carotte, — s'écria Alfred, — car j'ai l'intention de mener joyeuse vie avec le Grand Lord, jusqu'à ce que tout l'argent soit mangé. Quand nous en serons-là vous me trouverez bien autre chose à faire.

— C'est certain, — répondit la fille du Gros Meg, — mais il faut vous tenir tranquille pendant quelques jours, Alfred, de peur que Rigden ne découvre vos traces et que ses plaintes mettent la police à nos trousses. Vous n'en aurez pas moins votre argent à l'instant, attendu que ce qui est convenu est convenu.

— Ce qui est assez juste, — dit Alfred en mettant dans sa poche les vingt guinées que Carotte lui avait comptées sur la table.

— Maintenant enfermons ces actes et mettons-les en sureté pour la nuit et demain matin nous irons chez Florimel pour savoir s'il est revenu en ville; s'il n'est pas revenu nous prendrons la poste et nous irons le trouver à Douvres.

CHAPITRE V

LA RÉCONCILIATION

Une fois encore nous retrouvons réunies les deux sœurs Octavie et Pauline. Agissant d'après le conseil qui lui avait été donné par le Grand Lord pour arriver à tirer Octavie de la maison de fous, Pauline s'était rendue à cet établissement et avait demandé à parler au docteur Burton, le directeur-propriétaire de la maison. La courageuse et intrépide jeune fille avait déclaré à cet individu qu'elle était résolue à s'adresser à un magistrat si sa sœur ne lui était pas rendue sans délai et le docteur, tremblant de frayeur à la perspective d'un scandale, et s'apercevant que Pauline connaissait dans tous ses détails le coupable complot dont Octavie avait été la victime, non-seulement acquiesça à sa demande, mais la supplia dans les termes les plus humbles de lui pardonner la part qu'il y avait prise. Pauline était trop ravie d'obtenir que sa sœur fût rendue à la liberté pour ne pas se montrer accessible aux supplications

du docteur, et d'ailleurs il était tout à fait conforme à ses désirs de n'avoir pas recours à des mesures qui fussent de nature à donner une publicité fâcheuse au malheur d'Octavie.

Les deux sœurs étaient donc réunies après une cruelle séparation de plus d'un mois, et quelques jours de tranquillité au milieu des joies d'un paisible intérieur, joints aux soins tendres et affectueux que Pauline lui avait prodigués, avaient déjà agi puissamment et apporté une amélioration manifeste dans l'état mental d'Octavie; sa physionomie gardait encore une expression de profonde mélancolie, elle avait encore quelque chose de vague et d'égaré dans les regards, comme si sa mémoire lui faisait défaut par moments, ou comme si un voile épais venait obscurcir sa pensée et l'empêcher de suivre le fil de ses idées.

Le lendemain du jour où s'étaient passés les événements rapportés dans les précédents chapitres, il était environ midi et les deux sœurs étaient assises dans leur élégant parloir. Octavie était à demi couché sur un sofa, Pauline occupait une chaise près de la fenêtre et travaillait. Octavie regardait une branche de lilas qu'elle tenait dans sa belle main et songeait d'une manière confuse que cette belle fleur était comme ces brillantes espérances qui fleurissent aujourd'hui pour se flétrir demain; tandis que Pauline pensant à Florimel s'étonnait et s'inquiétait de ne pas avoir reçu réponse à la lettre que quelques jours auparavant elle lui avait écrite à Douvres.

Tout à coup la grille du petit jardin devant la maison cria en tournant sur ses gonds et les yeux de Pauline rencontrèrent le regard de Lord Florimel. Le ravissement, l'espérance, et l'inquiétude étaient peints sur ses traits, mais Pauline se sentit pâlir et un voile obscurcit sa vue, car maintenant que ce moment si désiré était venu, elle ne savait plus quel accueil lui faire. Tous les détails de la scène du bal masqué lui revenaient à la mémoire, elle croyait encore à sa perfidie et pourtant elle sentait qu'il lui fallait pardonner.

Le bruit du marteau frappant un double coup contre la porte retentit dans la maison et Octavie tressaillit avec un tremblement nerveux.

— Oh ! si c'était le Prince venant implorer mon pardon ! — s'écria-t-elle dans une agitation fébrile.

— Non, ma chère sœur, jamais pareille chose n'arrivera, et tu as tort de te bercer d'un tel espoir, — dit Pauline; — mais si c'était lui cependant, que ferais-tu?

— Je lui pardonnerais ! — s'écria Octavie avec un accent passionné.

Il semblait que la voix d'un ange eût emprunté les lèvres d'Octavie pour répondre à la question que Pauline s'adressait au fond du cœur relativement à Florimel, et cette pensée lui vint à l'esprit que si sa sœur, qui avait reçu une si grave injure, pouvait pardonner au coupable, assurément elle ne devait pas se montrer inflexible pour les torts, relativement bien moins graves, que Florimel avait eu envers elle.

Avec la rapidité de l'éclair cette réflexion traversa

son esprit et un instant après le beau et gracieux Florimel se précipitait dans la chambre. La première impulsion de Pauline lui fut entièrement favorable, la franche et généreuse indulgence d'Octavie avait fait disparaître toute hésitation chez la jeune fille et les deux amants se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Chère, bien chère Pauline ! — s'écria Florimel, — enfin nous nous retrouvons réunis !

— Et le passé est oublié, Florimel ! — murmura la jeune fille en lui rendant les joyeux et tendres baisers dont il avait couvert ses lèvres, ses joues, et son front.

Octavie avait joint les mains avec ferveur et des larmes coulaient sur ses joues, mais c'était des larmes de joie qui puisaient leur source dans le spectacle du bonheur de sa sœur : c'était le premier rayon de soleil qui était venu éclairer l'existence de l'infortunée depuis l'effroyable jour où la perfidie du Prince lui avait été connue.

Quand les premiers transports de Florimel et de Pauline furent un peu calmés, le jeune Lord présenta ses respects à Octavie à laquelle il témoigna l'intérêt le plus affectueux, la tendre sympathie d'un frère pour une sœur éprouvée par la plus douloureuse affliction, puis s'asseyant auprès de Pauline, il prit sa main, la pressa contre ses lèvres, et contempla longtemps et avec tendresse son charmant visage.

— Oh ! ma bien aimée, — murmura-t-il enfin à son oreille, — une triste et cruelle mésintelligence est survenue entre nous, mais maintenant il faut que tout soit

éclairci et par conséquent oublié. On m'a dit que vous étiez mariée, que l'annonce de votre mariage était dans les journaux...

— Qui peut vous avoir trompé ainsi, Florimel? — demanda Pauline étonnée de ce qu'elle entendait.

— Une personne qui avait intérêt à m'abuser et à me persécuter, mon ange, — répondit le jeune homme dont les yeux étaient toujours fixés sur la ravissante physionomie de Pauline et qui s'étonnait d'avoir pu avoir un seul instant la pensée de sacrifier cette pure jeune fille à une inconnue vouée au culte du plaisir et de la galanterie. — Mais dites-moi, ma charmante, dites-moi, mon adorée, pourquoi vous avez si brusquement rompu les engagements qui existaient entre nous?

— Votre conscience ne peut-elle pas répondre à cette question, Florimel? — dit Pauline à voix basse, d'un ton de reproche, et en devenant tout à coup sérieuse et triste. — J'ai consenti à vous pardonner cette fois et pour la dernière, mais n'affectez pas de paraître ignorer ce que je vous reproche, au lieu d'en montrer votre repentir?

— Pauline! — répliqua le jeune Lord avec un accent passionné et empreint d'une incontestable sincérité, — vos paroles sont pour moi la continuation de la cruelle énigme qui m'a si fort intrigué et réduit presque au désespoir. Si j'ai quelques écarts à me reprocher depuis le jour où vous m'avez écrit que tout était rompu entre nous, mes fautes peuvent être envisagées

avec des yeux indulgents, car votre conduite inexplicable n'était que trop de nature à me faire chercher dans les excès l'oubli de ma douleur, et le moyen de m'arracher à la contemplation de la ruine de toutes mes espérances et de toutes mes affections. Mais avant que cette lettre me fût parvenue, je prends Dieu à témoin que je n'avais pas cessé de vous rester fidèle.

— O Gabriel! n'ajoutez pas la parjure à vos autres torts, — s'écria gravement Pauline, — ou je reviendrai sur ma promesse de pardon, et je me refuserai à toute réconciliation.

— Alors, au nom du ciel! expliquez-vous! — s'écria Florimel avec énergie,— afin que je puisse me justifier. Vous ne pouvez pas me refuser cela.

— Un seul mot suffira, Gabriel, — dit Pauline d'un ton profondément triste; puis elle ajouta tellement bas que c'est à peine s'il était possible de l'entendre: — je m'imaginais que vous ne pouviez pas être bien embarrassé de deviner qui était la bouquetière du bal masqué.

— Par le ciel! cette énigme est intolérable! ce mystère est insoutenable! — s'écria le jeune homme tout consterné. — Ah! je me rappelle, — s'écria-t-il frappé par une réminiscence soudaine,— j'étais invité à un bal masqué à Covent Garden, mais je prends Dieu à témoin que je ne m'y suis pas rendu.

— Alors j'ai été la dupe de quelque malfaisante perfidie! — s'écria Pauline ébranlée et confondue par l'air de sincérité avec lequel Florimel persistait dans ses

dénégations; — et, pour parler franchement, — continua-t-elle en semblant réfléchir, — j'ai été frappée alors et tout d'abord, par cette circonstance que le masque portant un domino bleu bordé de passementerie et dont le capuchon était surmonté d'une étoile, était plus grand que vous...

— Un domino bleu.... passementé.... avec une étoile! — s'écria Florimel, plus étonné et plus confondu que jamais. — Oui... je sais qu'un domino semblable m'a été envoyé; mais j'ai donné l'ordre à mon page de le détruire!.... Oh! je commence à voir clair dans toute cette ténébreuse affaire, — s'écria-t-il, frappé tout-à-coup par la conviction que quelque perfidie, dont il n'avait eu jusque-là aucun soupçon, avait été pratiquée par Rao, c'est-à-dire par Caroline Walters, à l'aide de ce domino bleu. — Peut-être, après tout, n'a-t-il pas été détruit, et une autre personne en a-t-elle fait usage...

— Oh! c'est en effet ce qui a eu lieu, Florimel, — interrompit Pauline terriblement agitée. — Alors, j'ai été cruellement injuste envers vous, je vous ai fait injure par les plus vils soupçons et j'ai agi avec une précipitation inconsidérée que vous ne me pardonnerez jamais.

— Ne jamais vous pardonner! — répéta Gabriel d'un ton passionné. — Existe-t-il une chose au monde que vous puissiez me faire, Pauline, que je ne sois prêt à vous pardonner, moi qui ai tant besoin d'indulgence et de pardon.

Et le jeune homme se jeta à ses pieds.

— Relevez-vous... Oh! relevez-vous, mon bien aimé Gabriel! — s'écria la belle jeune fille en bondissant de son siége en proie à la plus vive agitation, puis abandonnant sa main au jeune Lord qui était resté à genoux devant elle, elle ajouta avec une expression d'amer regret: — Oh! j'ai été trop prompte et j'ai fait mon malheur en même temps que le vôtre; mais vous me pardonnerez, Gabriel, vous me pardonnerez...

— Oh ! accordons-nous un pardon mutuel, mon ange adoré, — s'écria Florimel en quittant sa position suppliante et en serrant cette créature céleste contre sa poitrine.

— Oui, pardonnez-vous réciproquement tout ce que vous pouvez avoir fait, — dit Octavie en se levant du sofa et en s'approchant des deux amants, puis fondant tout-à-coup en larmes, elle s'écria: — Oh! si ce Prince pouvait venir et me demander pardon !

Pauline et Gabriel réunirent tous leurs efforts pour adoucir le chagrin d'Octavie si brusquement ravivé, et la ramenant vers le sofa, ils parvinrent bientôt à la calmer; quand ils virent la violence de la tempête apaisée, ils regagnèrent les siéges qu'ils avaient occupés à l'autre bout de la pièce.

— Et maintenant, ma Pauline, — dit Florimel, — veuillez m'expliquer tout ce qu'il y a encore d'étonnant et de mystérieux pour moi dans cette histoire du domino bleu.

— Lizez cette lettre, — dit la plus jeune des demoi-

selles Clarendon en lui présentant un papier qu'elle avait pris dans un pupitre qui se trouvait tout près d'elle, — et vous pourrez juger les sentiments que j'ai dû éprouver.

— Oh ! c'est précisément ce que je pensais, — s'écria le jeune homme qui reconnut immédiatement l'écriture de Caroline.

Puis il parcourut la lettre dont nous avons déjà fait connaître le contenu, mais dont nous allons remettre de nouveau les termes sous les yeux du lecteur :

« Lord Florimel vous est infidèle. Pendant qu'il affecte une ré-« forme complète dans sa conduite, sa vie privée est aussi dissolue « que jamais ; mais ses intrigues sont conduites avec plus de cir-« conspection. Demain soir il doit se rendre à un bal masqué, au « théâtre de Covent Garden. Son déguisement doit consister en un « domino bleu bordé d'une passementerie particulière formant une « étoile à la partie supérieure du capuchon. Le motif qui l'attire à « ce bal est une nouvelle intrigue, et vous pourrez vous convaincre « du fait par vos propres yeux. La personne qui écrit cette lettre « n'est animée que du désir sincère d'empêcher que tant de vertu, « qu'une si généreuse confiance, que tant d'amabilité et de candeur « soient sacrifiées à une aussi profonde hypocrisie, à tant de men-« songe et de perfidie ; car telles sont les vertus qui vous parent et « tels sont les vices qui caractérisent Lord Florimel.

« Sachant parfaitement que vous êtes assez étrangère à tout ce « qui touche à la vie dissipée de Londres, pour ignorer jusqu'au « moyen de vous procurer le costume qui vous est nécessaire pour « arriver au but que cette lettre vous indique, la personne qui écrit « ces lignes a fait les arrangements avec un costumier de Londres, « dont la carte est ci-incluse ; la maîtresse de l'établissement aura « une chambre toute préparée pour que vous puissiez procéder « paisiblement à votre toilette ; de là vous pourrez vous rendre, « dans une voiture de louage au théâtre, qui est à peu de distance « du magasin.

« Un mot encore : la personne qui vous transmet cet avis vous « recommande très-sérieusement de ne pas adresser un mot de « reproche à Lord Florimel dans l'intérieur du théâtre. Il vous « est même défendu de l'accoster de crainte qu'il ne vienne à vous

« reconnaître. Sachez contenir vos sentiments et prenez le temps de
« réfléchir à loisir sur le parti que vous devrez adopter par la suite. »

— Ce dernier paragraphe, Pauline, — s'écria Lord Florimel avec indignation quand il eut fini de prendre connaissance de la lettre, — doit vous convaincre que ce n'était pas moi qui portais le domino bleu à ce bal masqué. Lizez-le, scrutez-en les termes, et voyez comment il est conçu. Pourquoi ne deviez-vous pas vous adresser au porteur du domino bleu de manière à provoquer une réponse? Parce que si une conversation s'établissait entre vous, vous seriez amenée forcément à découvrir le tour scandaleux qu'on vous jouait et à reconnaître que je n'étais pas l'homme déguisé que vous accostiez.

— Oui, la vérité se fait jour maintenant d'une manière évidente, Gabriel, — dit Pauline en fixant des regards pleins de tendresse sur son amant, — et je vous supplie de nouveau de me pardonner la facilité avec laquelle j'ai cédé aux soupçons si méchamment et si perfidement éveillés dans mon esprit. Et maintenant, j'y pense, il y avait une femme déguisée en Bohémienne, qui m'a accosté dans le cours de cette mémorable soirée et qui m'a avoué être l'auteur de la lettre anonyme. Je lui ai demandé pourquoi elle m'avait recommandé de ne pas lier conversation avec le domino bleu, et je me rappelle le ton méchant et vindicatif avec lequel elle m'a répondu que c'était son secret. Je me souviens encore que c'est elle qui m'a suggéré les termes dans lesquels je devais vous faire connaître que tout était rompu entre nous.

—La misérable!—murmura Florimel entre ses dents; — mais n'avez-vous pas pu apercevoir son visage?

— J'ai remarqué qu'elle avait de beaux yeux noirs qui lançaient des éclairs à travers les trous de son masque, — dit Pauline, — de belles dents et des cheveux noirs. Sa taille était petite, mais elle était bien faite et évidemment fort jeune.

— Cela suffit, — s'écria Florimel, — c'est elle, l'infortunée, et j'ai mérité sa vengeance!... mais il faut encore que je tombe à genoux devant vous, Pauline, — dit-il d'un ton passionné, — et je ne me relèverai qu'après avoir fait l'aveu de mes fautes, de mes erreurs, et reçu votre pardon.

— Non, Gabriel, vous ne me ferez aucune confession, — s'écria la généreuse Pauline ; — levez-vous, je ne veux pas entendre un seul mot de vous qui vous accuse. J'ai été dure, injuste pour vous, et vous m'avez pardonnée. Voulez-vous que je me montre moins généreuse à votre égard? D'ailleurs, je puis déjà facilement deviner la vérité, au sujet de la jeune femme vindicative qui nous a fait tant de mal, sous son déguisement de Bohémienne, au bal masqué du théâtre. Elle avait sans doute à vous reprocher, avec juste raison, d'avoir trahi vos serments, et votre devoir maintenant sera de vous mettre à sa recherche, de la consoler, de lui faire oublier sa haine, et de lui assurer de quoi vivre, si elle est pauvre.

— Ah! vous ne connaissez pas celle dont vous parlez, Pauline! — s'écria Florimel. — Vous rappelez-vous

cet horrible assassinat qui a eu lieu dans Lambeth, il y a deux ou trois mois ? Eh ! bien, celle qui avait commis ce crime était cette même Caroline Walters, cette jeune fille que vous vouliez que je console, dont vous voulez que je fléchisse la haine ; elle a été arrêtée hier soir.

— Oh ! la malheureuse fille ! — s'écria Pauline, joignant les mains en frissonnant d'une manière visible, — et cette femme infâme, cette marchande de modes de Pall Mall, a été aussi arrêtée, à ce que j'ai entendu dire, et elle est emprisonnée comme prévenue de crimes presque incroyables...

— Mais qui ne semblent que trop prouvés contre elle, — ajouta Florimel. — Mais ne laissons pas nos paroles et nos pensées s'égarer sur des sujets étrangers à ce qui nous intéresse personnellement, l'objet qui nous occupe est trop grave. Oui, Pauline, — continua le jeune Lord toujours à genoux et parlant avec l'accent du plus profond repentir, — j'ai trahi cette jeune femme, cette Caroline Walters ; de là, la vengeance terrible qu'elle a poursuivie contre moi en cherchant à m'aliéner pour toujours votre affection. Il est vrai qu'elle est devenue ma victime avant que je vous connaisse, mais pourrez-vous, voudrez-vous accorder votre main à un homme qui a d'aussi lourdes fautes à se reprocher.

— La candeur de cet aveu, Gabriel, ne me permet pas d'hésiter à vous répondre, — dit Pauline ; — bien certainement vous vous repentez du passé.

— Oh! Dieu sait combien je le déplore sincèrement, — s'écria le jeune Lord avec effusion, — mais c'est à vous, Pauline, de devenir mon ange gardien, mon bon génie, et je vous en récompenserai par un amour et une fidélité dignes de vos vertus.

— Levez-vous, levez-vous, mon Gabriel, et soyez tout au bonheur! — s'écria Pauline en forçant le jeune Lord à quitter sa posture suppliante. — Asseyez-vous là, près de moi, et causons sans nous abandonner à ces récriminations qui sont pénibles pour tous deux. On ne peut revenir sur le passé, mais on peut le racheter, peut-être, et le repentir est le premier pas vers l'expiation.

— Vous êtes un ange, Pauline! — s'écria Florimel, en serrant la belle jeune fille contre sa poitrine; — mais vous ne vous doutez guère des vicissitudes par lesquelles j'ai passé depuis que je vous ai vue. Déguisée en page noir, Caroline Walters est entrée à mon service, dans le but de consommer ma ruine par tous les moyens, et en profitant de toutes les circonstances qui pourraient favoriser ses mauvais desseins. C'est ainsi qu'elle m'a dérobé certains documents dont la perte m'exposait à perdre ma pairie et toute ma fortune. Mais ces papiers m'ont été restitués ce matin, Pauline, et je puis encore vous faire partager mon titre et mes biens. Ceci me rappelle que ceux à l'aide desquels j'ai reconquis la possession de ces actes précieux, sont les mêmes qui vous ont arrachée l'autre jour d'entre les mains du plus vil des mécréants, de cet odieux Prince de Galles. Oui,

j'ai appris ce matin ce qui vous était arrivé sous le toit de vos perfides voisins, les Pages; et vous pouvez facilement vous imaginer quelle fut ma surprise, quelle fut ma joie, lorsque j'appris par eux que vous étiez revenue fixer votre résidence dans cette demeure où je vous avais vue pour la première fois. Je m'y suis rendu sans perdre un instant, Pauline, et l'espoir qui m'animait en venant, n'a pas été déçu; car, Dieu soit loué! nous sommes encore une fois réconciliés!

— Et ce sera votre faute, mon Gabriel, si la mésintelligence se met de nouveau entre nous, — dit Pauline en arrêtant ses regards affectueux sur le beau visage de son adorateur, — car, pour ma part, je jure bien de ne plus céder à des soupçons qui ne soient pas justifiés, à des apparences dénuées de preuves..,

— Oh! les plus nobles sentiments sont d'une nature jalouse, ma Pauline! — s'écria Florimel, — et si vous ne m'aviez pas aimé aussi tendrement, vous n'auriez pas ressenti aussi vivement ma prétendue infidélité.

— Je te suis reconnaissante, mon Gabriel, — murmura Pauline, — de trouver une excuse à ma précipitation, à mon injurieuse et cruelle conduite envers toi. Mais, dis-moi, quel pouvait être l'individu qui portait le domino bleu au bal masqué, et qui se faisait passer pour toi?

— Sans doute quelque complice de Caroline, — répondit Florimel, — mais détournons autant que possible nos regards du passé et ne songeons qu'au présent et aussi à l'avenir, — ajouta-t-il en pressant la main de la

jeune fille contre ses lèvres. — C'est à vous, Pauline, — continua-t-il, avec l'accent le plus tendre, — de fixer le jour qui doit nous rendre heureux tous deux, nous unir par des liens indissolubles, et qui, en me donnant sur vous les droits d'un époux, me conférera en même temps le titre et les priviléges d'un frère pour consoler et protéger votre malheureuse sœur.

Alors, avec des regards pleins de tendresse et toute rougissante, la jeune fille murmura quelques mots à l'oreille de son amant, et sans doute la réponse fut favorable aux vœux et aux désirs du jeune homme, car il la saisit de nouveau dans ses bras et couvrit son visage de baisers.

CHAPITRE IV

UNE EXPLOSION PARMI LES *Nouvelles Lumières*

Pendant que cette scène avait lieu dans la jolie maison des Villas du Paradis, les habitants d'une demeure située à quelques portes de distance, jouaient leurs rôles dans un drame beaucoup moins agréable devant le tribunal de police de Bow Street, près du Covent-Garden.

Le lecteur se rappellera probablement que lorsque Page se présenta pour la première fois à Carlton House, il informa le Prince qu'en prenant sa résidence dans les Villas du Paradis, il avait trouvé pour ses voisins, d'un côté, les demoiselles Clarendon, et de l'autre, le Révérend Sneaksby.

Le fait était exact, car l'estimable et estimé pasteur des *Nouvelles Lumières*, en compagnie de son admiré et admirable ami, Ichabod Paxwax, avait quitté la demeure de Madame Piggleberry, dans Jermyn Street, pour transporter leur résidence dans l'une de ces agréables demeures suburbaines. La digne dame avait été

dûment prévenue de leur intention de changer de domicile, car elle avait donné les meilleurs renseignements sur leur compte à leur nouveau propriétaire, ce qu'elle ne savait pas, c'est qu'ils avaient persuadé à sa nièce, la jolie Anne Jones, de les suivre secrètement et de se charger de tenir leur maison. Quelques jours après le déménagement de ces pieux personnages elle disparut, et son père et sa mère, dont elle avait fui la maison, et la tante chez laquelle elle faisait de fréquentes visites, furent accablés d'inquiétudes et de chagrin par cette disparition subite.

En vérité il y avait de sérieux motifs de craindre que cette jeune fille n'eût été victime de quelque machination criminelle, attendu que lorsqu'elle s'était enfuie elle se trouvait chez la tante qui l'avait chargée d'aller payer quelques dettes dans le quartier, pour l'acquittement desquelles elle lui avait remis un billet de banque de dix livres sterling. Elle n'était pas revenue chez sa tante, et, des informations prises, il résultait que les dettes en question n'avaient pas été payées, et qu'elle n'avait pas même été vue dans les boutiques des commerçants auxquels il était dû. Elle avait passé chez ses parents où elle était restée seulement quelques minutes, juste le temps de revêtir ses plus beaux habits et de prendre le parapluie de son père, mais à partir de ce moment toute trace d'elle était perdue. Son père, sa mère et sa tante avaient encore les plus vives alarmes, et toutes les recherches qu'ils avaient pu faire étaient restées sans résultat. Les voisins secouaient la tête et

disaient avec une intention significative : « Mademoiselle Anne était une jolie fille et elle le savait bien. » D'autres ajoutaient : « Elle était coquette dans l'âme, et dans les derniers temps, elle avait de bien belles toilettes. » D'autres encore allaient jusqu'à dire : « Elle reviendra quand le ministère de la sage-femme sera devenue nécessaire. » Mais ses père et mère ainsi que sa tante fermaient l'oreille à ces méchants propos; ils ne pouvaient croire Anne capable de mal faire, au moment même où elle venait d'être reçue parmi les *Nouvelles Lumières*, à plus forte raison, les dignes gens étaient-ils à cent lieues de penser qu'elle ait pu être détournée du sentier de la vertu par des personnes entourées d'une auréole de saintеté comme le Révérend Sneaksby et le frère Paxwax.

Plusieurs semaines s'étaient passées pendant lesquelles Anne avait rempli agréablement ses fonctions de ménagère dans la demeure de ces vases d'élection qui avaient établi leur nouvelle résidence dans les Villas du Paradis. Mais le hasard voulut que dans la matinée du jour où Florimel et Pauline s'étaient retrouvés réunis, Jones, le respectable père d'Anne et le frère de la digne Madame Piggleberry, passant par Edgeware Road, aperçut sa fille à la porte de la maison de Sneaksby en train d'acheter des petits pains chauds. L'exclamation de surprise qui lui échappa, frappa l'oreille de sa fille, qui, en le reconnaissant laissa retomber les petits pains comme s'ils étaient empoisonnés, et rentra dans la maison en jetant la porte au nez du bou-

langer étonné, qui crut naturellement que la domestique de confiance de Sneaksby devait avoir été prise tout-à-coup d'un accès de folie.

Mais Jones pour lequel la perfidie hypocrite des pieux personnages était devenue à l'instant aussi claire que le jour, était résolu à reprendre sa fille et se précipitant vers la porte il se mit à frapper avec fureur. Pendant quelque temps nul ne parut sinquiéter des appels bruyants du marteau, et il continua à frapper comme s'il était décidé à briser la porte et à mettre en révolution tout le voisinage. Sans doute, les habitants de la maison finirent par comprendre qu'ils avaient à redouter l'une et l'autre de ces deux catastrophes, et ils jugèrent prudent de capituler. En conséquence, Paxwax ouvrit la porte et invita Jones à entrer et à terminer à l'amiable Mais Jones qui était violent de sa nature, n'était pas homme à se laisser prendre, et amadouer par les douces paroles du pieux vase d'élection. Il préféra donc rester sur le seuil de la porte en sommant à haute voix sa fille de sortir de cet antre d'hypocrisie. Terriblement scandalisé par ce procédé, le frère Paxwax fit tous les efforts pour calmer la fureur de Jones, mais Jones ne consentait à s'appaiser qu'à la condition que sa fille lui fût rendue; et comme on ne paraissait pas disposé à le satisfaire il continuait à crier et à vociférer plus fort que jamais. Le Révérend Sneaksby se décida alors à venir essayer la puissance de son éloquence, il commença d'abord à nier positivement la présence d'Anne dans sa maison, alléguant qu'il

avait en effet une servante qui lui ressemblait beaucoup, mais que son nom était Marie Smith. Pendant un moment Jones parut déconcerté et véritablement il commençait à penser qu'il était possible qu'il se fût trompé, mais tout-à-coup ses regards tombèrent sur un parapluie, sur son propre parapluie, que sa fille avait emporté le jour de sa disparition, et qu'il reconnut à l'instant. S'élançant dans la maison comme un chien enragé, Jones s'empara du parapluie et se mit à travailler les côtes de Sneaksby et de Paxwax si impitoyablement que ces dignes personnages eurent le corps tout couvert de meurtrissures avant même d'avoir eu le temps de se mettre en défense. Au milieu de tout ce fracas, Anne la belle mais fragile Anne, accourut en criant et en pleurant du fond de la cuisine, et tout le voisinage prit l'alarme ; on envoya chercher les constables et le résultat de toute cette esclandre fut que Jones, sa fille, les deux membres influents des Nouvelles Lumières ainsi que le parapluie, furent jetés dans une voiture de place et ignominieusement conduits au bureau de police de Bow Street.

Aussitôt leur arrivée au bureau, Jones dépécha un commissionnaire auprès de Madame Piggleberry, pour l'informer de ce qui arrivait, en l'invitant à venir prendre part à l'enquête qui allait avoir lieu et qui fut différée jusqu'à l'arrivée de la digne dame. Les parties furent alors introduites en présence du Magistrat, devant lequel elles firent une bien étrange entrée.

Le Révérend Sneaksby avait pris sa figure la plus

longüe, en affectant le plus grand calme et ses grands airs de tristesse puritaine; il se pinçait les lèvres, tout en allongeant le menton, opération que les personnes de sa classe peuvent seules accomplir. Quant à cet excellent frère Panwan, il avait un air d'innocence si résignée que sans sa figure enluminée et rubiconde il eut sans doute réussi à atteindre l'effet qu'il se proposait de produire. Jones avait l'aspect fier et sévère, il semblait prêt à sauter à la face des gens, à la moindre provocation, et il promenait des regards irrités de sa fille aux pieux vases d'élection. La jeune fille était confuse, tremblante, et semblait tourmentée par la crainte vague de faire connaissance avec la maison de correction de Bridewall. Enfin nous devons constater que la pauvre, Madame Piggleberry, qui se tenait un peu en arrière semblait écrasée par le malheur et qu'elle paraissait absorbée par l'action d'enflammer son œil droit en le frottant avec le coin de son tablier.

Les deux chefs des Nouvelles Lumières, Jones, et sa fille furent amenés à la barre comme inculpés de s'être battus et d'avoir provoqué un désordre qui avait jeté l'alarme dans tout le voisinage du lieu où la sène s'était passée. Mais le Magistrat n'eut pas besoin de pousser bien loin ses investigations pour écarter ces premiers chefs, et pour placer l'affaire sur un autre terrain.

— Ainsi donc, Monsieur Jones, — dit-il, — vous vous plaignez que Nathaniel Sneaksby et Ichabod Paxwax ont engagé votre fille à s'enfuir de votre maison, n'est-ce pas?

— Oui, Votre Honneur, — répliqua celui auquel ces paroles s'adressait ; — et si ce n'est pas là une raison pour leur pocher les yeux.

— Silence ! silence ! — s'écria la magistrat, — il ne s'agit pas de pocher les yeux, ou plutôt nous n'en avons que trop entendu sur ce sujet. Quel âge a votre fille, Monsieur Jones ?

— Elle approche de ses vingt ans, Votre Honneur, — répondit Jones, — et si ce n'est pas un âge où elle devrait savoir mieux se conduire que je sois damné si.....

— Taisez-vous !.... taisez-vous !.... — interrompit le magistrat, — n'employez pas un pareil langage ou je vous impose une amende de cinq shillings. Je veux que justice vous soit faite, car je vois qu'on a mal agi envers vous, mais il faudrait savoir dompter votre caractère.

— Homme de Belial ! — gémit Sneaksby, en dirigeant des regards empreints d'une impression de chagrin sur Jones et en levant ensuite ses yeux au ciel comme un canard surpris par l'orage.

— Homme de colère ! — murmura Paxwax, en imitant autant que possible le ton et les regards de son maître.

— Silence ! — s'écria l'huissier de service d'une voix aigre.

— Que dit ce Philistin, frère Paxwax ? — demanda Sneaksby, en prenant l'air d'un saint martyr.

— Il dit que nous tenions nos langues en bride, frère Sneaksby, — lui fut-il répondu d'un ton lugubre.

— Silence ! — répéta de nouveau l'huissier.

— Sous le bon plaisir de Votre Honneur, — dit Madame Piggleberry, s'imaginant que le moment était venu pour elle de dire ce qu'elle savait de l'affaire, — ces deux vases impurs ont débauché et consommé la perte de la pauvre fille que j'aimais autant que si elle eût été ma mère... autant que si elle eût été ma fille, voulais-je dire.....

— Oh ! ma tante, — s'écria Anne, pensant qu'elle n'avait rien de mieux à faire que de jouer une petite scène et peut-être de se trouver mal pour en finir, — je sais que j'ai été bien ingrate, bien coupable envers mon père et envers vous, — continua-t-elle, en larmoyant, — mais tout cela, c'est de la faute de ce grand hypocrite qui est-là.....

— Sœur Anne ! sœur Anne ! — s'écria Sneaksby sur le ton d'une douce réprimande, au moment où la jeune fille le montrait d'un doigt, pendant que de l'autre main elle tenait le bout de son tablier sur ses yeux. — Ne me suis-je pas conduit comme un frère envers toi.

— Oui, c'est vrai, et comme un époux aussi, — ajouta Paxwax, pensant que cette observation pourrait venir en aide à la cause de son chef.

— Je n'ai pas le plus léger doute sur ce point, — dit sèchement le magistrat ; — mais cette jeune femme a vingt ans et elle est d'âge à prendre soin d'elle-même. L'accusation de séduction n'est pas soutenable, et à moins que vous ne soyiez en mesure de prouver, Monsieur Jones, que lorsque votre fille s'est enfuie de chez

vous, elle a emporté des objets étant votre propriété et que ces objets se trouvent maintenant dans la demeure de ces hommes.....

— C'est un fait positif, — s'écria Jones, — elle a emporté mon parapluie.

— Et mon billet de banque de dix livres, — s'écria Madame Piggleberry.

— Oh! le vil intérêt du lucre! — s'écria d'une voix gémissante Sneaksby, en levant les yeux au ciel.

— Un misérable parapluie recouvert en toile de coton! — ajouta Paxwax avec accablement.

— Eh! bien, Monsieur, j'avouerai tout, si vous consentez à me promettre de ne pas me faire de mal, — dit Anne, en pleurant cette fois véritablement, car elle voyait l'affaire prendre à chaque instant une tournure plus grave et plus sérieuse.

— C'est ce qu'il faut faire, dis la vérité ma fille, — s'écria Madame Piggleberry, — et Son Honneur ne se montrera pas sevère pour toi.

— Oh! ma tante, — dit Anne d'un ton de reproche, — c'est votre faute si j'ai connu les Nouvelles Lumières... C'est vous qui m'avez conduite à ces hommes, — ajouta-t-elle en sanglotant.

— Maudites soient les Nouvelles Lumières, — s'écria Madame Piggleberry en lançant des regards furieux sur Sneaksby et sur Paxwax qui se tenaient debout en face du magistrat en affectant une hypocrite humilité et un air d'innocence résignée à supporter les outrages immérités.

— N'y avait-il pas là de quoi, je le demande, — dit Jones qui semblait brûler du désir de placer son mot, — sentir l'envie de se ruer sur ces deux hommes et de leur cogner la tête l'une contre l'autre?

— Silence!..., un tel langage ne convient pas ici, — dit le magistrat. — Voyons, Madame, — ajouta-t-il en se tournant ver Madame Piggleberry, — parlez de ce billet de banque de dix livres.

— Oui, Monsieur, et je ne vous tromperai point, — dit la bonne femme, en accompagnant ses paroles d'une révérence. — Sous le bon plaisir de Votre Honneur, je suis une respectable veuve qui tient en location une maison dans Iermyn Street et qui paie régulièrement son loyer et ses impôts à l'échéance de chaque terme, quand les collecteurs font leur tournée. Je gagne ma vie en louant mes appartements. Je reçois chez moi et je prends soin des gentlemen qui se présentent; c'est ainsi que j'ai été mise en relation avec ces vagabonds qui ont occupé des chambres dans ma maison que j'aurais pu louer à des personnes plus honorables, mais je les connais maintenant, les serpents, je sais à quoi m'en tenir sur leur masque hypocrite!

— La pauvre créature est sous l'influence de la colère! — gémit Sneaksby.

— Et elle nous accable d'injures, — ajouta Paxwax.

— Nous sommes entre les mains des impies, mon frère, — soupira son révérend ami.

— Oui, nous sommes au pouvoir des hommes de Belial, — reprit à voix basse Ichabod.

— Puisse la lanière retomber quarante fois moins une sur ta peau, ami Paxwax, — murmura le premier.

— Et puisses-tu passer une nuit et un jour dans les ceps, ami Sneaksby, — répliqua à voix basse Ichabod.

— Cessez ces conversations ! — s'écria le magistrat, — et arrivons à ce qui concerne ce billet de banque de dix livres.

— Sous le bon plaisir de Votre Honneur, — reprit Madame Piggleberry avec une nouvelle révérence, — je vais vous dire la vérité : c'était un billet de banque tout neuf, tout battant neuf, comme on dit, qui n'avait pas une tache, pas un pli, qui était doux et ferme sous la main. Eh ! bien, je l'ai donné à ma nièce qui est là devant vous et je lui ai dit : « Anne, tu vas faire la tournée chez les fournisseurs et leur payer les notes de la semaine. » « Oui, ma tante, » qu'elle m'a répondu ; « va ma fille, » lui ai-je dit, et je lui ai remis le billet. Elle partit et je descendis dans ma cuisine pour faire cuire du foie au jambon. J'ai une passion pour le foie et le jambon, Votre Honneur, outre que c'est bon marché...

— Sensuelle femme d'Egypte ! — gémit Sneaksby en se pourléchant les lèvres.

— C'est un met savoureux, du genre de ceux qu'aime Ichabod, — murmura Paxwax.

— Mais je mets toujours un oignon dans la sauce,

sous le bon plaisir de Votre Honneur, — continua Madame Piggleberry, — et si Votre Honneur veut faire cette recommandation à son cuisinier...

— Revenons au billet de dix livres, — s'écria le magistrat avec impatience, — il ne s'agit pas pour le moment de foie et de jambon.

— Je n'en parlerai plus, — dit Madame Piggleberry sérieusement, quoique son air de doute et les mouvements qu'elle imprimait à sa tête semblassent indiquer qu'elle n'était pas bien convaincue que son plat favori n'avait pas un rôle à jouer dans l'affaire. — Eh! bien donc, Votre Honneur, j'ai donné à la fille le billet de dix livres...

— Et je l'ai remis à Monsieur Sneaksby, — dit Anne en larmoyant. — Il était convenu que je devais quitter la maison paternelle et venir vivre avec lui dans sa nouvelle demeure; mais je ne devais pas le suivre immédiatement de crainte que mon père, ma mère, et ma tante ne se doutassent où j'étais. Quand j'eus reçu le billet de dix livres je pensai que c'était le vrai moment pour exécuter mon dessein et que cet argent servirait à m'acheter des vêtements; mais je n'achetai rien du tout, car Monsieur Sneaksby était alors très à court d'argent et lorsqu'il apprit que j'avais le billet de dix livres il me demanda de le lui donner, il me dit que le Seigneur en avait besoin.

— Oh! Anne, tu ne peux pas dire que j'ai pris tes cycles d'or! — fit observer le Révérend, la mine allongée et en secouant la tête d'un air solennel.

— Ni tes cycles d'argent, — ajouta Paxwax d'un air sombre.

— Si, vous l'avez fait, — s'écria Anne avec énergie, — et le soir même vous vous êtes tellement énivrés tous les deux que j'ai eu honte de vous; mais ces deux hommes, Votre Honneur, sont toujours à boire et souvent ils m'ont fort maltraitée; je me serais enfuie de chez eux, si j'avais su où aller, car je n'osais pas retourner à la maison. Et maintenant que tout est enfin découvert, je suis toute disposée à dire tout ce que je sais sur eux. Ce sont deux scandaleux imposteurs, voilà ce qu'ils sont, — ajouta Anne en élevant la voix avec un accent de colère.

— Sœur Anne! sœur Anne! — s'écria Sneaksby en menaçant la jeune fille du doigt, — tu te repentiras de ton ingratitude envers celui qui s'est montré pour toi un bon maître, un frère plein d'amour!

— Oh! envoyez-les en prison, Votre Honneur, — s'écria la jeune fille en se remettant à sangloter; — car il m'a séduite, il m'a fait dévier du droit chemin, et si mon père consent à me reprendre à la maison, je serai bonne et sage à l'avenir.

— Bien, jeune fille, — dit le magistrat, — nous verrons tout-à-l'heure ce que décidera votre père, pour le moment, répondez à une ou deux questions: Monsieur Sneaksby savait-il comment vous étiez en possession de ce billet de dix livres que vous lui avez remis?

— Bien sûr, Votre Honneur, — répondit-elle, — je

lui ait dit que c'était ma tante qui me l'avait donné et il m'a répondu que le Seigneur en avait besoin, alors je le lui ai remis. Il avait un tel empire sur moi alors!

— Et il ne vous a jamais rendu une partie de cette somme? — demanda le magistrat.

— Pas un denier, Votre Honneur, bién qu'il ait eu beaucoup d'argent depuis provenant soit de Salem, soit d'autres sources, et ce qu'il y a de plus c'est que les Nouvelles Lumières font construire en ce moment, pour lui et pour Monsieur Paxwax, deux belles maisons...

— S'il n'y a pas suffisamment de motifs pour Votre Honneur d'envoyer ces deux gredins en prison, que je sois pendu à l'instant! — s'écria Jones; — quant à ma fille, je consens à la reprendre et à lui pardonner pour cette fois.

—Et je ne le ferai plus, père,— s'écria Anne, en tournant des regards suppliants vers son père; — mais ma mère consentira-t-elle à me pardonner?

— Oui, oui, tout s'arrangera, — répondit son père.

— Alors ne pleure plus, mon amour, — murmura Madame Piggleberry d'un ton consolateur, — je reconnais que la faute est à moi pour t'avoir conduite à Salem et t'avoir jetée sous les pas des Nouvelles Lumières. Il est joli l'état de grâce dans lequel ils vous ont mis!

— Encore une question, jeune fille, — dit le magistrat: — le prisonnier Paxwax connaissait-il la provenance de ce billet de banque?

— Il savait tout, Votre Honneur, — répondit Anne, — le fait est que c'est lui qui a été changé le billet quand je l'ai remis à Monsieur Sneaksby.

— Cela suffit, — dit le magistrat, — nous n'avons pas à nous occuper de la question du parapluie. Maintenant, prisonniers, qu'avez-vous à dire pour votre défense?

— Véritablement cette jeune fille a porté un faux témoignage, — répondit Sneaksby de cette voix traînante qui lui était habituelle. — Et toi, ô équitable juge! tu ne te laisseras pas induire par Satan à me persécuter. Jamais je n'ai rien reçu de cette jeune fille, ni un cycle d'or ni un cycle d'argent, et quant à sa virginité, si elle n'est pas restée chaste, à coup sr ce n'est pas moi qui l'ai déflorée. Je l'ai prise comme une domestique pour me servir, aux gages de trois livres par trimestre, et comme elle n'est pas restée chez moi l'espace de trois mois, si elle n'a rien reçu c'est que le terme n'était pas échu. Elle est irritée contre moi, parceque je lui ai fait des observations à cause des assiduités d'un impie garçon de taverne du voisinage. Mais je lui pardonne, bien plus, je suis prêt à lui payer ses gages, bien qu'ils ne lui soient pas dûs encore. Je vais envoyer chercher le frère Unthouk Snag et le frère Crick et les inviter à apporter de l'argent, pour restituer à la veuve Piggleberry les dix cycles d'or que sa nièce lui a pris. Cela suffira, je l'espère, ô interprête de la loi! — ajouta Sneaksby. — De cette façon la paix sera réta-

blie entre nous. et je pourrai ceindre mes reins et m'éloigner.

— *Amen!* — dit Jchabod d'un ton solennel.

— Avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense? — demanda le magistrat, en s'adressant à ce dernier.

— J'ai dit, — répondit-il.

— Alors je vais formuler sommairement ma décision, — continua le Magistrat. — C'est à l'aide d'une vile hypocrisie, d'une piété mensongère, et d'une complète immoralité que des hommes comme vous outragent la vraie religion. Je ne me préoccupe pas si un homme est membre de l'église établie, dissidente, ou catholique Tant qu'il est sincère, honnête, et fidèle aux devoirs de sa profession et de son culte, il est pour moi digne d'estime et de respect. Je sais parfaitement que parmi les dissidents il existe des hommes qui méritent l'admiration et les éloges Mais il y a des hypocrites, de faux dévots, de faux prophètes, et des imposteurs dans toutes les sectes. Sous le manteau respectable de la dissidence religieuse, il y a des fripons, comme vous, qui réussissent à imposer aux esprits crédules et ignorants. Votre outrage envers la société est d'autant plus grave que vous êtes de ces loups sous la peau d'un mouton dont parle l'Ecriture. Vous revêtez le caractère sacré du prêtre pour cacher vos vices et votre vie dépravée. La Société doit être protégée contre de pareils hommes. La vraie religion ne doit pas être outragée avec impunité. En conséquence je con-

damne chacun de vous à trois mois d'emprisonnement comme fripons et comme vagabonds. Débarrassez la Cour de votre présence.

Le Révérend Sneaksby leva les bras au ciel dans sa confusion, pendant que le frère Paxwax tombait à genoux et marmottait comme un écolier mis en pénitence. Mais le magistrat fut inébranlable et les deux chefs des *Nouvelles Lumières* furent enfermés dans un cachot jusqu'à la fin de l'audience ; puis conduits dans une voiture de place à la maison de correction pour déplorer leur mauvaise étoile et maudir le jour où l'idée leur était venue de mettre Anne en état de grâce.

Mais avant de terminer ce chapitre, nous profiterons de l'occasion pour déclarer qu'en mettant en scène de pareils personnages, nous n'avons eu en vue que d'appeler la réprobation sur les imposteurs et les hypocrites qui font métier et marchandise de la religion, et que jamais nous n'avons eu l'intention de tourner en ridicule les hommes honnêtes et sincères qui sont les pasteurs consciencieux de leur troupeau. Nous sommes convaincus que parmi les ministres dissidents il y en a mille qui sont des hommes excellents, aimables, et véritablement pieux. En peignant Sneaksby c'est une exception que nous avons voulu présenter au lecteur, et non tout une classe d'hommes que nous avons voulu flétrir. Nous sommes même tout prêts à déclarer que parmi les dissidents, il y a autant d'honnêteté et de sincère piété que parmi les Ministres de l'église établie.

CHAPITRE V

UNE ENTREVUE A NEWGATE

Deux mois et demie se sont écoulés depuis que l'Honorable Arthur Eaton a été enfermé à Newgate pour attendre le jour où il paraîtrait devant ses juges comme prévenu du meurtre de son valet William Dudley.

Nous rappellerons au lecteur que lors de l'enquête faite au Tribunal de Bow Street sur cette sombre et mystérieuse affaire, Eaton avait adressé au magistrat les paroles suivantes : — Je n'ai qu'une chose à dire à Votre Honneur c'est queje suis innocent du crime affreux qui m'est imputé. Qu'une masse effroyable de présomptions se soient accumulées contre moi, je l'admets; mais il existe une clé pour déchiffrer ce terrible mystère, un fil conducteur à travers cette complication d'incidents si embrouillés, si obscurs quant à présent. Toutefois; c'est mon secret; il serait inutile et sans avantage d'entrer dans des explications en ce moment et en ce lieu. Non, c'est dans une occasion plus solennelle, c'est de

vant un tribunal d'un ordre plus élevé que je me réserve de faire un récit dont les détails feront frémir tous les cœurs, et changeront en sympathie et en commisération, le sentiment de dégoût et d'horreur que j'inspire en ce moment.

On comprendra facilement que Eaton faisait alors allusion aux persécutions antérieures qu'il avait eues à subir de la part de Fernanda et dont il se réservait de faire connaître les détails, quand le moment serait venu.

Mais à l'époque dont nous parlons les journaux n'avaient pas les proportions qu'ils ont prises de nos jours et les comptes-rendus des tribunaux étaient très-brefs et très-concis. C'est pourquoi les paroles prononcées par Arthur avaient été complétement passées sous silence et il n'avait été fait nulle mention de sa déclaration qu'il possédait la clé pour expliquer ce mystère et qu'il ferait d'étonnantes révélations lorsque son affaire viendrait devant les assises. Les articles qui avaient paru se contentaient de mentionner le résultat, en ajoutant que les spectateurs avaient témoigné leur compassion pour un homme qui leur semblait être un monomane poussé par la folie à verser le sang.

Si telle avait été l'impression produite sur l'esprit des personnes présentes à l'enquête et qui avaient entendu les réponses qu'il avait faites au magistrat, rien d'étonnant que cette opinion ait été partagée par ceux qui ne connaissaient de l'affaire que ce qu'ils en avaient lu dans les journaux. En somme les articles de journaux

étaient de nature à faire croire à une monomanie et ne laisseient pas supposer qu'il eût des explications à fournir, qu'il réservait pour le jour où il passerait en jugement. Telle était l'impression général existant dans le public ; mais il y avait naturellement des personnes ayant une manière de voir toute différente. Lord Marchmont, par exemple, le père du prisonnier, ne pouvait pas s'imaginer que son fils fût coupable du crime qui lui était imputé, quoique le chagrin qu'il avait éprouvé en recevant ce coup cruel avait failli le faire descendre au tombeau. Il y avait encore Pauline qui avait une trop noble confiance dans la droiture de son cousin, et dans l'énergie de son esprit pour croire qu'il avait commis ce crime affreux sous l'influence d'une monomanie. Lord et Lady Holderness avaient également de fortes raisons pour savoir à quoi s'en tenir, mais jusqu'au moment où ils s'étaient trouvés en face de Caroline déguisée en midshipman, ils étaient restés convaincus que lors du jugement Arthur serait accablé par l'évidence des preuves réunies contre lui.

Près de deux mois et demi, avons-nous dit, s'étaient passés depuis que le jeune homme était enfermé à Newgate. Pendant cet intervalle les assises s'étaient assemblées une fois. Mais l'ouverture de ces assises avait suivi de si près l'incarcération d'Arthur, que son affaire avait été renvoyée à la première session. Dans cet intervalle il se remit un peu du choc qu'il avait éprouvé en se voyant considéré comme un monomane, et pendant les deux derniers mois de son incarcération il

avait eu de nombreuses conférences avec son avocat et son conseil. Néanmoins il était encore accablé par le sentiment profond du malheur, de la dégradation, et du chagrin. Ses joues étaient redevenues aussi pâles que lorsqu'il périssait sous l'influence du poison, et il lui semblait que les sources de la vie se tarissaient en lui, sans espoir de retour.

Il était dans ces conditions d'épuisement physique et d'accablement moral, quand il fut informé par un porte-clefs qu'une prisonnière, amenée la veille à Newgate, demandait instamment qu'il lui accordât un moment d'entretien. Aux questions adressées par Eaton, le porte-clefs répondit que c'était une certaine Caroline Walters, accusée de meurtre sur la personne d'une Madame Lindley. Avec la rapidité de l'éclair l'idée vint à l'esprit d'Arthur que l'entrevue sollicitée de lui, devait par un lien quelconque se rattacher à sa propre affaire, et cédant au pressentiment qui le poussait il invita le porte-clefs à amener immédiatement cette jeune femme dans son cachot.

Les réglements de la prison étaient loin d'être aussi sévères qu'ils le sont aujourd'hui, et le généreux pourboire que Caroline avait glissé dans la main du porte-clefs, l'avait fortement disposé à se montrer obligeant envers elle; aussi, dès qu'il eut obtenu d'Eaton son consentement à l'entrevue demandée, il s'empressa de conduire Caroline en présence du jeune homme.

Elle portait maintenant un costume en rapport avec son sexe, et dès qu'elle parut dans le cachot d'Arthur,

ce dernier fut frappé par l'idée que la jeune fille qui était là devant lui, ne pouvait pas avoir assassiné la vieille femme. Mais en l'examinant plus attentivement il découvrit une expression de ferme résolution dans les lignes de son visage et il reconnut qu'il y avait l'esprit énergique d'une femme ayant reçu les leçons de l'expérience, sous l'apparence de cette gracieuse jeune fille dont les charmes séduisants ne semblaient pas encore arrivés à leur entier développement.

Le porte-clefs leur annonça qu'il reviendrait dans une heure, et quittant le cachot il en ferma et verouilla la porte. Arthur se leva de son siège et présenta une chaise à Caroline, puis reprenant sa place il attendit avec impatience qu'elle expliquat le motif de sa visite.

— Monsieur Eaton, — dit-elle à voix basse, mais d'un ton ferme et décidé, — nous avons des intérêts identiques en ce moment, et la découverte que j'ai faite de l'existence de cette communauté d'intérêts, est la seule excuse que je puisse alléguer en me présentant devant vous. En un mot, vous êtes innocent et je suis innocente, nous nous devons donc aide et secours l'un à l'autre pour prouver que nous ne sommes pas coupables, et bien plus, pour livrer le véritable coupable à la justice.

— Le véritable coupable, dans quelle affaire? — demanda le jeune homme naturellement sur ses gardes en présence d'une étrangère.

— Dans les deux affaires! — lui fut-il répondu sans hésitation.

— Oh ! serait-ce possible ! — s'écria Arthur en tressaillant.

— En doutez-vous ? — demanda Caroline d'un air sérieux.

— Vous vous méprenez sur le sentiment qui m'a arraché une exclamation d'étonnement. La vérité est que j'ai un soupçon, mais vague, éloigné, sans base certaine et que mon étonnement vient de vous entendre parler avec tant de confiance de ce qui n'est chez moi qu'à l'état de vague soupçon.

— Je comprends, — dit Caroline, — il y a eu des moments où vous vous êtes imaginé que la même main qui avait frappé William Dudley pouvait également s'être souillée du meurtre de la sage-femme ; mais vous n'avez pu encore arriver à la conviction que le fait était positif, n'est-ce pas ?

— Vous avez admirablement interprété mes pensées, Mademoiselle, — dit Eaton ; — mais comment avez-vous acquis la certitude...

— Que Fernanda était coupable des deux assassinats ? — dit Caroline d'un ton sinistre et significatif. — Ah ! Monsieur, l'évidence emprunte mille langues pour se manifester contre elle ; je sais tout ce qui s'est passé entre vous et cette perfide créature, cette Lady Holderness, car j'habitais la demeure de la sage-femme lorsqu'elle y est devenue mère, et quand l'enfant, preuve vivante de sa honte, a été assassiné par une nuit d'orage et de tempête.

— Assassiné ! — s'écria Arthur dont le pâle et beau

visage prit tout-à-coup la plus vive expression d'horreur.

— Oui, assassiné par des mains criminelles ! — répéta Caroline. — J'ai entendu les cris du pauvre enfant, au milieu du fracas de la tempête.

— Assez!... assez!... — s'écria Eaton, en bondissant de son siége ; — c'était mon enfant, le fruit de notre amour, de notre crime si l'on veut, mais je l'aurais chéri avec autant d'idolatrie que s'il n'était pas né dans la honte. Oh! la criminelle, l'infâme meurtrière ! Juste Ciel ! Je ne veux plus avoir de pitié pour elle ! Il y a des moments où la compassion me poussait à mettre un sceau sur ma bouche, à ne rien dire de ce que je puis révéler, et à monter sur l'échafaud ou à me laisser enfermer comme fou à Bedlam, pour la sauver ; car je me souvenais que je l'avais séduite, que j'avais des torts envers elle, et que la vengeance qu'elle poursuivait contre moi avait une excuse naturelle,... mais maintenant que vous m'assurez qu'elle a tué son enfant, mon enfant à moi...

— Ah ! Monsieur ! il y a un Dieu au-dessus de nous, et je vous ai dit la vérité ! — s'écria Caroline ; — ma chambre était contiguë à celle occupée par Fernanda et j'ai entendu assez pour me rendre compte de toute l'horrible tragédie. L'enfant, aussitôt après sa naissance, a été précipité de la fenêtre dans les eaux profonde de la Tamise.

— Juste Ciel ! ta foudre dormait donc cette nuit-là ? — dit Arthur d'un ton solennel et en se laissant re-

tomber accablé sur le siége qu'il avait quitté quelques instants auparavant. — Que Fernanda fût cruelle, implacable, et sans pitié, je ne le savais que trop, hélas ! mais qu'elle fût un démon à face humaine, voilà ce qui me restait encore à apprendre.

— Et maintenant, Monsieur, ne croyez-vous pas que la femme qui est capable de consentir au meurtre de son enfant, — demanda Caroline, — n'est pas capable de donner la mort à tous ceux qui se dressent sur son chemin et dont l'existence menace sa sécurité? En un mot, n'est-il pas probable, n'est-il pas certain que la même main qui a assassiné William Dudley a également donné la mort à la sage-femme. Ecoutez-moi attentivement : Les deux crimes ont été commis la même nuit, tous deux sont restés enveloppés dans le plus profond mystère, et tous deux sont retombés sur des innocents. De ces personnes innocentes, vous êtes l'une et je suis l'autre...

— Continuez... Continuez... — dit Arthur en proie à la plus vive agitation.

Le meurtre de son enfant faisait taire tous ses sentiments généreux et il ne respirait que la vengeance.

— Je vous ai déjà dit, Monsieur, — continua la jeune femme, — que j'habitais la maison de la sage-femme en même temps que Lady Holderness.... que Fernanda Aylmer; mais j'ignorais alors qui elle était et ce n'est qu'hier seulement que je l'ai appris. Néanmoins, dans la demeure de la sage-femme, dans ce séjour d'infamie, j'ai fait la connaissance de Fernanda et elle m'a

parlé en secret et mystérieusement des terribles progrès de sa vengeance, vengeance qui n'était pas même soupçonnée par celui qui en était l'objet et la victime. Moi aussi, je soupirais après la vengeance, car ainsi qu'elle, j'avais été trahie par un séducteur. Elle me promit de me confier son secret, le secret de cette vengeance qu'elle poursuivait contre l'auteur de son déshonneur, du fond même de la retraite infâme où elle était venue cacher sa honte. Mais elle quitta tout-à-coup et brusquement l'établissement de Madame Lindley et je ne l'ai revue qu'hier, quand le hasard me l'a fait rencontrer au bras d'un gentleman dans Cavendish Square. Je l'abordai et elle me repoussa avec mépris, elle m'insulta de ses regards qu'elle sait rendre si fiers et si menaçants quand elle le veut. La porte de la noble maison où elle entra me fut fermée au nez, et un sentiment de colère s'éveilla à l'instant dans mon cœur contre l'arrogante patricienne et son hautain compagnon. Je me rendis dans le voisinage pour recueillir quelques renseignements. Grand Dieu ! quelle lumière vint tout à coup éclairer mon esprit ; cette dame, à ce qui me fut dit, était naguère l'Honorable Mademoiselle Fernanda Aylmer, et elle était maintenant la femme de Lord Holderness. Elle vous avait été antérieurement fiancée, Monsieur, les projets de mariage entre vous avaient été rompus, on ne sait pourquoi, et pendant plusieurs mois, vous aviez dépéri sous l'influence d'un mal qui semblait incurable. Mais tout-à-coup la santé vous était revenue et alors était

survenu le meurtre mystérieux et inexplicable de votre valet, à la suite duquel vous aviez été fait prisonnier. Ces particularités, recueillies par moi, et d'autres faits dont j'avais antérieurement connaissance imprimèrent un nouveau cours à mes pensées. J'avais tout-à-coup trouvé la clef de certains mystères et d'étranges soupçons avaient pris naissance dans mon esprit. Je compris à l'instant que c'était vous, Monsieur, qui étiez l'objet de l'impitoyable vengeance dont Fernanda m'avait entretenue dans Fore Street et je fus frappée de l'idée que vous aviez dû être la victime des terribles effets d'un poison lent. Mais qui vous avait administré ce poison? La mort violente de William Dudley ne devait-elle pas donner la clef de ce mystère? Oui, c'était votre valet qu'elle avait employé pour accomplir sa vengeance, et le meurtre de l'homme qui avait été son instrument était calculé pour atteindre un double but; ce meurtre faisait disparaître en ce monde un individu qui pouvait dire de terribles choses sur son compte, et il faisait retomber sur vous la responsabilité d'un crime, qui, elle en avait l'infernale espérance, devait vous envoyer à l'échafaud. Toutes ces idées prirent naissance dans mon esprit et les événements s'enchaînèrent de la façon la plus convaincante. Je voyais, je comprenais tous les motifs et les actes, les causes et les effets, l'action et le but; une fois entrée dans cet ordre d'idées, je ne devais pas m'arrêter à moitié chemin, et d'autres soupçons prirent naissance dans mon esprit. Madame Lindley avait été assassinée la même nuit que William

Dudley, pourquoi les deux meurtres n'auraient-ils pas été l'œuvre de la même main? Oui, la pensée qui poussait la rusée Fernanda à se débarrasser de William Dudley, devait lui inspirer l'idée d'agir de même à l'égard de la sage-femme. Tous deux étaient les dépositaires de secrets qu'ils pouvaient révéler sous l'obsession du remords, ou trahir par inadvertance, et sa perte était la conséquence d'une indiscrétion. Qu'ils disparaissent tous deux, que la mort leur ferme la bouche pour toujours, et Fernanda est tranquille! Tel avait dû être le raisonnement de ce démon, de cette mère dénaturée qui avait consenti au meurtre de son enfant! Vous semblez impatient, Monsieur, mais je n'ai plus longtemps à vous retenir avec mes explications et mes commentaires.

— Non, je ne suis pas impatient, Mademoiselle, j'écoute avec le plus vif intérêt tout ce que vous dites, — répondit Arthur; — mais je suis agité, irrité, indigné, quand je pense à ma sotte faiblesse qui me poussait par moments à sauver cette femme, en me sacrifiant moi-même.

— Ah! vous pouvez vous repentir de ces moments d'injustifiable indulgence! — s'écria Caroline. — Je vous expliquais tout-à-l'heure comment les renseignements que j'avais recueillis hier m'avaient amenée, en quelques minutes, à voir dans Fernanda l'auteur des deux crimes épouvantables dont vous et moi nous étions accusés. Un changement s'opéra en moi. Je vis la possibilité de me laver du hideux soupçon qui me désho-

norait, et j'étais impatiente de me réhabiliter, de me délivrer de l'odieuse célébrité qu'on m'avait faite en m'attribuant un assassinat. L'espoir d'arriver à ce résultat prit à l'instant naissance dans mon esprit avec le désir d'humilier l'arrogante patricienne, et le hautain aristocrate qui m'avaient fermé leur porte. Je revîns à leur demeure, je demandai à les voir, et je fus introduite en leur présence. La conversation qui s'établit entre nous vint corroborer tous mes soupçons et me convaincre que j'étais dans le vrai. Les faits que j'énonçai hardiment, les souvenirs que j'évoquai, les accusations que je formulai d'une manière qui n'était que trop précise, touchèrent les cordes les plus douloureuses des cœurs de Lord Holderness et de sa femme. Mais il est inutile d'en dire davantage. C'est Fernanda qui a assassiné William Dudley et Madame Lindley.

— Oui, cela doit être ! — murmura Arthur, — et elle expiera son crime sur l'échafaud ! Et son mari partagera son sort. Le père de ces belles jeunes filles, Octavie et Pauline, sera sans aucun doute impliqué dans l'affaire.....

— Et notre innocence sera reconnue, — interrompit Pauline. — Maintenant, Monsieur, ne pensez-vous pas que nous devons réunir nos efforts pour arriver à ce résultat qui doit sauver nos têtes et nous épargner la honte de voir nos noms voués à l'exécration publique.

— Assurément, Mademoiselle, — lui répondit-il d'un ton ferme, — car, ainsi que vous l'avez dit, nos intérêts sont identiques. Et pour vous prouver que j'ac-

cepte votre coopération aussi sincèrement qu'elle m'est offerte, je vais vous faire le récit des persécutions que j'ai eu à souffrir de la part de Lady Holderness.

Arthur raconta alors tous les détails qui sont déjà connus du lecteur, il dit comment il avait découvert la recette de l'ami des héritiers et son antidote, dans la demeure de Madame Lindley, comment Bradford, le célèbre chimiste de Bond Street, avait attesté la nature et les effets du poison, comment l'emploi de l'antidote avait rétabli sa santé ; il raconta la scène qui s'était passée lorsque Fernanda et William Dudley étaient entrés la nuit dans sa chambre pour consommer leur crime, il dit enfin comment il avait laissé partir la femme et comment son valet après avoir tout avoué avait montré ensuite un sincère repentir.

Caroline écoutait avec la plus vive curiosité, et comme le lecteur peut facilement le supposer chaque mot qui tombait des lèvres d'Arthur confirmait l'opinion qu'elle avait déjà conçue sur Lady Holderness.

Le porte-clef vint bientôt chercher la jeune femme pour la reconduire à son cachot, mais la promesse d'une nouvelle gratification lui fit facilement prendre l'engagement de favoriser une seconde visite pour le lendemain au cachot d'Arthur Eaton.

CHAPITRE VI

LE CAVEAU DE FAMILLE.

Dans une des plus belles parties du Comté de Varwick, est situé l'ancien village de Bellenden. Rien de plus charmant et de plus pittoresque que ce petit groupe d'habitations construites sur la pente d'une colline et entourées d'une ceinture de chênes et de chataigniers séculaires. Les tours de la vieille église étaient couvertes de lierres et l'édifice lui-même avait des proportions plus grandes que celles que présentent communément les simples églises de village, le cimetière était rempli de tombes et de pierres funéraires, dont quelques-unes étaient si vieilles que les inscriptions gravées dans la pierre avaient entièrement disparues, effacées par la main du temps. La croyance universelle dans le village et dans les cantons environnants était que l'église de Bellenden était l'une des plus anciennes de tout le Royaume.

Il était environ deux heures de l'après-midi, quand

une chaise de poste s'arrêta aux *Armes de Bellenden*, la principale auberge du village. Il n'y avait pas d'armoiries sur les panneaux de la voiture, mais néanmoins cet équipage, malgré sa simplicité, fut immédiatement reconnu par l'aubergiste et par sa femme. Ils se précipitèrent dehors, accompagnés du sommelier et des filles de service, les hommes la casquette à main et les femmes souriant avec force révérences, car plusieurs années s'étaient passées depuis que la Marquise de Bellenden avait honoré le village de sa présence, et son arrivée était d'autant mieux accueillie qu'elle était plus inattendue.

Oui, c'était la Marquise, elle-même, qui venait de s'arrêter aux *Armes de Bellenden*. Elle voyageait en chaise de poste, et n'était accompagnée que d'un valet de pied et d'une de ses femmes, tous deux depuis de longues années à son service et d'une fidélité éprouvée.

Aux félicitations de l'aubergiste et de sa femme, Sa Seigneurie répondit avec la plus grande affabilité et descendant de voiture elle entra dans le confortable parloir de l'auberge escortée par tout le personnel de l'établissement. Après avoir commandé quelques rafraichissements elle exprima le désir qu'un messager fût envoyé au recteur du village pour le prier de lui accorder la faveur de se rendre auprès d'elle, et comme ce révérend personnage avait son habitation à deux cents pas environ de la taverne, il ne tarda pas à se rendre à l'invitation de la Marquise.

— Monsieur Roberts, — dit Sa Seigneurie, après les compliments d'usage, — j'ai le désir de visiter l'église dans un but tout particulier. Je me propose de descendre dans le caveau funéraire de la famille de Bellenden, je vous prierai donc de prendre quelqu'un avec vous pour lever la pierre et pour m'éclairer dans cet asile de la mort. Peut-être serez-vous assez bon pour m'accompagner, vu que j'ai besoin d'un témoin qui assiste aux investigations auxquelles je vais me livrer.

— Les ordres de Votre Seigneurie seront promptement exécutés, — dit le révérend Roberts, nullement surpris par la nature des instructions qu'il venait de recevoir, attendu qu'il comprenait parfaitement que le but que la Marquise de Bellenden se proposait avait trait au procès qu'elle soutenait contre la famille Montgomery, — comme de raison, Votre Seigneurie n'ignore pas que les caveaux ont déjà été visités, et les registres examinés par des agents envoyés de Londres, par le Comte de Montgomery et Lady Holderness.

— J'ai connaissance du fait que vous mentionnez, — dit la Marquise, — j'ai vu le procès-verbal dressé par les agents de Lord Montgomery, et les preuves qu'ils ont recueillies lors de leur visite; mais je crois que le Comte lui-même était venu précédemment, n'est-ce pas ?

— En effet, Madame, — répondit Roberts, — il y a environ trois mois, à ce que je puis croire. Mais Sa Seigneurie n'est restée dans le village que quelques heures, qu'elle a employées à interroger les plus vieux habitants du pays.

— Et son enquête portait sur les traditions de la famille de Bellenden? — demanda la Marquise.

— Précisément, — répondit l'ecclésiastique, — avant de partir, Sa Seigneurie s'est rendue auprès de moi et m'a dit.....

— Répétez-moi tout ce que vous a dit le Comte, dans cette occasion, — s'écria la Marquise, — consultez votre mémoire et n'omettez pas un seul des mots qui sont sortis de sa bouche. Vous savez de quelle importance il est pour mes intérêts de connaître toutes les particularités de la visite du Comte de Montgomery en ce lieu.

— J'ai trop sujet de me louer des bontés de Votre Seigneurie, pour ne pas rechercher avec empressement toutes les occasions de lui prouver ma gratitude, — fit observer Roberts, — mais lors même qu'il n'en serait pas ainsi, le simple sentiment de la justice m'obligerait à fournir à Votre Seigneurie tous les renseignements qu'il me serait possible de lui donner, car je considère que vous êtes la victime d'un coupable complot ourdi pour vous priver de vos biens. C'est le sentiment dominant dans cette partie du comté.

— S'il est dominant.... il n'est pas universel, je suppose? — demanda la Marquise.

— Eh! bien, Madame, — répondit le Recteur, — je dois avouer qu'il y a quelques individus dans le village et dans les localités environnantes qui épousent les intérêts des Montgomerys ; mais je suppose qu'ils ont été bien payés pour se dévouer à leur cause, sans

cela ils ne seraient pas assez hardis pour affirmer comme ils le font que Votre Seigneurie perdra son procès.

— Quelles sont les personnes auxquelles vous faites allusion, — demanda Lady Bellenden, — et quelle réputation ont-elles dans le pays?

— Leur réputation?... — s'écria le Recteur, puis il ajouta d'un ton sérieux : — il convient mal à un ministre Chrétien de s'exprimer trop sévèrement sur le compte des gens qui composent son troupeau, dans quelque circonstance que ce soit, mais je ne puis en conscience déclarer que ces individus sont dignes de confiance, honnêtes et estimables. En somme, le maître et la maîtresse de l'auberge des *Armes de Bellenden*, pourront corroborer mes assertions.....

— Mais qui sont ces individus? — demanda la Marquise avec impatience.

Tout en parlant elle tira de son sac des tablettes d'ivoire.

— En premier lieu, Madame, — répondit Roberts, — il y a Chapman, le maçon.....

— C'est lui, sans doute, qui a été employé par les agents de Lord Montgoméry pour lever la pierre qui ferme le caveau de la famille de Bellenden? — dit la Marquise, pendant qu'elle écrivait le nom de cet homme sur ses tablettes.

— Précisément, — répondit le Recteur, — le sacristain, Nathwich, qui est aussi maçon de son état, a été très-surpris et très-vexé que Chapman qui est complé-

tement étranger à l'église eût été chargé de l'opération. Mais telles étaient les instructions données par le Comte à ses agents, et comme les caveaux étaient ouverts et visités en vertu d'une ordonnance de la Cour de la Chancellerie obtenue par le Comte de Montgomery, Northwich n'avait pas d'objection à faire ; en conséquence ce fut Chapman qui assista les agents.

— Continuez l'énumération des personnes suspectes qui se prononcent contre moi et qui vous paraissent gagnées à la cause des Montgomerys, — dit la Marquise.

— J'ai mentionné Chapman, — reprit Roberts, — et ceux qui viennent après lui sont les Austins, de vieux époux qui habitent à deux milles d'ici sur la route de la ferme de Malden. Ce sont de vilaines gens, je puis le garantir à Votre Seigneurie, et quoique menant en apparence une vie tranquille, j'ose dire qu'ils sont loin d'être des saints. Austin a une sœur, une veuve, qui habite une chaumière près de Congleton et sur laquelle il court également les plus mauvais bruits. Son nom est Bushman, c'est une très-vieille femme, mais remuante et d'une activité incroyable.

— Mais Congleton est à quarante mille d'ici, — interrompit la Marquise, — comment alors la réputation de cette vieille femme peut-elle être si bien connue dans le village de Bellenden ?

— Parce qu'elle a résidé ici, Votre Seigneurie, jusqu'à l'année dernière, — répondit Roberts, — et elle était comptée parmi les plus chauds partisans du Comte de Montgomery.

— N'avez-vous pas d'autres noms à me signaler encore ? — demanda la noble dame.

— Aucun, — répondit le Recteur. — Chapman, les Austins ,et la veuve Bushman, voilà ceux qui vous sont tout particulièrement hostiles; mais, à propos, je me rappelle que je n'ai pas informé Votre Seigneurie de ce que m'a dit le Comte de Montgomery lors de sa visite il y a trois mois.

— Parlez lentement, Monsieur Roberts, — dit la Marquise, — je prendrai en écrit ce que vous allez dire. Vous pouvez commencer.

— Sa Seigneurie se rendit auprès de moi avant de quitter le village, — continua le Recteur, — et après les compliments d'usage, elle me dit : « Monsieur Roberts, j'ai recueilli de curieuses particularités sur les membres les plus récemment décédés de la famille de Bellenden, particularités qui sont de la plus grande importance pour le procès que je soutiens contre la Marquise. » Je priai alors Sa Seigneurie de ne pas me faire de confidences, attendu les liens de reconnaissance qui m'attachaient aux intérêts de la noble dame à laquelle je devais le rectorat de Bellenden. « Je n'ignore pas votre dévouement pour ma partie adverse, Monsieur Robert, » dit le Comte de Montgomery, « et loin que ce dévouement m'indispose contre vous, il vous honore à mes yeux. Je me suis rendu près de vous, conduit par un sentiment de respectable courtoisie, et en même temps pour vous faire part des curieuses particularités que j'ai recueillies de la bouche des pa-

triarches du village, révélations qui m'ont suggéré la pensée de demander à la Cour que les caveaux de la famille de Bellenden soient visités, et que les registres de l'église soient examinés. » En entendant cela, je fis observer respectueusement, mais avec fermeté, que les registres étaient à la disposition de Sa Seigneurie, mais que je ne pouvais permettre que le caveau réservé à la sépulture des membres de la famille de Bellenden fut ouvert sans une autorisation émanant de l'autorité compétente. « Vous avez grandement raison d'agir avec prudence, Monsieur Roberts, » s'écria le Comte de Montgomery d'un air dégagé et indifférent, « je compte m'adresser au Lord Chancelier pour obtenir l'ordre d'ouvrir le caveau des Bellenden, et j'enverrai ici des agents chargés de procéder à cette opération. L'examen des registres aura lieu en même temps. Il vaut mieux que les mêmes personnes soient chargées des deux investigations, attendu que cela n'entraînera qu'un seul dérangement des témoins, et que cela ménagera les frais. Je pense, Monsieur Roberts, que lorsque mes agents se présenteront vous ne leur susciterez aucun obstacle. » Je répondis que j'obéirais à tout ordre émanant de l'autorité compétente antorisant l'ouverture du caveau, et qu'en ce qui concernait les registres, chacun pouvait librement en prendre communication à certaines conditions. « Le fait est, » reprit le Comte qui semblait disposé à se montrer communicatif, quoique, je puis l'assurer à Votre Seigneurie, il n'y eût rien d'encourageant dans mes manières envers lui,

« le fait est que presque tout le procès roule sur un certain acte que la Marquise a produit à la Cour. Cet acte, à ce qu'on dit, a été signé par le père du dernier Marquis de Bellenden, il y a cinquante ans, c'est-à-dire dans l'année 1745. Mais d'après ce que j'ai appris de la bouche d'un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, de celle d'un autre vieillard de soixante-treize ans, ce qui a été confirmé par un troisième, ayant soixante-neuf ans, le Marquis de Bellenden, le prétendu signataire de l'acte a été mis au tombeau deux années avant 1745, et ceux de qui je tiens ces renseignements sont aidés dans leurs souvenirs et en position de se prononcer sur les dates, vu que l'année 1745 est celle de la rébellion. Si donc on établit que le père du dernier Marquis de Bellenden est mort en 1743, et non en 1745, alors l'acte produit devant la Cour est entaché de faux, puisqu'il porte la date de 1745. »

— Lord Montgomery a fait preuve d'une bien grande condescendance en vous informant de toutes ces particularités, — dit la Marquise de Bellenden qui avait littéralement transcrit chaque mot prononcé par le Recteur. — A-t-il encore ajouté quelque chose?

— Sa Seigneurie s'est contentée de dire que si elle paraissait si étrangement communicative, c'était uniquement parce que, voulant agir franchement et à ciel ouvert dans la conduite du procès qu'elle soutenait, peu lui importait que chacune des démarches qu'elle faisait pour arriver à la découverte de la vérité fût connue. Et maintenant que j'ai dit à Votre Seigneurie tout ce

qui s'est passé entre le Comte de Montgomery et moi, je vais m'empresser de faire les préparatifs nécessaires pour sa visite à l'église.

Sur ces mots, le Révérend prit momentanément congé de la Marquise qui resta seule dans le parloir de l'auberge. Pendant quelques instants elle réfléchit profondément sur ce qu'elle venait d'entendre, puis avec un sourire de triomphe sur les lèvres, elle dit : —

— La victoire me restera et Eugène Montgomery, humilié, perdu de terreur, tombera suppliant à mes pieds.

Après avoir exprimé le sentiment intime qui l'animait, sentiment qui respirait plutôt la vengeance que la bienveillance et la pieuse résignation d'une âme Chrétienne, la Marquise de Bellenden sonna pour appeler auprès d'elle ses serviteurs de confiance.

Il nous faut dire quelques mots de ces deux individus. La femme était une imposante matrone d'environ quarante ans, ayant conservé les restes d'une grande beauté et qui avait l'air on ne peut plus respectable. Véritablement sa physionomie, sa mise, ses manières, et son langage, semblaient dénoter une gravité sans hypocrisie et un profond sentiment religieux sans fanatisme.

Le valet de pied était un grand et bel homme, au teint brun, et à l'air sérieux. Il pouvait avoir quarante ans, sa taille était bien prise, ses membres vigoureux et bien proportionnés, sa tournure et ses manières étaient supérieures à sa situation. Il paraissait plus

vieux qu'il ne l'était en réalité, à cause de l'excessive gravité qui le caractérisait et qui frappait tous ceux qui le voyaient pour la première fois, de telle sorte qu'il fallait le regarder à deux fois pour s'apercevoir qu'il était véritablement fort bel homme.

En un mot, si on les jugeait sur leur apparence extérieure, la femme et l'homme présentaient le type de deux domestiques d'un ordre tout à fait respectable et complétement dignes d'être au service d'une honorable veuve jouissant de la meilleure réputation.

Nous avons dit qu'aussitôt après le départ de Roberts, la Marquise de Bellenden avait immédiatement appelé ses deux domestiques auprès d'elle et peut-être le lecteur s'attend-il à apprendre qu'ils conservèrent en entrant, cet air froid et rigide qui les faisait paraître si respectables et si graves. Mais il n'en est rien! Aussitôt que la porte se fut refermée derrière eux leur aspect changea tout-à-coup, comme par magie, et les manières graves de la femme qui la faisaient paraître si imposante, l'air sérieux de l'homme qui lui donnait une apparence si respectable, furent mis de côté comme un masque fatiguant et ils parurent jouir avec bonheur d'un moment de liberté.

— Quelles nouvelles, ma chère? — demanda la femme avec un mélange de curiosité et d'intérêt amical, en prenant un siége sans attendre qu'elle y fût invitée.

— Oui, quelles nouvelles, Laura? — demanda le valet de pieds en se jetant sur un sofa, en allongeant ses jambes, et en passant ses doigts dans les boucles de

ses cheveux parfumés. — Le Recteur était-il en position de vous apprendre quelque chose de plus que ce que vous saviez déjà ?

— Beaucoup de choses et des plus importantes, mon cher Richard, — répondit la Marquise évidemment accoutumée à la familiarité de ses deux domestiques. — En un mot, j'ai appris les endroits où Montgomery et ses deux bandits à gages se sont arrêtés, et vous allez partir à l'instant pour faire les démarches nécessaires afin de tirer parti de ces renseignements. L'un de ces endroits est une chaumière à deux milles d'ici, sur la route de la ferme de Malden, elle est habitée par deux vieux époux du nom d'Austin. L'autre est également une chaumière, mais à cinquante milles de distance, près de Congleton, et la femme qui l'habite se nomme la veuve Bushman; un lien de parenté l'unit aux Austins.

— Et qu'avez-vous appris relativement à l'homme qui a ouvert le caveau aux agents du Comte de Montgomery? — demanda le valet de pieds.

— Ah! oui, qu'avez-vous appris de lui? — répéta la femme.

— Allons, ne vous montrez pas impatient, Richard, ni vous non plus, Marguerite, — dit la Marquise avec bonne humeur, — et vous saurez tout. Le maçon est un nommé Chapman, et il habite ce village. Je vous enverrai près de lui, Marguerite, pendant que j'irai faire ma visite à l'église, et vous n'épargnerez pas l'or pour le gagner à mes intérêts. Son témoignage peut sans contredit être fort important.

— Rapportez-vous en à moi, mon amour, — dit Marguerite avec assurance, — je ne négligerai rien pour servir vos intérêts.

— Je suis certain d'avance, Laura, que vous me croirez quand je vous donne la même assurance, — dit Richard ; — mais quand dois-je partir pour me rendre auprès de ces Austins qui demeurent dans le voisinage et cette veuve Bushman qui habite près de Congleton ?

— Je désire que vous partiez immédiatement, Richard, — répondit la Marquise, — vous parviendrez sans doute à vous procurer un véhicule quelconque.

— Ne vous inquiétez pas de cela, ma chère Laura, je saurai bien trouver des moyens de transport. Dites-moi où et quand je dois vous rejoindre et je pars ?

— Vous me trouverez l'un et l'autre, ou vous aurez de mes nouvelles à la ferme de Malden, — répondit la Marquise ;—si je quitte la ferme avant votre arrivée, je vous laisserai une lettre. . Avez-vous l'argent nécessaire ?

— Largement, — répondit Richard, — et maintenant je vous dis adieu.

En disant cela, le valet de pieds se leva du sofa et embrassa la Marquise de Bellenden. En un instant ses yeux habituellement si doux et si tendres, s'illuminèrent du feu le plus ardent et par ces miroirs de l'âme la nature passionnée de la grande dame se trahit. Jetant ses bras autour du cou de cet homme elle lui

rendit ses caresses ; ses lèvres vinrent s'appuyer contre les siennes, et aux éclairs qui jaillissaient de ses yeux, à la rougeur qui venait empourprer ses joues, aux mouvements tumultueux de son sein, il était facile de voir que le plus léger contact avec le beau valet suffisait pour rallumer ses ardentes passions.

— Chut !... on vient ! — s'écria Marguerite.

Et se levant de sa chaise elle reprit son air grave et digne avec aussi peu d'effort qu'elle l'avait quitté quelques instants auparavant.

Au même instant le beau valet de pieds, s'arrachant des bras de la Marquise, se redressa de toute sa hauteur et se tint debout devant elle avec l'apparence du plus profond respect. La Marquise lissa rapidement ses cheveux, arrangea son chapeau, et se composa une physionomie qui défiait l'observateur le plus attentif de retrouver la plus légère trace des désirs sensuels auxquels elle venait si récemment de s'abandonner. L'expression voluptueuse qui animait sa physionomie avait disparu et elle était aussi calme, aussi tranquille, que si jamais un baiser passionné n'avait effleuré ses joues rosées.

Aussi, quand le Révérend Roberts entra en revenant de l'église, il trouva les deux domestiques debout devant leur maîtresse, l'écoutant avec la plus respectueuse déférence, tandis qu'elle leur donnait ses ordres avec la bonté et l'autorité d'une bonne maîtresse et d'une femme de haute naissance.

— Vous allez donc partir à l'instant, Richard, — dit

la Marquise, — et vous accomplirez avec des soins tout particuliers la commission que je vous ai donnée.

-- Votre Seigneurie peut être tranquille sur ce point, — répondit le valet de pieds.

Puis après s'être incliné très-bas, sans qu'un seul muscle de son visage se départit de son habituelle gravité, il sortit.

— Et vous, Marguerite, — reprit la Marquise, — vous voudrez bien avoir la bonté d'aller dans le village et d'y recueillir les renseignements dont je vous ai parlé.

— Les ordres de Votre Seigneurie seront fidèlement exécutés, — répondit Marguerite qui quitta à son tour le parloir.

— Tout est prêt maintenant à l'église pour la réception de Votre Seigneurie, — dit le Révérend Roberts.

— Je vous remercie, — dit la Marquise.

Puis s'empressant de jeter un châle sur ses épaules, elle accepta le bras du Recteur qui s'offrit pour l'accompagner à l'église.

Lors qu'elle traversa le village, tous les habitants sortirent sur le seuil de leurs portes pour la saluer et tous les saluts, toutes les révérences furent rendus par elle avec la plus aimable affabilité. En quelques minutes le cimetière fut atteint et sous le porche de l'église le sacristain et son aide attendaient son arrivée.

Le soleil donnait sur les vitraux des fenêtres et il

semblait que des lignes brillantes ou plutôt des colonnes obliques de poussière impalpable partaient des fenêtres et traversaient la nef de l'église. Appuyée sur le bras du Recteur et suivie par Northwich et son aide, la Marquise de Bellenden longea l'une des ailes jusqu'à une enceinte réservée, fermée par une séparation en pierre admirablement sculptée. Dans l'intérieur de cette enceinte les murs étaient couverts de tablettes monumentales consacrées à la mémoire des illustres morts de la noble maison de Bellenden, les dalles sur lesquelles on marchait étaient également couvertes d'inscriptions.

— Il y a, je crois, une pierre qui doit être levée, — dit la Marquise dont les regards interrogeaient le sol — celle qui recouvre l'escalier qui descend dans les caveaux?

— Voilà la pierre dont vous parlez, — répondit Northwith en désignant avec son levier une certaine pierre.

— Levez-la, alors, — dit la Marquise ; — l'opération sera-t-elle longue ? car si cela devait prendre beaucoup de temps, je chercherais dans les registres un certain acte de décès.

— Il ne nous faut pas longtemps pour soulever cette pierre, Madame, — répondit Northwith, — d'autant plus qu'elle a été déplacée récemment et qu'elle ne doit pas offrir de résistance. J'entends par là que le ciment ne doit pas encore être bien sec et d'ailleurs Chapman, le maçon, qui a été mis en réquisition par les agents du Comte de Montgomery, ne doit pas

s'être donné grand'peine pour la resceller. C'est du reste ce que nous allons voir.

Le sacristain et son aide se mirent donc à l'œuvre et la Marquise de Bellenden se décida à rester et à visiter les caveaux avant de se rendre à la sacristie pour compulser les registres.

Au bout de vingt minutes environ, l'énorme pierre était enlevée et reculée de façon à démasquer l'entrée du caveau souterrain. Le sacristain et son aide allumèrent leurs lanternes et après avoir attendu quelques instants, pour laisser au mauvais air le temps de se dégager, ils descendirent l'étroit escalier de pierre qui conduisait aux caveaux funéraires de la famille de Bellenden. La Marquise les suivit et le Recteur ferma la marche.

Le caveau que nous avons déjà décrit était spacieux, et autour des murs étaient disposées de nombreuses bières sur trois rangées dont la première reposait sur le sol et les deux autres étaient supportées par des barres de fer scellées dans la maçonnerie; de cette manière aucun cercueil ne reposait sur la rangée inférieure et entre chaque rangée il y avait un espace suffisant pour examiner les plaques de cuivre fixées sur la partie supérieure de chaque cercueil sans être obligé de les déplacer.

Les visiteurs étaient arrivés au bas de l'escalier et s'avançaient dans le caveau quand une exclamation d'horreur échappa tout-à-coup au sacristain qui ouvrait la marche.

— Qu'y a-t-il, — demanda Lady Bellenden frappée pour un moment d'une involontaire terreur.

— Tenez..., là-bas..., ce cercueil ! ...— dit Northwitch, en désignant du doigt une certaine direction, tandis que de l'autre main il élevait sa lanterne.

— Ah! je vois, — s'écria son aide qui recula d'un pas ou deux en frissonnant de tout son corps.

Au même instant la Marquise et Roberts aperçurent l'objet qui avait produit une telle sensation sur le sacristain et son aide, et une exclamation d'horreur et de dégoût échappa à la noble dame et au Recteur. Sur la rangée supérieure, à l'extrémité du caveau, un cercueil était ouvert et un corps en putréfaction était exposé aux regards.

— Quel affreux spectacle! — s'écria la Marquise de Bellenden, dont l'odorat était offensé par une odeur nauséabonde, — mais à qui peut appartenir ce corps pour être relativement si bien conservé?

— Mais, Madame, — répondit Northwitch, — ce corps pourrait être ici depuis vingt, trente, ou même quarante ans, et être beaucoup moins décomposé que ne l'est celui-ci. C'est l'embaumement qui les conserve et le cercueil les protége. Le cercueil qui renfermait ce corps a éclaté, comme Votre Seigneurie le voit, plomb et bois tout à cédé et il s'est ouvert. Mais j'aurai bientôt vu quel est ce corps.

Sur ces mots le sacristain s'approcha du cercueil et tint sa lanterne de façon à ce que la lumière tombât sur la partie fracturée du couvercle où se trouvait la plaque

de cuivre. Naturellement la lumière se répandit sur le cadavre dont le linceuil était tombé et laissait voir le visage, le cou, la poitrine, et presque tout le côté droit.

— Selon moi, ce corps doit avoir été placé ici il y a vingt ans au moins, — fit observer le sacristain plus à portée maintenant de contempler cet affreux spectacle, — il est même plus enflé et plus décoloré qu'il n'est décomposé, maintenant que je le vois de près. En somme il doit avoir été magnifiquement embaumé, car les traits sont encore dans un état de conservation parfaite et les mains sont entières. Tiens ! il y a la marque d'un anneau sur l'un des doigts ! Il ne doit pas y avoir longtemps que cet anneau était encore au doigt qui le portait, on voit sur la peau l'écorchure produite tout le long du doigt quand il a été enlevé. Mais, grand Dieu ! comme ce corps est étrangement décoloré ! j'ai vu bien des cadavres dans ma vie, dont plusieurs avaient été embaumés, mais jamais je n'ai remarqué une aussi étrange décoloration. Et non seulement il est décoloré d'une manière qui n'est pas naturelle, mais il est enflé. On serait véritablement porté à croire que le mort a péri par le poison !

— Mais enfin quel est ce corps? — demanda l'aide avec impatience, — ne découvrez-vous pas la plaque, ou l'inscription est-elle effacée ?

— Non, elle est suffisamment lisible, — répondit le sacristain, — laissez-moi voir. La date est 1775..., mais c'est le dernier Marquis de Bellenden, bien

sûr. l'époux de Sa Seigneurie ! — s'écria Northwith.

— Couvrez ces restes avec quelques chose ! — cria le Révérend Roberts, — non, attendez, je vais courir à la sacristie chercher ce qui convient.

— Non, ne prenez pas cette peine, — dit la Marquise, en s'appuyant sur son bras et d'une voix basse et éteinte.

— Votre Seigneurie ne se sent pas bien? — s'écria Roberts, et tournant ses regards vers la Marquise, il fut effrayé du changement qui s'était opéré dans sa physionomie, — dois-je vous conduire hors d'ici ? Venez..... cette épouvantable odeur, cet effrayant spectacle, les paroles du sacristain, tout cela est bien fait pour faire perdre connaissance à Votre Seigneurie.....

— Non, non, je resterai, je me sens mieux maintenant, — murmura la Marquise, puis faisant un effort pour triompher des sentiments qui se livraient un combat dans son sein, elle se tourna vers le sacristain en disant : — Northwich, je vous conseille à l'avenir de peser d'avantage vos paroles et de ne pas dire ainsi tout ce qui vous passe par la tête. Réfléchissez avant de parler, car en vous laissant ainsi aller à exprimer les pensées inconsidérées qui vous viennent à l'esprit, vous risquez, sans intention, de faire naître les soupçons les plus désagréables.

— Je demande humblement pardon à Votre Seigneurie, — dit le sacristain qui ne vit pas tout de suite où tendait l'admonestation qui lui était adressée et qui se demandait en quoi il pouvait l'avoir méritée,— mais

ce dont je suis sûr, c'est de n'avoir pas eu la moindre intention de dire quelque chose d'offensant pour Votre Seigneurie, quand j'ai parlé de la décoloration du corps. Et quant à l'idée que j'ai exprimée que le dernier Marquis de Bellenden avait dû être empoisonné, elle est absurde ; mais j'ai fait cette observation avant de savoir quel cercueil c'était.....

— Assez sur ce sujet, Northwitch, — dit la Marquise avec une intonation de voix triste mais ferme, — vous avez profondément blessé mes sentiments, mais je vous pardonne, oui, je vous pardonne très-sincèrement, je sais que vous avez parlé sans réflexion.....

— C'est tout ce qu'il y a de plus vrai, sur mon âme, Madame, — s'écria le sacristain tout à fait déconcerté par le fâcheux effet produit par ses paroles, — nous savons tous que vous êtes une bonne et excellente dame, et j'aimerais mieux me couper la langue que de dire un seul mot qui pût vous offenser.

— Je vous crois, Northwitch, — dit la Marquise avec une indulgente compassion, — mais sachez, mon bon ami, que les restes mortels des humains présentent souvent de remarquables phénomènes, n'est-ce pas Monsieur Roberts ?

— Assurément, Madame la Marquise, — répondit le Recteur, qui, malgré ses bonnes intentions, poussait néanmoins la complaisance à l'extrême et se sentait disposé à corroborer tout ce que sa présente protectrice pouvait dire.

— L'enflure et la décoloration du corps de mon honoré mari, décédé depuis si longtemps, — continua-t-elle avec une profonde tristesse, —ne sont que l'effet naturel de la décomposition, n'est-ce pas Monsieur Roberts ?

— C'est indubitable, Madame, — lui répondit-il.

— Et il est bien triste et bien douloureux pour moi d'avoir été condamnée aujourd'hui à contempler les restes de celui que j'avais sur la terre honoré du plus profond respect, — continua la Marquise, — mais qui depuis longtemps a pris au Ciel sa place parmi les saints! Ah! Monsieur Roberts, je ne suis pas hypocrite, je suis incapable d'affecter des sentiments que je n'éprouve pas réellement : pourtant j'admettrai avec franchise, avec candeur, que je n'ai pas eu d'amour pour l'honorable vieillard qui a fait de moi sa femme, m'a donné son nom, et transmis sa fortune, que de malhonnêtes prétendants tentent aujourd'hui à me ravir. Non, je ne l'ai pas aimé, dans le vrai sens du mot, mais j'ai respecté, révéré, et estimé l'homme qui a cherché par tous les moyens en son pouvoir à assurer mon bonheur.....

— Je suis heureux que Votre Seigneurie se soit ainsi expliquée sur ce point, — s'écria Northwitch, avec un sentiment de joie honnête, quoique exprimé peut-être un peu grossièrement, — car cet indigne Chapman déclare que Votre Seigneurie haïssait et détestait le Marquis, il va même, sauf le respect que je vous dois.

jusqu'à prétendre que Votre Seigneurie en aimait un autre.....

— Northwitch, assez, taisez-vous ! — s'écria l'excellent Roberts, complétement terrifié par l'indiscrétion du sacristain, quoiqu'elle fût inspirée par son sincère dévouement à la cause de la Marquise.

— Le venin des méchantes langues n'a pas de prise sur moi, — fit observer la Marquise avec une douce résignation, — et quels que soient les mauvais propos que Northwitch peut avoir entendus propager contre moi, il ne doit pas craindre de m'offenser en me les répétant ; mais nous pourrons facilement choisir un lieu plus agréable pour reprendre cette conversation, et je sens que l'humidité de ce caveau commence à me glacer jusqu'aux os. Occupons-nous de la recherche qui me reste à faire et qui est la cause déterminante qui m'a fait descendre ici. Northwitch, veuillez chercher le cercueil du père de mon défunt mari ; la plaque doit porter la date de 1745, mais s'il arrive que vous trouviez celle de 1743...

— Voici le cercueil, parlez, Madame, — dit le sacristain en s'arrêtant pour examiner la plaque qui était adhérente au couvercle ; — mais la date est 1743.

— Cela suffit, — dit la Marquise ; — maintenant, arrachez cette plaque ou plutôt enlevez-la le plus doucement possible et ayez bien soin de garder les quatre vis ; — puis, se tournant vers le Recteur, elle ajouta : — Monsieur Roberts, en votre qualité de mon témoin dans cette opération, veuillez ne pas perdre des yeux

cette plaque et les vis qui la fixaient, de manière à pouvoir certifier que cette plaque et les vis sont bien celles qui ont été détachées du cercueil en votre présence.

— Oui, Madame la Marquise, — répondit Roberts.

La plaque fut enlevée et remise avec les vis qui la fixaient entre les mains du Recteur. La Marquise alors quitta le caveau, après avoir généreusement récompensé le sacristain et son aide, et après leur avoir recommandé que le cercueil de son défunt mari fut convenablement réparé avant de sceller la pierre qui couvrait l'entrée du caveau.

Accompagnée par Roberts, la Marquise se rendit alors au vestiaire de l'église, et en y arrivant, elle dit :

—Avant tout, mon Révérend, enfermez la plaque et les vis détachées du cercueil dans une enveloppe de papier, et apposez-y votre sceau de manière à pouvoir certifier l'identité de ces objets quand le moment sera venu.

Les instructions de la noble dame furent immédiatement suivies, et elle demanda alors au Recteur de lui montrer le registre des décès de la paroisse. Ouvrant un petit cabinet contigu à la sacristie, Roberts tira un énorme volume de l'armoire de fer dans laquelle les registres étaient enfermés, et la Marquise se mit à le compulser avec le plus grand soin ; enfin, elle trouva la mention qu'elle cherchait, qu'elle examina, et sur laquelle elle appela l'attention toute particulière de Roberts.

Quelques minutes après, Lady Bellenden quittait l'église, et une fois de retour à l'auberge, elle monta dans sa voiture de voyage et partit du village accompagnée de sa fidèle Marguerite.

CHAPITRE VII

LA FERME DE MALDEN

Il était alors près de cinq heures du soir et la brise embaumée de Mai apportait une délicieuse sensation de fraîcheur, après la chaleur qui avait régné pendant la journée.

Après avoir descendu la colline, dont le sommet et les côtés étaient ombragés par un épais feuillage d'un vert d'émeraude, la chaise de poste suivit la grande route avec rapidité et à environ deux milles du village passa devant un petit cottage situé dans un endroit solitaire.

— C'est la demeure des Austins, — dit la Marquise de Bellenden à Marguerite qui était assise dans la voiture à côté de sa maîtresse. — Je voudrais bien savoir quel résultat Richard a obtenu avec eux.

— Meilleur, je l'espère, que celui que j'ai eu avec le vieux Chapman, — répondit Marguerite ; — mais peut-être Richard y est-il encore, — ajouta-t-elle en regar-

dant par la portière. — Et pourtant je ne vois pas la voiture que lui a louée l'aubergiste des *Armes de Bellenden*, pas plus que je ne vois d'écurie où il aurait pu la remiser.

— Nous devons croire alors qu'il en a fini avec les Austins et qu'il s'est remis en route en toute hâte pour Congleton, — dit la Marquise. — Mais en ce qui concerne Chapman, ne vous chagrinez pas de n'avoir pas réussi de ce côté. Nous avons, Dieu merci, assez de preuves, sans nous inquiéter de son témoignage. Et pourtant, — ajouta-t-elle avec tristesse, — c'est avec bien peu de plaisir que je m'assurerai la tranquille possession de toute cette fortune, depuis que celui que j'aime si follement, si passionnément, ne peut plus être à moi ! Non, il est inutile de tenter de nouveaux efforts pour le ramener sous mon influence.

— Ne nous laissons pas aller au désespoir, ma chère Laura, — interrompit Marguerite.

Lady Bellenden ne répondit rien, mais poussant un long soupir, elle tomba dans une profonde rêverie.

Une heure environ après que la voiture avait quitté le village, la chaise de poste sortit du chemin de traverse et entra dans une grande route

— Voyez ! — s'écria tout-à-coup la Marquise en montrant de la portière un pont en voie de construction sur une claire rivière d'environ quatre vingt-dix à cent pieds de large.

— Oui, c'est l'endroit ! — s'écria Marguerite avec un frisson qui parcourut tout son corps. — Dix ou

douze années se sont écoulées depuis que je ne suis venue dans ce pays et de grandes améliorations y ont été apportées; cette large route... ce pont ..

— Ah ! ce pont ! — ajouta la noble dame.

Elle échangea des regards significatifs avec sa fidèle servante.

La voiture avait alors dépassé le pont et s'avançait vers une petite ferme située à environ un quart de mille de distance et dont les murs blancs se détachaient sur le brillant feuillage qui prêtait ses effets pittoresques au paysage.

— Voyez la ferme de Malden, — dit la Marquise, — avec son grand toit saillant, ses fenêtres petites et profondément encaissées, ses vitres enchassées dans du plomb; c'est toujours le même portique ombragé par les mêmes clématites qui me rappellent le temps, si loin déjà, où je suis venu, pour la première fois, visiter les domaines de Bellenden.

— Et voilà aussi, — ajouta Marguerite en regardant une splendide demeure sise sur une éminence à une couple de milles de la ferme de Malden, — voici le Manoir de Bellenden, la plus belle résidence de tout le comté. Ce domaine, qui s'étend sur tout le pays qu'embrasse notre vue, est à vous, chère Laura; et, Dieu merci! ces odieux Montgomery, ne réussiront pas à vous l'enlever. Mais êtes-vous toujours décidée à descendre à la ferme de Malden, au lieu de vous rendre au château?

— Oui, telle est mon intention, Marguerite, — répondit la noble dame. — Vous savez que je n'ai pas

longtemps à rester dans ce pays, que le procès que je soutiens m'oblige à retourner immédiatement à Londres et que par conséquent tout voyage inutile, toute perte de temps est à considérer. La ferme est plus rapprochée de deux milles de ce pont, vous savez, près duquel une affaire importante nous appelle. D'ailleurs en m'arrêtant à la ferme je profiterai de l'occasion pour prendre des renseignements sur Lord Raymond Montgomery.

— Dans quel but, Laura, — demanda Marguerite, — puisque vous êtes certaine de n'avoir pas été trompée sur la malheureuse destinée de votre parent, à quoi bon faire des questions à son sujet?

— Pour éviter que d'autres supposent que je n'étais d'avance trop bien édifiée sur ce point, — répliqua la Marquise.

— Alors vous avez l'intention que la découverte qui sera faite soit ce soir, soit demain matin, paraisse être un pur effet du hasard? — demanda Marguerite.

— Précisément, — répondit la noble dame; — véritablement, je n'ai nulle envie de déclarer publiquement tout ce que je sais sur le compte de mes adversaires, à moins qu'ils ne me forcent à recourir à cette extrémité.

— Je comprends et j'approuve le parti que vous avez l'intention d'adopter, — dit Marguerite.

En ce moment la voiture entrait dans une avenue d'arbres verts, la porte qui y donnait accès avait été ouverte par un homme dans la force de l'âge, vigou-

reux, le teint brûlé par le soleil, respirant la bonne humeur et la santé. C'était Brooks, celui qui exploitait le ferme de Malden et par conséquent l'un des nombreux tenanciers de la Marquise, puis qu'elle était restée en possession de tous les domaines pendant que le procès suivait son cours. Il avait vu la voiture arriver et après avoir averti son épouse, bonne grosse femme de quarante quatre ans, de veiller à ce que tout fût en ordre dans la maison, il s'était élancé dans l'avenue pour aller ouvrir la porte.

Madame Brooks était une de ces simples et honnêtes créatures qui, rarement du moins à cette époque, étaient venues se souiller au contact des grandes villes et dont l'existence se confinait dans une petite ferme, ou dans quelque habitation retirée des pays voués à l'agriculture. En recevant le matin une lettre de la Marquise annonçant son arrivée à la ferme dans la soirée, et son intention d'y passer peut-être la nuit, la digne femme avait été toute bonlversée et toute la journée elle s'était occupée de faire ses préparatifs pour recevoir l'hôte illustre qu'elle attendait. A l'accomplissement de cette tâche avaient l'argement contribué son fils et sa fille, le premier, beau garçon de vingt-deux à vingt-trois ans, et la seconde, une fille de dix-huit à dix-neuf ans. La bonne mère et ses deux enfants brunis par le soleil, présentaient un tableau de cordialité domestique et d'amour que les yeux rencontrent rarement sous le toit des gens riches.

Sincère et franc fut l'accueil que la Marquise de Bel-

lenden reçut à la ferme de Malden; en voyant la peine que ces braves gens s'étaient donnée pour préparer le repas qui était tout prêt à être servi, elle ne voulut pas les attrister ou les offenser en se refusant à en prendre sa part à l'instant. En conséquence elle se décida à remettre au lendemain matin sa promenade au pont en construction et quittant son chapeau et son châle elle se mit à table avec la famille du fermier et Marguerite, dans lesquels elle ne voulut voir que des amis et non des serviteurs.

— Je vous assure, Milady, — dit le fermier Brooks, dans un moment d'arrêt dans le cours du festin, — que je suis plus honoré et plus heureux que je ne saurais le dire que Votre Seigneurie ait daigné visiter mon humble demeure. Je sais que l'intendant et le sommellier de Bellenden vont être bien contrariés que Votre Seigneurie ne soit pas montée jusqu'à sa résidence au lieu de s'arrêter dans ma maison, je veux dire que Votre Seigneurie ne se soit pas rendue directement au château au lieu de s'arrêter à la ferme dans laquelle elle est certainement toujours chez elle, quoiqu'elle soit occupée par moi. Je dois ajouter avec franchise et sincérité que bien que le jeune Lord Raymond ait habité ma maison pendant un temps considérable et qu'il se soit montré généreux et amical envers nous, néanmoins, je fais des vœux sincères pour que Votre Seigneurie triomphe des Montgomerys et pour qu'elle continue pendant de longues années à rester notre maîtresse et notre propriétaire.

— Nous sommes bien certains que nous n'en aurions jamais une meilleure, — s'écria Madame Brooks avec un accent plein de sincérité. — Mais j'espère que Votre Seigneurie n'a pas été offensée que nous ayions laissé Lord Raymond établir sa résidence à la ferme...

— Si j'en avais été offensée, ma bonne femme, — interrompit la Marquise, — serais-je venue vous rendre visite ce soir, préférant pour cette fois votre demeure à mon habitation personnelle qui est si peu éloignée. D'ailleurs, quand Lord Raymond vous a demandé pour la première fois la permission de venir chercher une retraite tranquille à la ferme, vous m'avez écrit franchement et loyalement à ce sujet.

— Et Votre Seigneurie nous a répondu qu'elle n'avait pas d'animosité contre son cousin, Raymond Montgomery, — fit observer Brooks, — et que vous ne mettiez aucune opposition à ce qu'il vint loger sous mon toit.

— Je pense même avoir dit encore quelque chose de plus, — dit la Marquise, — car si ma mémoire est fidèle, j'ai consigné dans ma réponse à votre lettre, Brooks, que j'éprouvais la plus grande sympathie, la plus grande compassion pour mon cousin Raymond, que je n'avais pas vu depuis bien des années, mais que j'avais entendu parler de sa passion sans espoir pour la belle Fernanda Aylmer, maintenant, Lady Holderness; que je connaissais son adoration pour cette belle créature; que j'avais eu connaissance de la coquetterie sans cœur dont elle avait fait preuve en l'encourageant

pendant un temps, puis, en s'engageant avec l'Honorable Arthur Eaton, qu'elle avait fini par ne pas épouser; que j'étais au courant de toutes ces particularités et que ma pitié en avait été émue pour ce noble jeune homme. Voilà, je crois, les termes dont je me suis servis dans ma réponse à votre lettre.

— Je me le rappelle parfaitement, Milady, — dit Brooks, — et c'est même la noble et indulgente bonté de votre lettre qui nous a décidés à céder au désir exprimé par Lord Raymond et à le recevoir comme locataire dans notre maison.

— Je suppose qu'ayant le cœur brisé par son amour déçu, — dit la Marquise, — il recherchait la solitude comme la seule condition d'existence qui convînt à l'état de son esprit malade et découragé. Pauvre jeune homme! j'ai beaucoup entendu parler de son amabilité, de la bonté de son cœur, de sa générosité envers les pauvres, et il m'inspire une sincère et profonde compassion; et pour vous dire la vérité c'était principalement le désir de rencontrer mon infortuné cousin, que je n'avais pas vu depuis son enfance qui m'a décidée à m'arrêter chez vous, mes braves gens, pendant le peu de temps que doit durer ma visite dans ce pays. Raymond est il chez lui? — demanda-t-elle en baissant la voix comme si elle craignait que sa question pût être entendue par lui.

— Chez lui, ici, Milady? — s'écria le fermier surpris par cette question. — Mais je me souviens, — ajouta-t-il d'un ton plus calme, comme revenant de son éton-

nement, — vous ne pouvez pas avoir appris ce qui est arrivé...

— Serait-il survenu quelque chose de fâcheux? — demanda Lady Bellenden, avec toute les apparences de la surprise et d'une pénible curiosité.

— Trois mois se sont passés, Madame, — répondit le fermier d'un ton solennel, — depuis que Lord Raymond a fui de la ferme, oui, il nous a quittés avec une brusquerie qui pourrait être taxée d'ingratitude après les attentions que nous avons eues pour lui et les efforts que nous avons faits pour lui rendre la vie douce et agréable...

— Lord Raymond vous a quittés ainsi? — s'écria la Marquise. — Oh! il est vraiment bien extraordinaire qu'il ait agi de cette manière!

— Peut-être, Milady, — suggéra Marguerite, — le pauvre jeune homme est à peine dans des conditions d'esprit à avoir la responsabilité de ses actes, et il peut avoir cédé à quelque impulsion soudaine.

— C'est ce que nous nous sommes dit mille fois, ma femme et moi, depuis la disparition de Sa Seigneurie, — s'écria le fermier. — D'ailleurs il était sujet à d'étranges fantaisies, à des accès d'humeur fantasque auxquels succédait le plus profond accablement; il m'avait dit plus d'une fois: « Mon bon ami, il se peut qu'il me prenne tout à coup l'idée de quitter votre demeure pour aller faire une excursion à pieds dans le nord de l'Angleterre, si cela arrivait n'en soyez pas surpris. Il me semble par moment qu'il n'y a qu'un exercice violent

et un changement continuel de sites et de lieux qui peuvent me sauver de la folie. » Et pourtant, bien qu'ainsi avertis par Lord Raymond, quand il a disparu si soudainement nous en avons été alarmés et chagrins. Mais en voyant les lettres qui lui étaient adressées arriver ici comme d'habitude, nous nous sommes rassurés en pensant que ses amis et ses parents étaient sans inquiétude sur son compte.

— Et puis, que peut-il lui être arrivé? — s'écria la Marquise de Bellenden. — S'il avait été la victime de quelque attentat, le crime aurait laissé des traces; s'il avait eu recours au suicide dans un moment d'angoisse et de désespoir, son corps aurait été découvert. Croyez-moi, mes braves gens, le jeune homme erre comme une âme en peine dans la campagne.

— Et ce qui me porte à le croire, Madame, c'est qu'il a emporté tout son argent et tous ses papiers quand il nous a quittés, — dit Brooks. — Il s'était mis au lit le soir précédent et selon toutes les probabilités il s'est levé de très-bonne heure, j'entends de bonne heure pour la saison, car on était en hiver et c'était vers la fin de Février.

— C'était le 26, père, — fit observer le jeune Brooks.

— Diable ! tu as une mémoire bien précise pour les dates, mon garçon, — dit le fermier.

— Si je me rappelle celle-là aussi bien, — répondit le jeune homme, — c'est que c'était ce même Lundi où la pierre formant couronnement est retombée sur la pile du nouveau pont.

— Ah! quoi... un accident?...—demanda la Marquise·

— Non, Madame, c'est-à-dire pas un accident qui ait blessé personne, — répondit le jeune Brooks ; — mais quand mon maître compagnon et moi nous nous sommes mis à l'ouvrage à la pointe du jour...

— Mon fils, il faut que Votre Seigneurie le sache, est ouvrier maçon, — interrompit le père Brooks en manière d'explication, — et il a été employé aux travaux du pont dont Votre Seigneurie a ordonné la construction. Quand la première pile a été terminée, il y a de cela trois mois, il avait été décidé que votre intendant serait invité par tous les tenanciers du district à présider au dépôt d'un pot de terre contenant des pièces de monnaies dans l'intérieur de la pile. A cet effet, la pierre formant le couronnement avait été suspendue de telle sorte qu'en desserrant les cordes elle devait glisser doucement et fermer l'ouverture avec une précision mathématique.

— C'est dans ces conditions que nous avons laissé la pierre le Samedi soir, — reprit le jeune Brooks, — et quand nous nous mîmes à l'ouvrage le Lundi matin, jugez de notre étonnement, les cordes avaient cédé et la pierre formant le couronnement de la pile était retombée ; mais comme elle n'avait pas dévié d'un che veu de la place qu'elle devait occuper, nous décidâmes de ne pas prendre la peine de l'enlever de nouveau, pour y déposer les pièces de monnaie.

— Et par conséquent, la cérémonie n'a pas eu lieu? — s'écria la Marquise.

— Non, Madame, — répondit le jeune Brooks, — votre intendant a décidé qu'on ajournerait la cérémonie jusqu'au jour où une seconde pile serait terminée....

— Mais c'est absurde! — s'écria la Marquise d'un air contrarié et mécontent. — Mes ordres étaient formels sur ce point, et ils n'ont pas été exécutés; j'ai écrit à mon intendant pour lui recommander de veiller à ce que la cérémonie ait lieu au moment voulu, et je lui ai envoyé une certaine quantité de pièces de monnaies anciennes qu'il devait joindre aux différents spécimens des monnaies de l'époque présente. Je sais qu'il existe une sorte de superstition dans les esprits honnêtes et simples des gens de la campagne qui leur fait considérer comme obligatoire d'arroser les fondations d'un édifice avec une bouteille de vin et d'y déposer des pièces de monnaies dans la première pile de maçonnerie, et pour rien au monde je ne voudrais heurter un semblable préjugé...

— Je suis bien heureuse que Votre Seigneurie ait parlé de cela, — fit observer Madame Brooks; — car je puis assurer à Madame la Marquise qu'il y a plusieurs de ses fermiers qui ont déclarés qu'ils ne passeraient jamais sur ce pont, quelque solidement qu'il pût être construit, parce qu'ils pensent qu'il n'offre pas de sécurité, à cause de l'omission des cérémonies d'usage, lors de l'érection de la première pile.

— Alors, je veillllerai à ce que tout soit remis dans l'ordre, demain matin, ma bonne femme, — dit la

Marquise d'un ton résolu. — Envoyez votre fils au château et qu'il dise à mon intendant que je suis à la ferme où je compte passer la nuit, et que demain matin de bonne heure, j'entends présider moi-même à la cérémonie relative au nouveau pont; il devra donc prendre immédiatement toutes les mesures nécessaires et notamment faire enlever de nouveau la grosse pierre qui couronne la première pile.

— Je pars à l'instant, Madame, — dit le jeune Brooks en se levant de sa chaise, — et je vais m'acquitter de votre commission; j'irai en même temps prévenir l'entrepreneur des travaux pour que les maçons soient réunis près du pont à la pointe du jour. Dois-je dire à l'intendant de se rendre ce soir auprès de Votre Seigneurie?

— Non, je le verrai demain matin, car il est déjà huit heures passées et j'ai l'intention de me retirer bientôt dans la chambre que vous m'avez préparée, pour être levée demain de grand matin. Le temps a passé si agréablement dans votre société, mes bons amis, et notre conversation a été si variée...

— Mais il reste encore une chose dont j'avais tout-à-fait oublié de parler à Votre Seigneurie, — dit le fermier comme frappé par une idée soudaine, — c'est que le clerc d'un homme de lois est venu hier ici demandant Lord Raymond Montgomery.

— Ah! le clerc de Monsieur Rigden, je présume? dit la noble dame.

— Oui, c'est le nom de l'homme de lois par lequel

il était envoyé ; il est venu dans une chaise de poste avec grand fracas.

— Et puis un air si important, — ajouta Mademoiselle Brooks qui se mêlait pour la première fois à la conversation.

— Oh ! il a tout bouleversé ma fille, — s'écria Brooks en riant, — par la foule de questions dont il l'a accablée, et quand il a vu que nous ne pouvions lui donner aucun renseignement sur Lord Raymond, il a pris des airs insolents, en disant que c'était étrange... que c'était suspect...

— Aussi, lui ai-je dit qu'il ferait mieux d'aller à ses affaires, — ajouta Mademoiselle Brooks, — et alors il est devenu plus poli et il s'est même excusé en disant qu'il n'avait eu aucune intention offensante.

— Et s'est-il remis en route pour retourner à Londres ? — demanda la Marquise de Bellenden.

— Non, Madame, je ne crois pas, — répondit le jeune Brooks ; — il a dit qu'il allait prendre des informations dans le voisinage, qu'il se rendait au village de Bellenden, et qu'il remuerait ciel et terre pour retrouver la trace de Lord Raymond ; mais il paraît qu'il n'a pas beaucoup de temps pour se livrer à ses recherches, car il a dit que s'il ne l'avait pas retrouvé le 30 Mai avant minuit...

— Il perdait tous ses droits sur ces domaines, en admettant qu'il en ait jamais eu de sérieux, — ajouta la Marquise. — Eh ! bien, nous sommes aujourd'hui le 29 et demain est le 30...

— Et le clerc a juré ses grands dieux, — dit le fermier, — qu'avant que le délai fût expiré, il aurait retrouvé le jeune Lord mort ou vif.

— Il est bien affirmatif dans tous les cas, — dit la Marquise avec un sourire. — Du reste, et pour ce qui me concerne, je serais enchantée d'apprendre qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à mon cousin, et de le savoir heureux. C'est sa mère et son frère Eugène qui ont suivi avec acharnement le procès contre moi, et je crois que le pauvre Raymond a été plutôt leur instrument que leur auxiliaire.

— Il a toujours parlé de vous dans les termes les plus respectueux, — dit Brooks ; — et je l'ai très-souvent entendu déplorer l'inimitié qui existait entre vous et sa famille, d'autant plus que Votre Seigneurie était une Montgomery avant de devenir Marquise de Bellenden.

— Pauvre Raymond, — dit la Marquise en se levant comme pour indiquer son désir de se retirer pour la nuit ; — j'espère sincèrement que nous recevrons bientôt de lui de satisfaisantes nouvelles.

CHAPITRE VIII

ENLÈVEMENT DE LA PIERRE

Il était environ sept heures du matin, quand, le lendemain, la Marquise de Bellenden sortit de l'hospitalière demeure où elle avait passé la nuit et se dirigea à pieds vers le lieu où se construisait le pont. Elle était accompagnée par sa fidèle Marguerite, l'intendant, et le sommelier du château, ainsi que par Brooks, sa femme, et sa fille.

La noble dame, dans une de ses toilettes qui lui allaient si bien, marchait devant à quelques pas de distance, mais de temps en temps elle se retournait pour adresser la parole à ceux qui la suivaient avec une affabilité qui semblait un des signes distinctifs de son caractère.

En approchant des travaux, il était facile de s'apercevoir qu'un massif échafaudage était dressé autour de la pile et que la corde qui devait servir à enlever la pierre était déjà tendue; en effet, les maçons étaien

arrivés de bonne heure et tous les préparatifs étaient terminés. L'intendant était pourvu d'un grand vase de terre plein de vieilles et de nouvelles monnaies, et le sommelier portait la bouteille de vin qui devait être brisée sur la pile. Mais il n'y avait pas d'autres spectateurs que ceux que nous avons déjà mentionnés, car l'arrivée de la Marquise à la ferme n'était connue que dans ce cercle restreint et l'on savait encore bien moins quelle cérémonie devait avoir lieu.

Mais au moment où Lady Bellenden et les personnes qui la suivaient n'étaient plus qu'à quelques pas de la rivière, on entendit le roulement d'une voiture, et quelques instants après, une chaise de poste sortait du chemin de traverse qui venait aboutir sur la grande route. Nous ferons peut-être bien de mentionner en passant, que ce chemin de traverse, qui était tracé au milieu d'un pays boisé, aboutissait au point de jonction de la grand'route de Birmingham à Londres et de la route conduisant au beau village de Bellenden, de sorte qu'il était difficile de préciser si la chaise de poste venait de Birmingham ou du paisible hameau dont l'église, dans ses caveaux souterrains, renfermait les dépouilles mortelles des membres des plus grandes familles de l'aristocratie Anglaise.

Mais la chaise de poste s'arrêta, la portière fut ouverte par celui qui l'occupait, et on en vit descendre un petit homme maigre, d'une quarantaine d'années, et qui avait précisément l'apparence de ce qu'il était effectivement.

— Le clerc de Monsieur Rigden ! — s'écria le fermier Brooks qui reconnut à l'instant ce remuant personnage au moment où il s'approchait d'un pas vif et d'un air important et content de lui.

— Il se passe quelque chose d'extraordinaire ce matin, — dit-il en promenant ses regards de l'un à l'autre, puis, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur la Marquise, il tressaillit comme un homme qui avait à l'instant deviné qui elle était, et retirant son chapeau, il dit du ton le plus respectueux : — Je présume que j'ai l'honneur de me trouver en la présence de Madame la Marquise de Bellenden ?

La Marquise lui répondit par un salut froid et réservé, car l'aspect extérieur de cet homme ne prévenait pas en sa faveur, et d'ailleurs, elle n'avait aucune raison pour avoir une grande estime pour ceux qu'un lien quelconque rattachait à Rigden.

— J'ai battu tout le pays à la poursuite du cousin de Votre Seigneurie, Lord Montgomery, — dit le clerc nullement décontenancé par les manières réservées de la Marquise à son égard, — et je n'ai pu obtenir le moindre renseignement sur ce qu'il est devenu. J'étais hier au village de Bellenden.....

— Et j'y suis également arrivée hier, dans l'après-midi, — dit la noble dame pour s'assurer si le clerc avait entendu parler des particularités de sa visite à ce paisible hameau.

— C'est ce qui m'a été dit, — répliqua-t-il laconiquement, — j'y ai passé la nuit et je suis en route maintenant pour retourner à Londres.

— Alors, Monsieur, je dois vous prévenir que vous avez quelque peu dévié de votre route, — s'écria le fermier, — en quittant le village, vous n'auriez pas dû prendre le chemin de traverse.....

— Je le sais, mon brave homme, — interrompit le clerc, — mais j'avais l'intention de passer à la ferme ce matin, pour prendre les dernières informations sur Lord Raymond, et savoir si vous n'aviez rien appris de nouveau depuis ma visite d'hier. Car, nous sommes aujourd'hui le 30, et il sait parfaitement que s'il n'a pas rempli certaines conditions aujourd'hui, avant minuit, il perd tous ses droits sur les domaines en litige. C'est pourquoi je me disais qu'il était possible qu'il fût revenu à la onzième heure, comme on dit.....

— Je n'ai eu aucune nouvelle de Sa Seigneurie, je vous en donne l'assurance, — interrompit le fermier, — mais je pensais que vous aviez résolu de le trouver mort au vif.

— Sur mon honneur, mon brave camarade, et en suppliant Madame la Marquise d'excuser cette conversation familière, je commence à me sentir convaincu que si Lord Raymond Montgomery est retrouvé, ce ne sera qu'à l'état de cadavre, et non comme une créature douée de vie, de vigueur, et de santé.

— Grand Dieu! qu'est-ce qui peut vous faire penser cela? — s'écria le fermier, pendant qu'un exclamation d'horreur échappait à sa digne femme et à sa fille.

— Oh! tout simplement parce que un homme ne disparaît pas de cette façon sans qu'il y ait quelque ma-

nigance criminelle sous jeu, — dit le clerc, — mais puis-je prendre la liberté de vous demander pourquoi vous êtes tous dehors de si bonne heure, et ce que vous venez faire au nouveau pont?

— Sa Seigneurie se dispose à déposer des pièces de monnaie dans l'intérieur de cette pile, — répondit Brooks, — et les maçons sont sur le point d'enlever la pierre qui en forme le couronnement.

— Avec la permission de Sa Seigneurie, je resterai quelques instants, pour assister à la cérémonie, — dit le clerc.

— Je n'ai pas la moindre objection à faire...

Sur ces mots la Marquise se rapprocha des maçons qui avait déjà commencé à se mettre à l'œuvre pour soulever la pierre.

L'intendant, le sommelier, Marguerite, Brooks, sa femme, et sa fille prirent place à une certaine distance derrière la Marquise, mais le clerc s'avança pour examiner de près les moyens employés pour soulever le bloc énorme de granit. Ayant passé toute sa vie à Londres, et presque toujours renfermé et courbé sur un bureau, il était comme un oiseau fraichement échappé de sa cage, l'aspect de la campagne réjouissait ses yeux, et le moindre incident était plein d'intérêt pour lui. C'est donc comme un écolier indiscret et curieux qu'il examina l'opération en cours d'exécution, et aussitôt que la pierre fut enlevée de quelques pouces, il avança la tête pour plonger ses regards dans l'intérieur de la maçonnerie et suivre de l'œil le travail des maçons.

— A quelle hauteur faut-il enlever la pierre? — demanda le fils Brooks à l'intendant.

— A une hauteur de deux pieds environ ou peut-être un peu plus, — lui fut-il répondu, — le vase qui contient les pièces de monnaie est grand.

Le silence se rétablit de nouveau, interrompu seulement par le bruit que faisait la corde en se tordant, et par le grincement de la poulie autour de laquelle elle était enroulée. Au bout de dix minutes la pierre était élevée de plus de deux pieds audessus de l'orifice de la pile, etl'intendant déclara qu'il était inutile de l'enlever davantage.

— Quelle odeur! — dit le clerc, en se reculant de quelques pas et en se bouchant le nez pour échapper à cette sensation désagréable.

— En effet, — dit l'un des maçons.

— Selon moi, cela doit provenir de l'eau stagnante qui s'est corrompue dans l'intérieur de la cavité, — dit l'intendant, — et s'il en est ainsi les fondations doivent en avoir souffert, il faut s'assurer de cela avant que Sa Seigneurie commence la cérémonie.

— Oh! j'aurai bientôt vu l'état des choses, — dit le jeune Brooks, en grimpant sur la pile et en se mettant à genoux la tête engagée sous la pierre pour regarder dans l'intérieur de la cavité.

— Eh! bien, qu'y a-t-il? — demanda l'entrepreneur des travaux.

— L'odeur, en effet, est très-mauvaise, mais, je ne vois rien briller, comme le ferait de l'eau, et pourtant

il y a quelque chose, mais quelque chose de sombre que je ne puis définir.... mon Dieu ! mais oui, c'est.... c'est le corps d'un homme !

Ces exclamations arrachées au jeune homme firent courir un frisson d'horreur parmi tous les assistants.

— Un corps ! — s'écria l'intendant, en s'avançant.

— L'odeur est bien celle d'un cadavre, — dit le clerc.

— Grand Dieu ! — Est-ce possible ? — s'écria la Marquise de Bellenden, en échangeant des regards d'intelligence avec Marguerite.

— Allons, vous autres, ne restez pas inactifs, — vociféra l'entrepreneur, en s'adressant à ses hommes, — enlevez cette pierre à une plus grande hauteur, et que l'un de vous se munisse d'une corde et d'un crochet.

La poulie se remit à grincer et la corde à se tendre, pendant que le jeune Brooks ayant ajusté un crochet au bout d'une corde, faisait descendre cette corde dans l'intérieur de la pile. Les spectateurs contemplaient l'opération, le cou tendu, la bouche ouverte, immobiles d'anxiété, mais des exclamations d'horreur partirent de toutes parts quand ils virent la corde attirer après elle une masse pesante.

La chose était assez positive ! c'était bien un cadavre que le crochet attaché à l'extrémité de la corde attirait au-dessus de l'orifice ; mais quelle effrayante consternation s'empara de tous les assistants, quand le fils du fermier s'écria avec un accent d'horreur mêlé d'étonnement :

— Grand Dieu! c'est Lord Raymond!

La Marquise après avoir échangé un nouveau regard avec Marguerite, s'élança en avant pour s'assurer du fait, tandis que Madame Brooks et sa fille étaient en proie à une agitation si grande qu'en jugea nécessaire de les éloigner, quand au clerc, il s'écria:

— Je l'avais bien dit que je verrais Lord Raymond mort ou vif avant de quitter ce pays!

Le corps avait été complétement retiré de l'intérieur de la pile et il avait été étendu par terre. Il était fort décomposé, mais il était très-facile de le reconnaître pour celui de Lord Raymond. Ces longs et beaux cheveux quoique en désordre existaient encore, et ses vêtements bien qu'en lambeaux et en partie arrachés étaient fort reconnaissables, en somme, le visage quoique livide et défiguré par le travail de la décomposition ne permettait pas de douter que le cadavre qui gisait aux pieds des assistants consternés, ne fut ce qui restait du beau, de l'élégant, de l'infortuné Lord Raymond.

Mais pour qu'il ne put subsister aucun doute sur son identité, les poches du défaut furent visitées. Une bourse pleine d'argent fut trouvée sur lui, sa montre était dans son gousset, et il portait encore au doigt un anneau enrichi de diamants d'une très-grande valeur. Il était donc évident que s'il avait été la victime d'un crime, le vol n'en était pas le mobile. Mais, ses papiers, ses lettres? Ah! ils se retrouvèrent, en effet, dans son portefeuille, mais l'humidité avait exercé sur eux de tels

ravages, qu'ils tombaient en pièces quand on y touchait.

Alors se présenta cette question, avait-il réellement été assassiné, ou sa mort était-elle le résultat d'un suicide, et s'il y avait meurtre qui pouvait en être l'auteur ?

— C'est un assassinat et pas autre chose, — s'écria le principal clerc de Rigden, qui avait conservé tout sa présence d'esprit, en dépit de l'horrible scène dont le hasard l'avait rendu le témoin d'une façon si inattendue, — regardez, la bouche est maintenue ouverte comme par une espèce de baillon, il y a entre les dents quelque chose, comme un morceau d'éponge.....

— C'est exact, — dit l'entrepreneur, — pauvre jeune homme ! il est positif qu'il a été assassiné !

— Et c'est le jour même où a eu lieu sa disparition que la pierre est tombée, — fit observer le jeune Brooks.

— C'est vrai, garçon, — dit l'entrepreneur, — et ce qu'il y a de plus, c'est qu'au moment où les ouvriers arrivaient pour se mettre à l'ouvrage, à la pointe du jour, ils ont vu une chaise de poste s'engageant à la hâte dans le sentier, mais il n'ont pas attaché grande importance à ce détail, alors.....

— Et maintenant cet incident acquiert une grande importance, — se hâta de faire observer la Marquise de Bellenden. — Pour ma part, je saisis cette occasion pour déclarer que personne dans le pays ne doit être soupçonné, et qu'aucun des habitants du voisinage ne

doit être désigné comme étant l'auteur supposé de cet effroyable crime ! Non, cette voiture qu'on a vu s'éloigner à la hâte du théâtre de la catastrophe fournit un indice suffisant, le seul qui puisse servir à percer ce mystère. Et tôt ou tard la justice du ciel fera découvrir l'assassin.

— Pourvu que l'enchaînement des preuves soit parfaitement suivi, — dit le clerc, — j'admets avec Votre Seigneurie, que la présence de cette voiture, sur le lieu du crime, est le premier chainon, et quant à soupçonner les honnêtes gens des environs, c'est un point tout-à-fait hors de questien, — ajouta l'homme d'affaires, dans l'esprit duquel un soupçon avait déjà pris naissance, un soupçon qui bien qu'encore vague était néanmoins assez fort pour le pousser à formuler la déclaration qu'il venait de faire.

— Je suis enchantée, Monsieur, que vous partagiez ma conviction, — dit la Marquise de Bellenden, s'exprimant maintenant d'un ton plus conciliant et rompant avec la réserve qu'elle avait gardée jusque-là vis-à-vis du clerc de l'avoué. — Votre expérience en ces matières est un important auxiliaire dans la difficile et délicate affaire qui nous occupe et vous méritez les plus vifs remerciements de toutes les personnes présentes pour la manière franche et honnête avec laquelle vous avec exprimé votre opinion. Il serait véritablement bien cruel qu'un injuste soupçon vienne à tomber sur quelque individu n'ayant aucun motif d'intérêt pour s'être rendu coupable d'un aussi épouvantable crime.

— Il y aura une enquête, comme de juste, Milady, — dit l'intendant, — et alors tout sera convenablement pesé et examiné, jusque-là nous devons nous abstenir de nous prononcer.

— C'est juste, — dit la Marquise. — Faites porter le corps au château et avertissez le coroner; je suis forcée de retourner à Londres, mais si ma présence était nécessaire, mon intendant m'en donnerait avis, et dans quelques jours je serais de retour dans ce pays.

— Moi aussi, je suis obligé de partir, — dit le clerc de Rigden.

Après un salut très-bas adressé à la Marquise, il se précipita vers sa chaise de poste, qui s'éloigna immédiatement.

Le corps de Lord Raymond Montgomery fut couvert avec un drap qui avait été apporté de la ferme, et porté sur un brancard au château de Bellenden. La cérémonie relative au pont fut en conséquence abandonnée à cause du douloureux incident qui s'était produit et la Marquise retourna à la ferme où elle avait passé la nuit.

— Oh! Madame, — dit alors Brooks en s'approchant d'elle avec une expression de douleur et de tourment empreinte sur son visage, — j'espère que Votre Seigneurie est parfaitement certaine...

— Que vous êtes innocent de ce crime? — s'écria la Marquise avec une ferme décision; — je suis convaincue, bon bon ami, moralement convaincue, — ajouta-t-elle avec plus d'énergie encore. — Ne vous

alarmez pas, que votre femme et vos enfants ne se laissent pas abattre, je vous protégerai, attendu que je vous sais innocents.

— Que la bénédiction du ciel descende sur Votre Seigneurie ! — dit Brooks en se jetant à genoux et en saisissant la belle main de la Marquise qu'il pressa contre ses lèvres.

Puis se relevant aussitôt il se précipita dans la chambre voisine pour communiquer à sa famille les paroles consolantes qu'il venait d'entendre.

— Maintenant, Marguerite, — dit la noble dame à sa fidèle servante dès qu'elles se retrouvèrent seules dans le parloir de la ferme, — procurez-moi ce qu'il faut pour écrire, je vais laisser un mot pour Richard qui sera sans doute ici dans le courant de la journée. Il ne doit pas perdre de temps, car la journée de demain sera, pour nous, fort affairée et fertile en événements.

— Et les pauvres gens d'ici, Laura? — intercéda Marguerite avec un vif accent d'intérêt.

— Je ne souffrirai pas qu'il leur arrive rien de fâcheux, — répondit la Marquise d'un ton sérieux. — Si les soupçons tombaient sur eux, et qu'ils fussent inquiétés, je proclamerais toute la vérité sur la tragédie dont le port de Malden a été le théâtre. Oui, tout serait révélé quoi qu'il en puisse arriver.

— Je suis enchantée de savoir que telle est votre détermination, ma chère Laura, — dit Marguerite. — Et maintenant occupons nous de la lettre, car je vois que la voiture de voyage est prête.

Le billet fut écrit et remis à Brooks pour être donné à Richard dès qu'il arriverait à la ferme. La Marquise exprima alors tous ses remerciements au fermier et à sa famille pour leur hospitalité et après les avoir assurés de nouveau qu'ils n'avaient rien à redouter de la découverte du corps de Lord Raymond, elle monta dans sa voiture et partit en compagnie de sa fidèle Marguerite.

CHAPITRE IX

RENCONTRE DE DEUX ANCIENNES CONNAISSANCES.

Nous allons ramener nos lecteurs à Londres pour leur raconter un incident qui était survenu le jour même où se passaient les événements que nous venons de relater.

Il était environ midi, et Tim Meagles suivait à cheval Edgeware Road, quand son attention fut tout-à-coup attirée sur l'élégante et gracieuse tournure d'une jeune femme vêtue de deuil. Elle marchait rapidement, avec son voile baissé, mais la beauté de toute sa personne, la grace harmonieuse de ses mouvements, les vêtements qu'elle portait, tout fit naître en lui la conviction que c'était réellement la belle jeune fille, qu'il avait un si grand désir de revoir, quand il devrait ne la revoir qu'une seule fois.

Ayant amené son cheval tout près de la contre allée réservée aux piétons, il dit à voix basse :

— Mademoiselle Foster !

La jeune fille se retourna, poussa un cri d'étonnement et de joie, et, s'élançant vers Tim Meagles, elle saisit sa main et la pressa chaleureusement.

— Dieu soit loué, vous êtes sain et sauf et en liberté! — s'écria la jeune fille cédant à l'élan de son cœur avec tout l'enthousiasme de son ardente reconnaissance.

— Et vous, Mademoiselle, êtes vous heureuse? — demanda Meagles, avec empressement et avec une impatience inquiète de recevoir une réponse à sa question, qui montrait le vif intérêt que lui inspirait la jeune orpheline.

— J'ai tout sujet de l'être, — répondit-elle, en relevant son voile pour ne pas avoir l'air de traiter comme un étranger celui auquel elle avait tant d'obligations, et qu'elle savait avoir souffert à cause d'elle. — Mais je demeure dans le voisinage, — ajouta-t-elle, — et quoique mon excellente bienfaitrice ne soit pas chez elle en ce moment, néanmoins elle ne me grondera pas pour avoir invité un ami comme vous m'avez prouvé que vous l'étiez, à entrer dans sa demeure et à y rester quelques instants.

— J'accepte votre invitation avec joie, Mademoiselle, — dit Meagles. — D'autant plus que je suis impatient d'apprendre quel changement favorable est survenu dans votre fortune.

— Voici la demeure que j'habite, — dit Rose en s'approchant de la porte du Prieuré de Bellenden.

Puis après avoir sonné elle pria le concierge qui vint ouvrir de prendre soin du cheval de Meagles.

Tim sauta à bas de son cheval et en jeta les rênes au concierge, attendu que ce matin là il était sorti seul, Wasp ayant été chargé par lui d'une commission importante. Rose fit traverser à Meagles les magnifiques jardins du Prieuré et l'introduisit dans un élégant parloir où elle donna ordre de servir quelques raffraichissements, puis après l'avoir quitté pendant quelques instants pour monter à sa chambre se débarrasser de son chapeau et de son châle, elle revint auprès de lui avec une physionomie exprimant la plus franche satisfaction de pouvoir lui témoigner, quelque faiblement que ce fût, le sentiment de reconnaissance qu'elle éprouvait à son égard. Mais quand Meagles vit cette charmante fille venir s'asseoir auprès de lui avec toute la naïve et franche confiance d'une sœur pour son frère, il ne put s'empêcher de soupirer en pensant que le sentiment qui l'animait n'avait rien de plus tendre qu'une reconnaissante amitié.

— Et maintenant, Monsieur, il faut me permettre de vous dire combien est profond, et durable le souvenir que je garde de toutes les obligations que j'ai contractées envers vous. Vous avez sans doute eu connaissance de l'effroyable accusation qui pendant un moment a menacé de m'accabler...

— Oui, j'en ai lu le compte-rendu dans les journaux depuis mon retour, — dit Meagles. — Et avez-vous trouvé une amie dans la Marquise de Bellenden, car je n'ignore pas que cette demeure est la sienne.

—J'ai trouvé une amie dans la Marquise de Bellenden

le jour même où cette amitié m'était la plus nécessaire. Je venais d'être acquittée par le Magistrat et déchargée de la terrible accusation à laquelle j'ai fait allusion, quand j'ai été amenée ici et présentée à Sa Seigneurie. Elle m'a reçue les bras ouverts et depuis j'ai vécu dans la maison en sûreté et heureuse, non, pas complétement heureuse, — ajouta Rose à la hâte, — car j'étais dévorée d'inquiétude pour vous et pour le brave Melmoth. Le jour même où j'ai reçu l'hospitalité sous ce toit, j'ai expliqué à la Marquise de Bellenden toutes les obligations que je vous avais ainsi qu'à Melmoth, et je l'ai priée de faire prendre des informations sur votre compte à tous deux et de vous faire savoir que j'habitais sa demeure; car je n'avais pas entendu parler de vous depuis le jour où vous étiez accourus à mon secours dans la maison de Madame Brace et où vous aviez été assaillis à coups de casse-têtes par les constables. La Marquise envoya son domestique de confiance, Richard, pour s'acquitter de ma commission, mais à son retour, il me rapporta des nouvelles qui me causèrent les plus vives alarmes. Dans Jermyn Street, Richard apprit que vous aviez été déporté en Amérique, comme ayant pris part à un complot contre le Roi et que vous aviez été emmené loin de votre patrie, un certain jour qui lui fut indiqué par votre propriétaire. Dans Westminster, Richard sut que Melmoth avait été également transporté, un certain jour, par les ordres du gouvernement et que sa famille avait quitté l'humble logis qu'elle occupait vingt-quatre heures avant le moment où j'avais

envoyé prendre des informations sur ces pauvres gens. Richard ne put parvenir à savoir ce qu'était devenue la malheureuse mère et ses enfants, mais il craignit, d'après les quelques mots qu'il avait tirés de la logeuse, qu'elle n'ait agi bien durement avec eux. Oh! comme il m'était douloureux de rester dans cette incertitude sur le sort de ces pauvres gens! Mais pendant que je réfléchissais à ce qu'il y avait d'extraordinaire dans ce fait de votre transportation et de celle de Melmoth, le même jour et pour la même cause, je fus frappée tout-à-coup de l'idée que c'était justement le jour où vous étiez généreusement accourus à mon secours dans la maison de Madame Brace. Oh! alors la perfidie du Prince de Galles devint évidente pour moi et je compris que c'était votre dévouement pour moi qui avait décidé votre perte. J'adressai une lettre pleine de remontrances, de reproches, de supplications, à Son Altesse Royale, en intercédant pour vous, en lui rappelant que celle qui s'adressait à lui en suppliante était la fille de l'homme que son crime avait poussé au suicide. Mais je n'indiquai pas dans ma lettre le lieu de ma résidence, vous devez facilement deviner que je ne voulais pas courir les risques de devenir de nouveau l'objet de ses persécutions. Ma lettre, naturellement, resta sans réponse, et je continuai à demeurer dans l'ignorance de l'effet qu'elle avait produit, si toutefois elle avait eu un résultat quelconque. Mais fréquemment j'envoyai dans Jermyn Street savoir si l'on avait des nouvelles de vous, sans oublier d'envoyer également dans Westminster, dans

l'espoir d'apprendre quelque chose sur la pauvre famille Melmoth. Mais chaque fois les réponses ont été invariablement négatives. Il doit s'être écoulé un peu plus d'une quinzaine de jours depuis la dernière fois que j'ai envoyé dans Jermyn Street, et demain ou après-demain, j'y aurais bien certainement dépêché un domestique si le hasard ne m'avait pas fait vous rencontrer si heureusement ce matin.

— Et c'est dans cette quinzaine que je suis revenu à Londres, Mademoiselle, — dit Meagles, — ma propriétaire m'a informé qu'on était venu bien des fois s'enquérir de moi, depuis mon absence, mais elle ne m'a pas dit qu'un domestique de Lady Bellenden se fût présenté à mon domicile.

— Parceque chaque fois mes messagers étaient chargés d'une lettre que je vous avais écrite et qui ne devait être laissée que si vous vous trouviez là pour la recevoir. Oh ! Monsieur Meagles, vous devez facilement comprendre quelles précautions je dois prendre pour éviter toute chance ou tout risque d'être découverte par mon Royal persécuteur ! J'ai su par Richard que votre demeure avait été soumise à une perquisition et que tous vos papiers avaient été enlevés et je craignais que si une lettre de moi, contenant mon adresse, était laissée, pour vous être remise, elle vint à tomber entre les mains de personnes dévouées aux intérêts du Prince.

— Et vous avez agi prudemment, — dit Meagles, — ah ! j'ai été en réalité traité avec une bien indigne

ingraditude par le Prince, et avec une bien intolérable tyrannie par le gouvernement. Condamnés sans jugement, expatriés sur des charges imaginaires, dirigés à la hâte sur Woolwich aussitôt après le prononcé de notre sentence par un tribunal secret composé d'âmes damnées du gouvernement, Melmoth et moi nous avons été conduits à bord de la frégate *la Diana*, prête à faire voile pour l'Amérique du Nord. J'ai été embarqué sur le navire ; mais Melmoth s'est précipité à l'eau et à l'ombre de la nuit il a trouvé ou la mort ou le salut, c'est ce que je ne sais pas ! *La Diana* est partie, quelques semaines se sont passées et nous approchions des côtes d'Amérique quand un fin voilier qui avait été envoyé à notre poursuite m'a apporté mon pardon. Ce pardon avait été obtenu pour moi, par l'intervention d'un généreux ami, et maintenant que je suis de retour en Angleterre, mon existence est vouée à persécuter la famille Royale, qui s'entend si bien à persécuter les autres.

— Et vous ne savez pas ce qu'est devenue la pauvre famille Melmoth, — dit Rose en poussant un profond soupir à la pensée qu'elle était probablement sans pain, sans asile, sans ami, et sans protecteur.

— Je n'ai pas réussi à me procurer le plus léger renseignement sur ces pauvres gens, — puis les yeux fixés sur la belle et angélique figure de la jeune fille, il dit d'un ton plus sérieux et plus ému que d'habitude: — Je vous remercie, Mademoiselle, pour le bienveillant intérêt que vous m'avez témoigné, et je puis vous assurer que pendant que je voguais sur

l'Atlantique, j'ai souvent, bien souvent éprouvé une sincère et profonde angoisse en songeant à l'incertitude dans laquelle je restais sur votre sort. Je me souvenais, et comment aurais-je pu l'oublier, que quand je vous avais vue pour la dernière fois, je vous avais laissée au pouvoir de cet infâme Prince que je savais aussi dépourvu de tous principes que de pitié et d'humanité. Je tremblais pour vous, oh ! oui, je tremblais pour vous, Rose.

— Mais le ciel m'a protégée, mon bon ami, — murmura la jeune fille, car elle sentait que sa réponse était en réalité la déclaration que son innocence était restée intacte et qu'elle avait échappé sans souillure à l'épreuve de la séduction, de la persécution, et de la violence.

— Oui, dès que j'ai vu votre beau visage, — s'écria Meagles, — quand vous avez levé votre voile tout à l'heure dans Edgeware Road, j'ai vu que le ciel vous avait protégée, car la vertu, la candeur, et la chaste pureté étaient peintes sur vos traits, comme au premier jour où j'ai fait votre connaissance au commencement de cette année mémorable.

L'exaltation et le ton passionné avec lesquels il s'était exprimé et qui contrastaient avec le ton grave et réservé qu'il avait gardé jusque là, surprit Rose qui leva sur lui un regard à demi effrayé et presque suppliant.

— Ne me comprenez-vous pas Rose ? ne pouvez-vous deviner tout ce que je voudrais vous dire, si je

trouvais des expressions pour rendre mes sentiments ? — s'écria Meagles, qui, pour la première fois de sa vie, se trouvait embarrassé pour exprimer ses pensées ; — vous éprouvez de l'amitié pour moi, n'est-ce pas ?

— Oh ! certainement, bien certainement, — s'écria la reconnaissante jeune fille, — je vous regarde comme un bienfaiteur, un bon ami, je pourrais presque dire comme un frère.

— Oh ! oui, dites un frère, — s'écria Meagles qui éprouvait l'envie de se jeter à genoux pour adorer la belle jeune fille qui lui offrait ainsi son affection fraternelle ; — mais dites-moi, Rose.., dites-moi, — ajouta-t-il avec une étrange brusquerie, — n'avez-vous pas rencontré quelqu'un que vous aimiez mieux qu'un frère ?

La jeune fille devint écarlate et pourtant ce n'était pas chez ellle l'effet d'un sentiment d'irritation, mais elle était accablée de honte et de confusion, elle comprenait maintenant que Meagles l'aimait et qu'il faisait des efforts embarrassés pour lui faire connaître sa passion. Pendant un moment elle se sentit contrariée et blessée par la question qu'il lui avait faite, mais son second mouvement fut de se rappeler la bonté chevaleresque qu'il avait montrée envers elle, et tout ce qu'il avait souffert sans se plaindre à cause d'elle, et son irritation se fondant comme la neige, elle ne ressentit qu'un profond chagrin en pensant qu'elle était aimée par un homme qui possédait de si grands titres

à sa reconnaissance, mais à l'amour duquel il ne lui était pas possible de répondre.

— Ah! voilà une rougeur qui parle d'elle même! — s'écria Meagles en bondissant de sa chaise et en parlant d'un air piqué ; — trouvez donc une jeune fille qui n'ait pas un amour au cœur! — murmura-t-il à lui-même ; puis comprenant à l'instant combien il était peu généreux de sa part de céder à un sentiment d'irritation envers cette pure et innocente jeune fille, il lui saisit la main en s'écriant : — Pour rien au monde, non, pour rien au monde, je ne voudrais dire ou faire quelque chose qui pût vous faire de la peine. Pauvre fille, vous avez déjà assez connu la souffrance en ce monde et s'il y a un homme qui soit disposé à se couper la main droite pour assurer votre bonheur, ce sacrifice Tim Meagles le ferait avec joie!

Des larmes roulèrent sur les joues de Rose, quand elle vit aux yeux humides de son ami, au tremblement de ses lèvres, à la contraction nerveuse de ses traits, combien il était ému et profondément affecté et elle comprit qu'il l'aimait sincèrement et que néanmoins il était prêt à sacrifier généreusement à son bonheur, tous les droits qu'il pouvait invoquer pour obtenir et son cœur et sa main.

— Oui, j'étais un fou, un insensé, d'avoir rêvé un seul instant de te posséder, Rose, — dit-il, après un moment de silence pendant lequel il l'avait contemplée avec une respectueuse admiration. — Une perle comme toi n'est pas faite pour être placée sur un dia-

dème de clinquant, mais sur une couronne de l'or le plus pur. Puisses-tu être heureuse, charmante fille, avec celui, quel qu'il soit, que tu as choisi pour te confier à lui. Jamais, jamais tu ne pourras dire que tu n'as pas un ami, tant que tu conserveras ta confiance au pauvre Tim Meagles.

En disant cela il imprima un baiser sur le front pur de la jeune fille qui ne recula pas par une affectation de pruderie, au contraire elle accepta ce baiser, comme s'il lui eût été donné par un frère. Elle n'aurait pas cherché à s'en défendre lors même que George Woodfall eût été présent, et elle ne se sentait nullement honteuse de lui en faire l'aveu, la première fois qu'ils se trouveraient réunis.

— Et maintenant, Rose, — dit Meagles, après avoir vidé deux verres de vin coup sur coup, — je vais vous dire adieu pour aujourd'hui, dans quelques jours vous devez vous attendre à me revoir encore, mais désormais, — ajouta-t-il d'un ton grave et très-significatif, — je vous regarderai comme une amie, comme une sœur.

Rose lui serra la main pour reconnaître le bon sentiment qui dictait ses paroles et Meagles prit congé de la jeune orpheline.

— Eh! bien, je me sens plus calme et plus heureux depuis que je l'ai vue, — se dit Meagles à lui-même, en traversant le jardin du Prieuré. — Si elle avait accepté l'offre de mon amour, j'aurais certainement manqué de parole à la pauvre Lœtitia et c'eût été un vilain tour

de ma part. Mais puisque Rose est déjà pourvue d'un amoureux, je suis sauvé de la tentation de trahir l'amazone. Ainsi donc Lœtitia sera ma femme, et elle sera Marquise sans doute, car je considère comme impossible que le vieux Roi, quelque peu de confiance qu'il mérite, manque à ses engagements envers moi. Si l'envie lui en prenait, je saurais bien vite le forcer à les remplir.

Sur cette satisfaisante conclusion, Meagles arriva à la grille du jardin qui lui fut ouverte à l'instant. Mais au moment où il remontait sur son cheval, il aperçut un homme dont la physionomie lui était bien connue, passant sur la route et rendant la bride à son cheval, il bondit vers celui qui avait éveillé son attention.

— Melmoth! — s'écria-t-il en saisissant l'individu par l'épaule.

— Ah! cette voix! — s'écria l'ouvrier en se retournant en trssaillant. — Oui, c'est vous, Dieu soit loué!

Et saisissant Meagles par la main, Melmoth versa des larmes de joie causées par cette rencontre aussi heureuse qu'inattendue.

— Où pourrions-nous aller pour causer pendant quelques instants? — demanda-t-il après un long silence.

— Je viens justemeut de quitter Mademoiselle Foster, elle habite cette belle demeure et elle sera bien heureuse de vous voir, — dit Meagles. — Il n'y a pas dix minutes nous parlions de vous... allons, venez avec moi...

— Non, je ne puis affronter la présence de cette jeune créature, Monsieur Meagles, — interrompit Melmoth avec amertume.

Meagles alors remarqua pour la première fois qu'il y avait quelque chose de farouche et d'étrange dans la physionomie de cet homme.

— Pourquoi pas, — demanda Meagles, — vous n'avez jamais rien fait pour l'offenser et elle parle de vous avec reconnaissance et avec une chaleureuse amitié. Elle a fait de nombreuses recherches pour retrouver vous et les votres...

— Nonobstant,— interrompit Melmoth brusquement, —je ne puis songer à me présenter devant cette jeune fille, c'est-à-dire, si elle est pure, chaste, et innocente comme lorsque j'ai fait sa connaissance.

— Pour cela, ce n'est pas douteux ! — s'écria Meagles.

— Alors je ne la verrai pas, — répondit Melmoth, — criminel, vil, souillé, dégradé, et infâme comme je le suis, —continua-t-il, avec une exaltation croissante, — je ne pourrais qu'offenser la délicatesse de sa nature, que la révolter par mes effrayantes révélations.

— Grand Dieu ! que vous est-il donc arrivé? Melmoth, que voulez-vous dire? — demanda Meagles, — venez, il y a tout près d'ici une taverne, nous allons y entrer. Je me ferai donner un cabinet particulier et nous causerons tout à notre aise.

— De tout mon cœur, — répondit Melmoth.

CHAPITRE X

LES RÉVÉLATIONS

Quand ils furent assis en face l'un de l'autre dans une salle particulière de la taverne, Tim Meagles put examiner Melmoth plus attentivement que pendant leur convervation rapide et agitée sur la route d'Edgeware. Il remarqua alors qu'il y avait non-seulement quelque chose d'étrange et de farouche dans les regards de Melmoth, mais que sa physionomie avait une expression sinistre et positivement féroce. Ses yeux brillaient de l'éclat sauvage qui s'allume dans ceux du tigre quand il voit l'ennemi sur lequel il voudrait se jeter, mais qu'il ne peut atteindre. Cet éclat sinistre et vacillant qui se remarquait dans ses regards indiquait un désordre de l'esprit, un trouble de la raison. Son visage était pâle, blafard, fatigué, et l'expression de mélancolie empreinte sur la partie inférieure contrastait étrangement avec les violentes passions qui avaient laissé leurs traces sur son front et avec le feu sombre qui brillait dans ses

yeux. Quant a sa mise elle était décente, et rien dans son extérieur n'annonçait la détresse ou la misère.

—Maintenant, Melmoth, —dit Meagles, quand le garçon eut déposé une bouteille de vin sur la table et se fut retiré, — contez-moi ce qui vous est arrivé depuis que nous nous sommes séparés à Wolwich, il y a près de trois mois. De terribles et d'étranges choses se sont passées, je puis facilement le deviner, car vos traits, mon pauvre ami, indiquent un homme bien changé.

— Changé... oh! oui... terriblement changé, — s'écria Melmoth les yeux étincelants, avec une violente énergie et en frappant du poing sur la table; — si changé, mon cher Monsieur, — continua-t-il, avec une ironie amère et une férocité qui produisaient une sensation pénible, — si changé en vérité, que d'homme que j'étais je suis devenu un monstre.

— Que voulez-vous dire? — demanda Meagles en frémissant sans savoir pourquoi, mais sous l'influence de la sensation qu'éprouverait un homme en entrant dans une chambre, qu'il saurait pleine d'énormes serpents, encore même qu'il n'aurait rien vu.

— Je veux dire, — reprit Melmoth, — que l'état dans lequel nous vivons n'est rien moins que la plus cruelle et la plus sauvage barbarie. Barbarie d'autant plus cruelle et d'autant plus sauvage qu'il n'y a pas de jours où il ne se commette des milliers de crimes au nom de l'humanité, de la religion, de la philanthropie, de la justice, et de la clémence! On plonge des familles dans les maisons de travail et l'on vient parler

d'humanité! on écrase ces malheureux de travaux, et l'on prétend mettre en pratique la charité Chrétienne! on remplit les rues de prostituées et de mendiants et l'on se targue de philanthropie! on pend, on transporte, on emprisonne des hommes coupables et l'on parle de justice! on édite des lois par milliers contenant toutes les pénalités, et l'on se vente de clémence. Vous étonnerez-vous alors si un homme plein de charité Chrétienne, qui comprend le sens vrai des mots justice et clémence, ne devient pas fou quand il assiste à tous les forfaits qui s'accomplissent sous le manteau de cette prétendue civilisation? Devez-vous vous montrer surpris, si le poids intolérable de la tyrannie et de la persécution, pervertit ses sentiments et change du tout au tout sa nature? ce qui serait surprenant ce serait si un système aussi révoltant ne produisait pas de tels effets, si le mouton ne se changeait pas en lion furieux, et si l'homme ne devenait pas un monstre! Eh! bien, Monsieur, c'est mon histoire, d'homme que j'étais je suis devenu un monstre!

— Quel ton farouche!... quelles paroles terribles!... — s'écria Meagles presque effrayé, quelque brave qu'il fût de sa nature, par les paroles et les manières de Melmoth.

— Et pourtant il faut vous attendre à apprendre des choses plus affreuses et plus terribles encore, Monsieur, — dit ce malheureux, — si vous persistez à vouloir connaître mon histoire.

— J'y persiste, je suis impatient de l'entendre, — répliqua Meagles, sans pouvoir se défendre de frissonner. — Ne craignez pas de me prendre pour confident; si vous avez commis un meurtre, je ne lèverais pas même un doigt contre vous ; vous n'avez à attendre de moi que de la compassion, et pas un blâme.

— Mais, mon bon ami, — s'écria Melmoth, en élevant tout-à-coup la voix avec frénésie, — vous avez à entendre des atrocités à glacer votre sang dans vos veines...

— Plus bas .. plus bas!... — dit Meagles qui craignait que les paroles de Melmoth fussent entendues

— Et dresser vos cheveux sur votre tête, — continua Melmoth.

— Plus bas,... plus bas, donc! — s'écria Meagles.

— Et faire frissonner votre chair sur vos os!

— Au nom du ciel, modérez votre ton.

— Ah! vous avez raison... j'oubliais qu'on pouvait m'entendre... mais êtes-vous préparé...

— Je suis préparé à tout entendre... quelque horribles, quelque effrayantes que soient les choses que vous avez à dire, — ajouta Meagles, — je ne broncherai pas.

— Ne vous avancez pas tant... je vais bien voir ce que vous pouvez supporter en fait d'horreurs... ce que vos nerfs peuvent endurer en fait de monstruosités. Mais depuis quand êtes-vous de retour à Londres?

— Depuis une quinzaine de jours environ, — répon-

dit Meagles, — j'ai reçu mon pardon... un pardon pour n'avoir rien fait...

— Vous dites environ quinze jours, — dit Melmoth en paraissant réfléchir; — mais avez-vous entendu ou lu depuis votre retour, le récit de certaines atrocités commises dans les cimetières... de ces morts déterrés et mutilés?

— Oui, j'ai lu le compte-rendu de ces effroyables profanations, — dit Meagles en frissonnant. — Auriez-vous fait quelque chose d'aussi révoltant, d'aussi inexprimable que les crimes accomplis par ce monstre?

— Je vois que vous n'êtes pas de force à écouter mon histoire, — dit Melmoth presque avez mépris.

— Pourquoi pas? je vous affirme que je suis prêt, — s'écria Meagles dont la curiosité était maintenant excitée à un point qui lui rendait l'attente pénible; — allons... commencez...

— Et si je relate des faits aussi effrayants que ceux auxquels je viens de faire allusion et qui vous ont fait visiblement frisonner?

— Ils ne me révolteront pas, je suis préparé maintenant à tout entendre.

— C'est bien, mais avant que je commence, ne seriez-vous pas bien aise de savoir qui a accompli ces horreurs, qui s'est rendu coupable de ces épouvantables forfaits?... s'il en était ainsi, je pourrais vous le dire, car je le connais...

— Qui est-il? — demanda Meagles dont les genoux tremblaient, dont les dents claquaient d'horreur.

— C'est moi !... — répondit Melmoth.

Meagles bondit de sa chaise comme sous l'influence d'un choc galvanique et hors d'état de se rendre maître de la terreur qui le dominait.

— Je vous l'avais bien dit, Monsieur, — dit Melmoth avec un calme atroce, — qu'il s'en fallait beaucoup que vous fussiez préparé à entendre le récit d'une histoire comme la mienne. Adieu, je vais partir.

Il se leva de son siége avec un geste d'impatience.

— Non, restez, je vous en conjure, — s'écria Meagles, maintenant revenu à lui ; puis, après avoir avalé deux verres de vin coup sur coup, il ajouta : — Pardonnez-moi l'agitation dont je n'ai pas été maître, et croyez moi quand je vous fais le serment solennel que je suis maintenant prêt à entendre tout ce que vous pouvez avoir à me dire.

— Vous êtes le meilleur juge de la force de résistance de vos nerfs, après tout, — dit Melmoth en se rasseyant. — Ecoutez donc, et ne m'interrompez que le moins possible, attendu que je perds facilement le fil de mes idées, et que mon esprit n'est plus ni aussi lucide ni aussi net que je pourrais le désirer. Vous vous rappelez cette nuit où vous et moi nous avons été mis dans un bateau et dirigé vers *la Diana* qui était à l'ancre. Je m'arrangeai pour me débarrasser de mes liens et je me précipitai dans la rivière ; je plongeai sous le navire, ayant toute ma présence d'esprit, toute ma mémoire, toutes mes facultés de raisonnement, comme dans les moments les plus calmes et

les plus tranquilles de ma vie; je remontai en nageant toute la longueur du navire et je sortis de l'eau près du gouvernail. Là, je restai en me retenant aux chaînes pendant quelques minutes, tant que dura l'émoi causé par mon escapade. Les lumières commencaient à s'allumer de tous les côtés, et je plongeai de nouveau; les canots avaient été mis à la mer et je me maintins à l'arrière du navire pendant plus d'un quart d'heure, tantôt sous l'eau, tantôt en ne laissant émerger que ma tête. A la fin, je pris le parti de nager avec précaution et sans me presser, en ayant soin de plonger à tous moments, j'arrivai jusqu'à la rive d'Essex, à deux cents pas environ de l'endroit où le navire était à l'ancre. Je pris terre et je suivis la rive pendant plus d'une heure, jusqu'au moment où, perdu dans l'obscurité, je tombai dans un fangeux marécage. J'eus une peine terrible à m'en tirer, et tout couvert de boue, je fus obligé de plonger dans la rivière pour me nettoyer. Je présume que ma tête a du donner sur quelque chose, car je perdis connaissance, et quand je revins à moi, j'étais dans une chaumière de village, à plusieurs milles plus bas que l'endroit de la rivière où j'avais fait ce plongeon qui m'a été si fatal. Un vieux marinier m'avait repêché pendant que je flottais sur le dos, emporté par la marée, le visage éclairé par la lune et sans connaissance. En arrivant au rivage, il reconnut que la vie n'était pas éteinte en moi, et comme il était humain comme le sont généralement les gens du peuple, il me conduisit à sa chaumière où sa femme et lui me don-

nèrent des soins. Je repris connaissance après quelques heures, mais pendant plusieurs jours, je fus dans l'impossibilité de quitter l'humble lit sur lequel j'étais étendu. Enfin, je me sentis assez fort pour me lever, et ne voulant pas être une charge pour mes bons amis, impatient, en outre, de revoir ma femme et mes chers enfants, je dis à ces braves gens que mon intention était de les quitter. Le bruit de mon évasion de Wolwich était naturellement parvenue jusque-là et le marinier me soupçonnait d'en être le héros. Il m'interrogea avec bonté sur ce sujet et je lui avouai tout. Alors il devint pour moi un véritable ami, il me donna tout un costume de marinier et quelques shillings pour faire ma route ; je revins à Londres. Oh ! comme mon cœur battait, comme la fièvre accélérait les mouvements de mon pouls ; joyeux par l'espoir d'embrasser encore ma femme et mes enfants, sans m'inquiéter du danger que je courais d'être reconnu et signalé aux agents du gouvernement, je m'empressai de me rendre au logis où j'espérais trouver ma famille. Dieu ! comme la rue me parut longue depuis son extrémité jusqu'à ma maison ! quel siècle s'écoula à partir du moment où je frappais jusqu'à celui où l'on vint me répondre ! Presser ma femme dans mes bras, embrasser mes chers petits, voir si mon innocent baby vivait encore, oh ! cela m'eût payé de toutes les souffrances que j'avais endurées ! La porte s'ouvrit et la logeuse apparut sur le seuil ; elle fut effrayée en me voyant, elle devina que je m'étais échappé, et elle avait peur

de se compromettre en me parlant. Je vis son embarras et je sentis mon cœur défaillir; j'appréhendais quelque chose d'effrayant et mes pressentiments ne m'avaient pas trompé. Ma famille avait été expulsée de son logement, tous ceux que j'aimais avaient été jetés à la rue. Je contins ma fureur pour prendre le temps d'adresser quelques questions à la logeuse; elle avait peur de moi, et elle me suppliait de m'éloigner, insinuant que les agents de l'autorité pouvaient me voir et m'arrêter. Je compris que si je me livrais à la violence, je n'arriverais qu'à attirer sur moi les persécutions auxquelles je venais d'échapper, et je m'efforçai, en conséquence, de garder mon calme; mais, je fus tout-à-coup pris par un accès de larmes amères, vaincu par les sentiments douloureux qui m'accablaient. La logeuse elle-même toute infâme qu'elle est, sembla émue et en manière de consolation, pour m'apaiser peut-être, elle prit d'elle-même l'engagement, si on venait s'enquérir de moi, de ne dire à personne que j'étais revenu. Quant à ma femme et à mes enfants, cette femme ne savait pas où ils étaient allés, et je la quittai dans une situation d'esprit que n'eût pas envié un condamné à mort qui marche à l'échafaud.

— Pauvre homme! — dit Meagles profondément touché. — En ce qui concerne la logeuse, elle vous a tenu parole, quelle cruelle qu'ait été sa conduite envers votre famille, car Mademoiselle Foster a envoyé fréquemment s'enquérir de vous à votre ancien logement, et les domestiques qui se sont présentés n'ont pu obtenir aucun renseignement sur vous.

— Alors, et par cette raison, — dit laconiquement Melmoth, — je l'épargnerai, autrement mon intention était de l'immoler avec le reste de mes ennemis. Oh ! vous avez beau jeter sur moi des regards remplis d'horreur, Monsieur, vous avez encore de terribles choses à entendre avant que nous nous séparions. Mais reprenons le fil de mon histoire, je vous disais donc que je quittai la logeuse dans une situation d'esprit qui n'était enviable pour aucune créature vivante, pas même pour le misérable condamné qui voit la mort face à face ! Oh ! ma pauvre femme ! mes enfants bien aimés ! Qu'étiez-vous devenus ? Pourquoi étais-je ainsi privé de votre amour, des consolations que j'aurais pu trouver auprès de vous ? Pourquoi ne nous était-il pas permis de nous retrouver ensemble et de confondre nos larmes ? Moi, je vis tout, je compris l'infamie qui avait été commise. Il était évident que l'argent que j'avais envoyé de Woolwich avec la lettre, n'était jamais parvenu ; il était clair qu'il avait été gardé par cet ignoble agent de police et qu'ils avaient été jetés sur le pavé des rues. Oh ! mon Dieu, quelle horrible, quelle infernale malédiction prit alors naissance dans mon esprit. Une malédiction qui menaçait de ruine tout l'édifice social, une malédiction aussi désespérée que celle qu'on peut attendre d'un homme poussé à la folie par les plus intolérables tortures, par la plus cruelle, la plus inexorable des persécutions. Oui, je murmurai une malédiction, non pas à voix haute, mais en moi-même, car c'était trop hideux,

trop effroyable, pour que je fusse capable de l'exprimer par des mots, avant qu'une longue méditation n'y ait habitué mon esprit. Et maintenant, que, depuis longtemps, je vis avec cette idée, face à face avec cette malédiction, je puis sans hésiter vous énumérer tous les méfaits qu'il serait possible que j'accomplisse contre la société, toutes les horreurs dont je voudrais l'épouvanter. Je regardais le monde comme un enfer, et je résolus d'en tirer une vengeance de démon. Si la terre n'est pas réellement encore un enfer, je fis vœu d'ouvrir ses abîmes sous les pieds de tous ceux que mon influence pouvait atteindre. J'errais dans le faubourg de Saint-Pancras absorbé dans ces pensées, quand je vis passer un convoi. Je vis les pleureurs, je vis les parents, je vis les amis ensevelissant leurs visages dans leurs mouchoirs, j'entendis quelques uns d'entre eux sangloter, et je compris que leur chagrin était réel. Machinalement je suivis le convoi dans le vieux cimetière de Saint-Pancras. Je vis descendre le cercueil dans la fosse, j'entendis les pelletées de terre qu'on jetait sur lui, et je remarquai l'angoisse de ceux qui conduisaient le deuil. Pendant que je les observais avec attention, l'un deux découvrit son visage pendant un moment et ses traits me frappèrent; grand Dieu! c'était l'agent auquel j'avais confié ma lettre à Woolwich et qui avait volé à ma pauvre famille cet or dont elle avait un si grand besoin. Oui, c'était l'agent de police et fort heureusement pour moi il était absorbé par sa douleur, sans cela il n'aurait pas manqué de me reconnaître en

dépit de mon costume de marinier. Me mêlant aux assistants j'appris que c'était la dépouille du père de l'agent qui venait d'être confié à la terre. Oh! alors tous les feux de l'enfer s'allumèrent dans mon sein, d'effroyables pensées assaillirent mon esprit, de terribles idées commencèrent à flotter vaguement dans mon imagination, comme de monstrueux serpents entrevus dans les profondeurs de la mer, frisonnant d'horreur devant les affreuses pensés qui commençaient à s'éveiller en moi, pensées qui m'exaltaient jusqu'à la frénésie, et voulant m'y soustraire je m'enfuis du cimetière. Pendant trois ou quatre jours j'errai dans le voisinage, tournant autour du cimetière solitaire, comme un vautour volant autour de la carcasse dont il veut faire sa pâture et qui à chaque fois rétrécit le cercle qu'il décrit. A la fin les effroyables idées qui s'étaient emparé de mon esprit semblèrent avoir acquis toute leur force, et exercer sur moi les effets d'un charme malfaisant. Un violent mal de tête, une pénible agitation nerveuse, d'effrayants battements de cœur, une fièvre ardente qui me brûlait tout le corps, étaient alors les principaux symptômes de l'horrible monomanie qui exerçait sur moi sa terrible influence. C'était une impulsion de folie à laquelle je ne pouvais résister, une frénésie qui exerçait un indomptable contrôle sur mes passions, sur mes sentiments et sur mes actions; c'était la concentration de tout le venin, de toute la rage, de toute la furie, et de tous les feux de cette épouvantable malédiction que l'enfer m'avait

inspirée dans mon désespoir. Incapable de lutter contre le torrent qui m'entraînait, j'allai acheter une bêche et quand la nuit vint, j'entrai dans le cimetière de Saint-Pancras, je rouvris la fosse, j'en arrachai le corps du père de l'agent et je le mutilai horriblement avec le fer de ma bêche.

— Dieu puissant! c'est effroyable! — s'écria Meagles, en bondissant de sa chaise, pâle, les lèvres tremblantes, et cédant à un indescriptible sentiment de terreur et de dégoût.

— Ah! je vous avais bien prévenu qu'il fallait vous préparer à entendre d'effrayantes choses, — dit Melmoth avec un ricanement moqueur, — dois-je cesser? ou dois-je continuer? — demanda-t-il après une pause et d'un ton indifférent.

— Continuez..: continuez..., — répliqua Meagles, — et pardonnez-moi si je n'ai pas été maître de contenir l'expression de ma stupeur et de mon émotion. Mais désormais je ferai tous mes efforts pour me dominer... continuez... vous me disiez que vous avez exhumé le corps et que vous l'avez horriblement mutilé.

— Et la lune qui brillait au ciel calme et serein, éclaira ce forfait, — reprit Melmoth; — mais à peine était-il accompli, à peine avais-je haché à coups de bêche le corps insensible du vieillard, avec autant de frénésie, avec aussi peu de remords que si c'eût été l'agent de police lui-même, à peine avais-je cédé à cette monomanie d'un si étrange caractère qu'une ef-

frayante réaction se produisit en moi. La force herculéenne qui m'avait animé en creusant la fosse, m'abandonna tout-à-coup pour faire place à la faiblesse d'un enfant, l'excitation furieuse que je ressentais, se changea en un profond accablement, au feu de la fièvre qui faisait bouillir mon sang dans mes veines comme un torrent de lave succéda une sueur glacée, et, anéanti par l'irrésistible faiblesse qui s'emparait de moi, je tombai étendu à terre, à côté du cadavre que je venais de mutiler. Je perdis connaissance et quand je revins à la vie, la grosse horloge de l'église sonnait une heure du matin J'étais resté pendant une heure dans une profonde léthargie qui pendant sa durée avait toutes les apparences de la mort elle-même. Lorsque le souvenir de la hideuse scène dont j'avais été le principal acteur, ou plutôt le seul acteur vivant, je fus saisi d'une mortelle terreur et ramassant ma bêche je m'enfuis précipitamment. Pendant tout le reste de la nuit j'errai comme une créature privée de raison, tantôt sous l'influence de la plus horrible terreur, tantôt exhalant par mes cris l'angoisse et les indescriptibles tourments qui me torturaient. Dans un moment je me mettais à courir comme un fou, me croyant poursuivi par d'invisibles démons qui me flagellaient avec leurs fouets armés de scorpions, puis je me traînais péniblement et comme succombant sous le poids d'un intolérable fardeau; par moment je me réjouissais de la vengeance que j'avais tirée, puis je reculais avec effroi à la seule idée d'uue pareille monstruosité. Vers le

matin, je gagnai l'une de ces maisons, d'un ordre infime, qui abondent dans les faubourgs et où se réunissent les pauvres de Londres, et là je pris quelques heures de repos. Dans la soirée j'entendis les habitués de ce misérable lieu s'entretenir de l'odieux et sacrilége forfait qui avait été commis la nuit précédente dans le cimetière de Saint-Pancras, et j'appris que tout le voisinage du théâtre de mes effroyables exploits était frappé de consternation, d'horreur, et de dégoût. Oh! alors, comme mon cœur bondit dans ma poitrine inondée d'une joie féroce! J'avais désiré, bien plus, j'avais résolu de faire entrer la terreur au cœur de la société, de la frapper d'épouvante, de creuser les abîmes de l'enfer sous ses pieds, de la blesser dans tous ses sentiments de décence et de convenances! Telles étaient mes résolutions, et voilà que j'avais trouvé le moyen d'arriver à mon but. Guerre, guerre à cette société qui change les hommes en monstres, qui réduit au désespoir les mieux intentionnés! Guerre, guerre à mort à cette société qui n'est composée que d'égoïstes, sans cœur, et sans justice! Telle était ma devise, et mon sang bouillait dans mes veines en repassant en imagination tous les moyens d'atteindre mon but qui se présentaient à mon esprit. C'était la guerre d'un pauvre paria contre la société tout entière, mais je me faisais le serment que cette guerre n'en serait pas moins terrible! Et ces moyens auquel j'ai fait allusion arrivèrent en foule à mon esprit qui semblait doué en ce moment d'une in-

comparable fertilité. Oh! ces moyens, ils étaient nombreux, et je riais en moi-même en en faisant la récapitulation! Il y avait la profanation du dernier asile des morts!... il y avait l'incendie dans les campagnes!... il y avait l'assassinat de ceux qui habitaient des maisons isolées!... On pouvait jeter du vitriol au visage des passants.... on pouvait.... .

— Assez!... assez! .. — s'écria Meagles en sautant sur sa chaise; — je ne puis en entendre davantage.

Mais presque aussitôt reprenant sa place, il dit d'une voix altérée et qui trahissait l'effort violent qu'il faisait pour se maîtriser:

— Et pourtant je veux vous écouter jusqu'au bout... continuez... et de nouveau je vous demande pardon pour cette interruption.

— Eh! bien, je continue donc, — dit Melmoth après une légère hésitation. — Les pensées et les réflexions dont je viens de parler me préparèrent à poursuivre la campagne que j'avais commencée dans le cimetière de Saint-Pancras et je résolus d'accumuler horreurs sur horreurs, pour épouvanter la société. En conséquence, lorsque la nuit eut étendu son sombre voile sur la terre, je me dirigeai vers l'extrémité Est de la métropole. Dans le cimetière de Shoreditch, cimetière situé au milieu d'une considérable agglomération de population, je dirigeai ma seconde attaque contre les dépouilles innocentes et insensibles d'un mort. Et quand l'aube parut on trouva une tombe violée et un corps arraché de la fosse et horriblement mutilé. Cet outrage était

incroyable; on avait peine à en admettre la possibilité. Le bruit de ce qui s'était passé au cimetière de Saint-Pancras était parvenu jusqu'à Shoreditch, mais il avait été traité de fable ridicule. Maintenant les mêmes atrocités s'étaient reproduites au milieu des sceptiques et des incrédules, et l'on n'y voulut croire que lorsque la foule eut rempli le cimetière et qu'elle eut vu de ses yeux, la fosse ouverte, le cercueil brisé, et le corps mutilé; alors tous les assistants furent frappés de consternation et se regardèrent les uns les autres, comme si la peste avait éclaté au milieu d'eux. Oh! ce fut une joie, une extase, un véritable délire de plaisir pour moi! j'entrai dans les tavernes et j'entendis les habitués s'entretenir de ce sujet à voix basse et d'un air grave et solennel. Je parcourus les rues, et partout je vis des groupes, et sur le pas des portes, aux fenêtres, des visages sur lesquels étaient empreints la consternation et la terreur. On m'avait foulé aux pieds comme un ver de terre, un misérable ver qu'on pouvait écraser sans que la communauté s'en émût et voilà que le ver de terre s'était fait assez puissant pour frapper tous les cœurs de terreur! n'était-ce pas là un triomphe... une source de joie? Assurément oui, et vous ne vous étonnerez pas quand je vous dirai que la troisième nuit je me remis en campagne; je gagnai un autre cimetière et cette fois ce fut celui de l'église de Saint-Mathieu, dans Bethnal Green, qui fut le théâtre de mes infernales profanations. Oh! là je m'abandonnai avec la furie d'un démon à mes sacrilèges fantaisies et je passai ma rage sur

deux tombes. Le lendemain matin tout le voisinage était en révolution comme si les morts dans leur horrible état de mutilation avaient parcouru les rues. Une terreur panique s'empara de toute la population, les hommes secouaient la tête et parlaient de vampires; les femmes parlaient de goules et de chacals à face humaine. Je cachais ma joie sous un visage composé, mais au fond du cœur j'étais fou d'orgueil et dans toute l'exaltation frénétique du triomphe. Mais comme je me préparais pour une quatrième campagne, dans un autre cimetière, une étrange et inquiétante rumeur parvint à mes oreilles. On disait que les cimetières allaient être gardés par des chiens de chasse, que des piéges et des machines infernales y seraient disposés et que tous les moyens seraient mis en œuvre pour découvrir le profanateur des sépultures. Je fus frappé de consternation, ma férocité s'évanouit, et mon ardeur furieuse céda la place à un lâche sentiment de peur. La société était donc destinée à obtenir un moment de répit. Oui, et comme un âme en peine j'errais la nuit à l'aventure et je me réfugiais le jour dans quelque bouge obscur ou je restais dans un état de stupeur qui me faisait regarder par ceux qui m'entouraient comme un misérable idiot. Mais cet état d'accablement passa bientôt. Le terrible instinct qui me poussait se réveilla, et malgré les efforts que javais faits pour les vaincre, je sentis que toute résistance était vaine.

Melmoth s'arrêta un instant dans son épouvantable récit, et Meagles en profita pour lui offrir du vin. Il

but avec avidité, ses yeux brillèrent d'un éclat plus vif, ses joues se colorèrent, et, sans y être sollicité il reprit son horrible histoire.

— Après un laps de quelques jours, je me sentis pris d'un besoin de mouvement, et je fus forcé de sortir au grand jour, incapable que j'étais de rester renfermé. Je passai devant un cimetière et la curiosité me poussa à y entrer. Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'avais pas emporté ma bêche avec moi depuis la dernière fois où elle m'avait servi ; par conséquent mon aspect était celui d'un rude marinier, au visage bronzé par le hâle. Je ne voulais pas entrer dans ce cimetière, mais une force irrésistible m'y poussa. J'obéissais à une puissance plus forte que ma volonté, à quelque influence surnaturelle qui tenait plus du démon qu'il n'y avait de l'ange en moi. J'entrai donc dans ce cimetière et à peine avais-je quitté le sentier tracé pour me glisser entre les tombes, qu'un homme me cria : « Prenez garde à vous, il y a des piéges et des machines infernales par là ! « Ce terrible avertissement me rappela le danger que j'avais momentanément oublié et lorsque je fus rentré dans le chemin tracé, je vis un homme sortant du porche de l'église. C'était celui qui m'avait averti, et comme ma présence d'esprit m'était immédiatement revenue, je jugeai à la mine que c'était un bon et brave homme. Je ne m'étais pas trompé et la conversation fut bientôt engagée entre nous. Il me dit qu'il était chargé de demeurer pendant le jour dans le cimetière, pour veiller à ce que les visiteurs ne quit-

tassent pas les allées, attendu que des piéges avaient été tendus et des machines infernales disposées à cause des profanations qui avaient eu lieu dans d'autres cimetières. Affectant la naïve franchise d'un marin j'eus bien vite gagné sa confiance, et il m'expliqua comment les machines infernales avaient été installés à l'aide de fils de fer qui couraient partout et qui communiquaient à des batteries de pistolets; il me dit que des piéges étaient également placés entre les tombes et dissimulés sous le gazon. En somme, sans se douter que je fusse précisément celui dont les forfaits avaient inspiré ces précautions, il m'expliqua tout sans réserve, et après une longue conversation je le quittai. Pendant le reste du jour j'errai dans les environs, l'esprit plein de tout ce que je venais d'entendre; et plus j'y réfléchissais, plus je sentais l'influence du démon reprendre possession de mon cœur. Le soir vint et déjà je sentais la fièvre me brûler, un pressentiment des actes auxquels je devais me livrer pendant la nuit se présentait à mon esprit, remplissait mon cœur d'horreur et de dégoût et me faisait maudire le jour où je suis né. Je sentais que j'étais fou et je m'abhorrais. Je me savais en proie à une sorte de folie plus forte que ma volonté et qui m'imprimait de certaines tendances, sans me priver de la faculté de les déplorer. J'accomplissais les actions d'un insensé tout en conservant parfaitement l'enchaînement rationnel de mes idées. Mais, à mesure que la nuit s'épaississait, je sentais se développer en moi une agitation étrange et farouche. Il semblait qu'une main

de fer me prenait par le cou et me poussait dans la voie qui m'était imposée par une implacable destinée contre laquelle il n'y avait pas de résistance possible. C'est ainsi que je retournai à la hâte au bouge où j'avais été chercher un asile, et que je m'emparai de ma bêche que je cachai sous mes vêtements C'est sous la même impulsion que j'entrai dans la boutique d'un coutelier où je dépensai les derniers sous qui me restaient pour acheter une paire de ciseaux. Oh ! véritablement, véritablement le récit de ces accès de folie est tout ce qu'il y a de plus horrible, de plus diabolique!

— Oh ! c'est bien vrai, mon pauvre ami, c'est bien vrai ! — s'écria Meagles qui était fasciné par le terrifiant intérêt de cette histoire, comme l'oiseau est fasciné par l'œil du serpent, horrible fascination à laquelle il voudrait tant échapper, mais à laquelle il lui est impossible de se soustraire.

— Mais laissez-moi me hâter d'arriver à la conclusion de cette hideuse histoire, — dit brusquement Melmoth, — car je commence moi-même à en être aussi fatigué que vous pouvez l'être vous-même. Eh ! bien, donc je retournai au cimetière que j'avais visité le matin, et Dieu sait quel terrible combat de pensées, de sentiments, d'instincts, se livra dans mon cœur. La furie des vagues n'est rien en comparaison du conflit de sensations qui m'agitaient ; les colonnes de sable qui courent emportées par le vent au milieu des déserts de l'Arabie, ne sont rien auprès de la lutte furieuse qui s'établissait entre mes instincts et mes sentiments.

J'aurais donné tout au monde pour reculer, mais un pouvoir insurmontable me poussait en avant. J'aurais fait le sacrifice de ma vie pour retourner sur mes pas et m'enfuir, mais une destinée inexorable et sans pitié me forçait à avancer. Il me semblait que j'avais deux esprits, l'un dans lequel se concentraient tous les bons sentiments de ma nature, l'autre formant le foyer de toutes les influences de l'enfer.

— Et c'est ce dernier qui a triomphé? — dit Meagles à voix basse et d'un ton tout consterné.

— Oui, l'enfer a triomphé, — reprit Melmoth avec une expression sinistre. — J'entrai dans le cimetière, quoiqu'en frissonnant à la pensée des dangers de tout genre qui me menaçaient; car je savais que des canons de fusils étaient chargés et prêts à lancer la mort et à infliger de terribles blessures, je savais que des piéges se cachaient de toutes parts au milieu du gazon, comme des serpents qui guettent leur proie. Mais l'enfer en me communiquant ses instincts, m'avait aussi inspiré sa malice, et montant sur les tombes je m'avançai en sureté à travers les périls qui se cachaient plus bas; néanmoins les moindres bruits m'alarmaient, me remplissant le cœur de terreur comme si la voix de la mort menaçait à mon oreille, comme si j'entendais le bruit de ses pas sur le gazon agité par le vent; si un chien venait à aboyer dans l'éloignement, je me figurais qu'il s'élançait après moi; si le pas tranquille d'un passant arrivait à mon oreille, je me figurais que j'étais poursuivi. C'est ainsi que je fus bien des fois inter-

rompu dans ma course, par des frayeurs imaginaires, mais toutes ses appréhensions se trouvèrent dénuées de fondement en cette occasion. Enfin, à l'incertaine clarté de la lune, j'aperçus une fosse nouvellement fermée et comme l'instinct du tigre fait bouillir son sang quand sa proie approche, j'éprouvai un impatient désir de profaner cet asile de la mort. Avec un peu de précaution je découvris dans quelles directions couraient les fils de fer communiquant avec les canons de fusils et je les coupai par le milieu à l'aide de mes ciseaux ; car vous devez comprendre que les batteries infernales tournaient sur pivot dans le sens d'appel des fils de fer qui étaient touchés et faisaient explosion sur celui qui les heurtait en passant ; par conséquent, en tâtant délicatement pour trouver les fils et en les coupant par le milieu, il devenait sans danger de s'avancer vers l'endroit où le fil de fer avait été coupé. J'arrive maintenant à un triste, à un douloureux, et horrible épisode de ce récit où tout est triste, douloureux, et horrible, et vous comprendrez combien, en ce qui me concerne, toutes les horreurs antérieures se trouvèrent dépassées, quand je vous dirai qu'après avoir creusé la fosse, retiré le cercueil, et brisé le couvercle, je vis le visage pâle et rigide de ma propre femme !...

— Votre femme !... — répéta Meagles en tressaillant violemment, — oh ! c'est horrible..., horrible !...

— Oh ! oui, c'est horrible, bien horrible, — gémit Melmoth en se couvrant le visage avec ses mains, et pendant plus d'une minute il resta dans cette position,

silencieux et immobile. — Je vis qu'elle était dans une bière des pauvres, — reprit-il enfin en découvrant son visage, devenu d'une horrible pâleur et empreint d'une expression effrayante d'angoisse et d'horreur, — et il ne me fut pas difficile de deviner comment elle était morte et qui avait présidé à sa sépulture. La misère et la faim avaient causé sa mort et la froide charité de la paroisse avait pourvu à son enterrement. Je ne m'appesantirai pas sur la scène qui se passa dans le cimetière pendant cette effroyable nuit, qu'il vous suffise de savoir que la malédiction qui m'avait été inspirée, quand je trouvai ma famille jetée sans pitié sur le pavé, se réveilla avec une force nouvelle dans mon âme, que je renouvelai le serment que je m'étais fait, et que je jurai de poursuivre ma vengeance par tous les moyens et de toutes mes forces, de chercher à fermer mon cœur à toute pitié, à tout remords ; ma femme a été tuée par les lois cruelles, par les injustes institutions dont j'avais été en premier lieu la victime et une terrible revanche pouvait seule apaiser ma soif de vengeance. La vengeance tel devait être désormais le but de ma vie. Ai-je besoin de vous dire que je rendis les restes de ma pauvre femme à sa dernière demeure, et que sur sa tombe je répétai le serment de la venger ? Ceci fait je quittai le cimetière et à une petite distance je rencontrai un homme bien mis dans un état complet d'ivresse, je me rappelai que je n'avais plus d'argent et je lui volai le peu qu'il avait sur lui ; il était incapable de me résister et je ne lui fis

aucun mal, mais je m'éloignais à la hâte en me réjouissant de mon nouveau crime, car je voyais l'inutilité complète qu'il y avait pour un misérable comme moi à rester honnête. Néanmoins quand la première surexcitation fut passée, je sentis l'inévitable influence de la réaction. Je maudis de nouveau la destinée qui me marquait au front comme Caïn et j'aurais donné toutes les richesses de la terre, si je les avais possédées, pour ne pas m'être souillé d'un vol. Mais les remords étaient inutiles et quelques jours après mes sombres et infernales hallucinations me reprirent, et quand la nuit fut profonde je me mis en route pour un autre cimetière. Une seconde fois j'eus à subir l'épouvantable épreuve de la lutte entre mes instincts et mes sentiments, mais le démon qui me poussait fut encore le plus fort et triompha des efforts faits par mon ange gardien pour me sauver. Comme la première fois les fils de fer en communication avec les batteries infernales furent coupés et une nouvelle tombe fut ouverte, un corps en fut arraché, et animé d'une rage endiablée je le mutilai, je le hachai avec le fer de ma bêche. Alors un invincible stupeur s'empara de moi, elle dura deux ou trois heures, je ne saurais préciser le temps au juste et en revenant à moi, je fus saisi d'une horreur si profonde, d'une angoisse si intense, d'une panique si insurmontable, qu'oubliant les dangers qui m'environnaient je m'enfuis, mais presque au même instant une explosion eut lieu, j'avais marché sur ce qui restait du fil de fer que j'avais antérieurement coupé et je reçus en

plein corps la décharge de la batterie maudite. O horreur! quels furent mes sentiments en ce terrible moment! des millions d'effroyables pensées vinrent m'assaillir comme une volée de flèches qui sifflent dans l'air, je me vis pris, emprisonné, jugé, condamné, et montant à l'échafaud! mais presque au même instant je me secouai comme un chien qui sort de l'eau et malgré les douleurs que j'éprouvai par tout le corps je sentis que je n'étais pas complétement hors d'état de faire usage de mes membres. En me traînant sur le gazon je gagnai le chemin frayé et je m'arrêtai quelques instants pour bander celle de mes blessures d'où le sang coulait avec le plus d'abondance et alors, avec une célérité merveilleuse pour l'état déplorable dans lequel je me trouvais, je m'éloignai de l'endroit qui avait vu et mon crime et mon châtiment. L'alarme avait été donné dans le voisinage par l'explosion de la machine infernale, mais je parvins à m'éloigner sans avoir été vu, et comme à la douleur cuisante que j'avais éprouvée dans le premier moment avait succédé une sorte d'engourdissement, je pus me traîner dans la ruelle détournée dans laquelle j'étais entré. C'était le faubourg au Nord-Est de Londres que j'avais choisi pour le théâtre de mes exploits pendant cette nuit déplorable, et c'est vers les quartiers de l'Est que je me dirigeai. Enfin, après trois heures de marche j'entrai dans le labyrinthe de ruelles, de cours, et d'allées qui constituent Whitechapel, et presque épuisé je tombai sur les marches d'un grand bâtiment ayant l'aspect

d'une prison. Ce bâtiment se trouvait être une maison de travail et quand la porte s'ouvrit, je demandai à y être admis. Cette faveur me fût accordée quand on s'aperçut que j'étais sérieusement blessé et lorsque j'eus fait un conte pour expliquer mes blessures. Mais jugez de ma joie, c'était sous ce toit que j'étais destiné par la Providence à retrouver mes enfants dont la misère leur avait ouvert les portes.

— Dans la maison des pauvres ? — s'écria Meagles de plus en plus intéressé par le récit étrange, effrayant, et à peine croyable qu'il entendait.

— Oui, dans la maison des pauvres, .. dans la maison des pauvres ! — répondit Melmoth amèrement. — Mais, n'importe dans quel endroit, j'étais bien heureux de les retrouver, les pauvres petits ! Car leur mère leur avait été enlevée par la mort. J'appris alors que le pauvre baby, lui aussi était mort, et qu'un médecin avait pris le corps de l'enfant pour le conserver dans son laboratoire, et je jurai que cette barbarie ne resterait pas impunie ; j'appris également que c'était sur le pas de la porte d'une grande maison du West End que ma pauvre femme avait rendu le dernier soupir et je fis un autre serment, c'est que les habitants de cette noble demeure ressentiraient aussi les effets de ma vengeance. Pour abréger, ce même médecin qui s'était emparé du corps de mon enfant, fut un jour amené pour me voir par le médecin de la paroisse, et par le nombre et la nature de mes blessures, il fut conduit à la découverte que j'étais le monstre dont les forfaits

avaient frappé d'horreur toute la ville. Je fus transporté dans une cellule et traité comme fou ; mais une révolte parmi les aliénés me rendit la liberté, et accompagné de mes enfants, je quittai la maison des pauvres. Six semaines environ se sont écoulées depuis lors...

— Et dans l'intervalle vous avez exercé un suffisant contrôle sur vos sentiments et sur vos actions ? — demanda Meagles avec un empressement qui montrait avec quelle ardeur il désirait recevoir une réponse affirmative ; car, malgré l'horreur et le dégoût que lui inspirait ce misérable homme, il ressentait pour lui une profonde compassion, une immense pitié !

— Depuis ce temps, — répondit Melmoth après un long silence, en parlant d'un ton solennel et les yeux fixés sur Meagles avec une expression de fermeté et d'indomptable résolution, — depuis ce temps, je ne suis certainement pas retombé dans mon affreuse monomanie, dans ces hallucinations qui me pressaient à accomplir les forfaits des goules et des vampires, mais je n'en ai pas moins continué ma guerre contre la société ! Vous devez remarquer que mon extérieur ne trahit pas la misère et pourtant aucun travail honnête ne me procure les moyens de nourrir et de loger mes enfants ; non, toute chance de gagner ma vie par une honnête industrie, m'est interdite dans ce pays ! Je suis donc devenu voleur, voleur de profession, et j'instruis mes enfants pour en faire des voleurs !

— Grand Dieu ! est-ce possible, Melmoth ? — s'écria Meagles au comble de l'agitation

— Oui! — répondit Melmoth en s'efforçant de cacher ses remords sous le voile d'une joie féroce. — Et pourquoi pas? De quelle utilité est la vertu? Quelle recommandation procure une honorable réputation? Aucune. D'ailleurs, oubliez-vous que c'est un vol qui nous a mis pour la première fois en face l'un de l'autre. Ne vous ai-je pas dévalisé dans St-James Square.

— Oui, mais comme vous avez ensuite déploré votre action!... — dit Meagles d'un air grave.

— Parce que vous étiez bon et parce que j'étais encore bien neuf dans le crime, — répondit Melmoth. — Mais maintenant, je suis aussi ancré dans la carrière du crime, comme dit le monde, qu'autrefois j'étais anxieux de garder un nom pur et honorable. En résumé, — s'écria-t-il en se levant, — j'ai une mission à remplir, et quand mon œuvre sera accomplie, peu m'importe de quitter vite cette terre de misère, de douleurs, et de tourments. Je prépare en ce moment une grande campagne, et vous ne tarderez pas à apprendre que de terribles choses se sont accomplies. Il y a le médecin qui a volé le corps de mon enfant, il y a les habitants de cette riche demeure, devant laquelle ma femme est tombée et est morte d'inanition, il y a enfin ce Prince infâme, dont la tyrannie m'a enlevé à ma famille, voilà tous ceux que j'ai à punir et pas un ne sera épargné.

Melmoth parlait avec une terrible amertume et pendant un moment, il resta les yeux fixés sur Meagles.

— Mon bon ami, — dit Meagles, d'un ton suppliant, — vous...

— Rien de ce que vous pourrez dire, — interrompit Melmoth d'un ton calme mais ferme, — ne me fera dévier de la route que je me suis tracée. Mais, quant à vous, quant à Rose Foster, cet ange de beauté et d'innocence, puisse le ciel vous protéger tous deux ! puisse Dieu vous épargner les douleurs et les épreuves par lesquelles j'ai passé !

Melmoth se dirigea tout-à-coup vers la porte et quitta la chambre. Meagles s'élança à sa poursuite et le supplia de rester encore quelques instants ; mais sans tenir compte de ses instances, Melmoth continua à descendre l'escalier et au moment où Meagles arrivait à la porte extérieure, ce malheureux disparaissait au coin d'une ruelle étroite qui était située de l'autre côté d'Edgevare Road.

CHAPITRE XI

DERNIÈRE RÉPARATION

Le même jour et presque à la même heure où se passaient les incidents que nous venons de rapporter, un événement d'une nature plus sérieuse avait lieu au Manoir de Stamford.

Le temps était beau, c'était sans contredit la plus splendide journée qui eût encore marqué le printemps de l'année 1795. Tout à l'entour du Manoir, la nature était d'une beauté indescriptible: les jardins étaient ornés de toutes les variétés de fleurs; au-delà de l'enceinte des jardins les plaines étaient brillantes de verdure; là, c'était une prairie verte comme l'émeraude, là, un bouquet de bois au feuillage plus sombre, et les haies touffues qui séparaient les paturages formaient comme un réseau de veines qui s'étendait sur toute cette vaste étendue de plaines baignées par le soleil; ici, comme un large ruban d'argent, courait une rivière sinueuse, aux eaux limpides et transparentes, et

les champs émaillés de boutons d'or semblaient être un immense tapis vert brodé d'arabesques d'or. Le chœur des chanteurs ailés faisait retentir les airs de ses accents joyeux, les agneaux bondissaient dans les prés, toute la nature animée et inanimée respirait la joie, le bonheur, et la beauté.

Le Comte et la Comtesse de Desborough se promenaient dans les jardins du Manoir de Stamford. Ils ne se donnaient pas le bras, mais ils marchaient lentement à côté l'un de l'autre dans les allées sablées qui étaient bordées des plus admirables parterres de fleurs.

Ils ne se regardaient pas non plus, leurs yeux étaient baissés vers la terre et leur air, leur démarche, tout en eux indiquait une pénible contrainte et les plus sombres préoccupations. Pourtant, aucune querelle n'était survenue entre eux, aucune dispute n'avait aigri leurs caractères et amené entre eux la mésintelligence. Pas un mot blessant n'était sorti de leurs lèvres, ils n'avaient pas échangé un seul regard de colère, rien qui fût de nature à jeter un trouble dans leurs rapports de mari à femme n'était intervenu. La femme n'était pas dans un de ces moments où ses désirs inassouvis enflammaient ses passions, et le noble nord n'était pas réduit au désespoir par un sentiment de honte et d'humiliation. C'était un tout autre ordre de pensées qui torturait leurs esprits et qui agitaient leurs âmes!

La vérité est qu'ils éprouvaient un secret et insurmontable dégout l'un pour l'autre, un mélange de répugnance et d'horreur, qu'ils essayaient vainement de

combattre et qu'ils ne pouvaient vaincre; le sang versé avait empoisonné l'atmosphère qu'ils respiraient et détruit dans leurs cœurs toute possibilité de sympathie l'un pour l'autre. Malgré toute la profonde, toute la folle adoration avec laquelle il avait aimé la belle Comtesse, le Comte ne la regardait plus maintenaint que comme une femme coupable d'un meurtre et sa présence, quand elle marchait auprès de lui dans tout l'éclat de sa beauté, ne lui causait plus que l'impression du dégoût que lui aurait inspiré la vue d'un serpent. Il lui semblait que son contact était une souillure, que son haleine exhalait un venin, que ses yeux avaient la puissance de fascination du basilic, et un frisson glacé, comme un pressentiment du danger, courait par tout son corps chaque fois qu'elle s'approchait de lui. Quelle différence avec le temps où il aurait voulu baiser la trace de ses pas, où il ne pouvait se lasser de la contempler, comme une déesse, objet de son idolâtre adoration, où le simple contact de sa main le plongeait dans une extase de bonheur. Comme les pluies d'insectes malfaisants qui détruisent en un instant la végétation et tout l'espoir du printemps, de même le meurtre avait étouffé, sous sa rosée sanglante tous les nobles sentiments, toutes les tendres affections que le noble Comte gardait dans son cœur, et comme sous l'influence dévastatrice du fléau, les feuilles jaunissent et se dessèchent, la source des plus purs et des plus nobles sentiments de l'âme s'était tarie dans le sein du Comte.

Quant à la Comtesse de Desborough elle n'avait pas le même ardent amour à arracher de son cœur, la même affection enthousiaste à oublier, le même culte à renier, mais dans tous les cas, ses impressions n'en étaient pas moins vives, sa délicatesse n'en était pas moins blessée ; et quand Eléanor pensait à son mari, ou le voyait s'approcher d'elle, elle ne voyait en lui que le complice d'un meurtre ! Cette circonstance qu'il était doué des plus rares qualités intellectuelles, que ses principes étaient nobles, élevés et le rendaient dignes des plus grands respects, que son caractère le plaçait au plus haut rang parmi ceux qui sont en possession de l'estime et de l'admiration du monde, la connaissance de tout cela ne faisait qu'accroître le dégoût qu'il lui inspirait ; car lorsqu'elle l'examinait, son masque tombait, elle le voyait tel qu'il était, c'est-à-dire comme le complice de son crime, et elle ne retrouvait plus l'homme pur et sans tâche qu'il était pour le monde. Quoique ce fût sa main qui eut commis le meurtre, il n'en avait pas moins été son complice avant et après la perpétration du crime, et ni les chevaleresques sentiments qui lui avaient fait accepter cette complicité, ni la preuve d'amour sans bornes qu'il lui avait donnée en l'acceptant, ne diminuaient le dégoût et l'horreur qu'elle ressentait après le crime commis pour celui qui s'y était associé.

C'est ainsi que le noble couple en était arrivé à éprouver un mutuel dégoût, une commune horreur, et que les deux époux ne pouvaient ni triompher de leurs

sentiments ni se les cacher l'un à l'autre. La contrainte et l'embarras, la réserve et la froideur s'étaient rapidement glissées dans leurs manières d'être, dans leurs regards, et dans leur lângage. Ils avaient peur d'échanger un regard, ils tremblaient de se trouver ensemble, ils reculaient effrayés devant le contact de leurs mains.

Le hasard les avait fait cette fois se rencontrer dans les jardins, et en se trouvant face à face ils avaient tressailli tous deux comme s'ils s'étaient tout-à-coup trouvés en présence d'un spectre, puis leurs regards s'étaient abaissés vers la terre et ils avaient continué à marcher, en échangeant de loin en loin quelques lieux communs, qui ne faisaient que rendre leur embarras plus cruel et leur perplexité plus pénible.

— Eléanor, — dit le Comte après un long silence qui rendait encore leur situation plus intolérable. Tout ceci doit avoir une fin !

— Milord ! — s'écria la Comtesse en tressaillant.

Et comme si elle ne comprenait pas le sens des paroles de son mari, elle l'interrogea d'un regard qui se détourna aussitôt.

— Oui, tout ceci doit prendre fin d'une manière ou d'autre, — s'écria le Comte d'un ton ferme, — il est impossible que nous supportions plus longtemps une aussi terrible existence.

— Une terrible existence, Milord? — dit la Comtesse avec une sorte de froid étonnement.

— Oh! n'affectez pas de ne pas me comprendre,

Eléanor! — s'écria le malheureux Comte, — votre cœur ne vous dit que trop bien ce que je veux dire. Je vous le dis, Eléanor, nous sommes maudits à nos propres yeux, — continua-t-il à voix basse et d'un ton grave, — jusqu'à ce moment nous n'avons pas osé employer le langage pour nous exprimer nos sentiments, que trahissent nos regards et toutes nos actions. Le crime, Eléanor, a creusé entre nous un épouvantable gouffre et nous ne pouvons plus vivre ensemble plus longtemps.

— Mais, si nous nous séparions, — dit la Comtesse, les yeux fixés vers la terre et d'une voix si basse que c'était à peine si elle se faisait entendre, car elle n'affectait plus de ne pas comprendre le sens des paroles du Comte, — si nous nous séparions, que dirait le monde?... Quel scancale cette séparation ne provoquerait-elle pas?... A quelles suppositions poùrrait-elle donner naissance?

— C'est vrai! — murmura le Comte, — et par conséquent il me paraît évident que nous ne devons pas nous séparer, n'est-ce pas? — demanda-t-il.

— Non, nous ne devons pas nous séparer, — répondit la Comtesse.

— Ni continuer à vivre ensemble!--ajouta le Comte.

— Non, nous ne pouvons continuer à vivre ainsi? — répliqua-t-elle.

Un long silence s'établit entre eux, pendant lequel ils continuèrent à marcher côte à côte, sans échanger un regard, même à la dérobée.

— Voilà une splendide, une admirable journée! — s'écria tout-à-coup le Comte d'un air joyeux et comme transporté d'admiration pour les beautés de la nature. — La vue dont on jouit du haut de la maison, doit être on ne peut plus charmante, et je pense, Eléanor, que nos cœurs peuvent en tirer un soulagement; la contemplation du riche manteau que le printemps étend sur toute la nature réjouirait nos yeux, et qui sait si cet harmonieux accord de teintes et de couleurs n'agirait pas sur nos esprits, si elle n'adoucirait pas les aspérités de nos sentiments, et si elle ne réveillerait pas en nous des dispositions plus amicales!

La Comtesse jeta un regard d'étonnement, de curiosité, et de doute sur son mari, le plus long et le plus sérieux regard qu'elle eût osé fixer sur lui depuis le meurtre. D'abord elle s'étonna de lui voir cette exaltation pour les beautés de la nature quand les plus sérieuses réalités de la vie absorbaient ses pensées ainsi qu'elles occupaient les siennes; puis elle chercha à deviner quel but réel il voulait atteindre, et enfin elle resta plongée dans une étrange incertitude, se demandant s'il avait quelque intention sinistre, ou s'il avait parlé sous la franche et naturelle impulsion d'une meilleure disposition d'esprit.

— Voulez-vous monter sur le toit de la maison? — demanda-t-elle en détournant de nouveau son regard.

— Si cela vous est agréable, Eléanor, — répondit le Comte, — véritablement je serais désireux que vous

consentissiez à m'accompagner, car j'ai l'idée que cela vous fera du bien, et que vos yeux seront réjouis par la vue qui s'offrira à vos regards de ce point élevé.

— Soit, donc, — dit la Comtesse.

Et avec une vague crainte, avec un mélange d'inquiétude et de curiosité, elle commença à monter les marches de l'escalier tournant qui conduisait au faîte de la maison.

Le Comte la suivit, et pendant les trois ou quatre minutes que dura l'ascension, il continua à parler avec une gaîté qui excita au plus haut point l'étonnement d'Eléanor, et qui changea ses doutes en une véritable terreur.

— Quand le cerveau est échauffé par la fièvre, — dit le Comte, — tout changement de lieu, tout déplacement quelque insignifiant qu'il soit, toute rupture avec nos habitudes journalières fait énormement de bien. Je suis impatient de respirer un air plus frais et plus pur à cette hauteur, l'atmosphère était étouffante en bas, dans le jardin, et nous jouirons d'une vue plus étendue que celle qui s'offrait à nos regards. Il me semble, mon Eléanor, que nous entrons dans une ère nouvelle, en cherchant ainsi à prendre ensemble cette petite distraction. Ne pouvez-vous envisager les choses sous le même jour que moi ?

Mais la Comtesse était trop en proie à l'étonnement et à l'effroi toujours croissant qui la dominait, pour répondre vivement à cette question et presque au même instant elle arrivait sur les plombs qui surmon-

taient le Manoir de Stamford. Il y avait un léger parapet qui les bordait, mais il était si peu élevé qu'il y avait danger pour une personne sujette aux étourdissements à s'en approcher de trop près.

— La vue n'est-elle pas ravissante, Eléanor? — s'écria le Comte, en étendant le bras et en le promenant lentement dans différentes directions, comme pour attirer son attention, — mais c'est d'ici que la vue est la plus belle, — ajouta-t-il en se rapprochant du parapet.

— Pour l'amour du ciel, soyez prudent, Francis ! — s'écria Eléanor, en reculant avec un effroi qui fit pâlir son visage et trembler sa voix.

— Est-il possible, Eléanor, — dit le Comte, en se reculant et en fixant son regard sur elle pour la première fois depuis le commencement de la scène que nous décrivons, — est-il possible que vous puissiez éprouver une appréhension à mon sujet?

— En doutez-vous ? — s'écria la Comtesse, en répondant à son regard, mais avec un mélange de curiosité et de crainte ; — oh ! si vous m'avez amenée ici pour mettre à l'épreuve mes sentiments pour vous.... mais non, vous n'auriez pas fait cela, — s'écria-t-elle dans une perplexité qui prenait rapidement les proportions de la plus vive alarme, — comme vous me regardez d'une manière étrange.... vos regards me remplissent de terreur!... O Françis ! bien certainement, vous n'avez pas de mauvais desseins.....

— Contre vous ! — s'écria le Comte, d'un ton qui

la rassura immédiatement, et ses regards qui s'étaient un instant dirigés vers l'abîme qui s'ouvrait au-dessous d'elle, furent ramenés sur le visage de son mari, — Dieu me préserve de toucher jamais à un seul cheveu de votre tête; non, non, — continua-t-il avec une émotion empreinte d'égarement, avec cette exaltation de dévouement qui aspire avec joie au martyre, — je ne voudrais pas vivre pour te rendre l'existence malheureuse, mon Eléanor, mais je consentirais volontiers à mourir pour assurer ton bonheur!

— Juste ciel! que voulez-vous dire, Francis? — s'écria la Comtesse, dont un effroyable soupçon traversa l'esprit, et une sueur froide vint inonder son front.

— Eléanor, — dit le Comte, en saisissant sa main qu'elle ne chercha pas à retirer, et en la regardant avec une expression de résolution désespérée empreinte sur tous ses traits, — c'est la première fois qu'il nous a été possible de nous regarder sans horreur, de rapprocher nos mains sans que leur contact ne provoquât en nous-mêmes un sentiment de dégoût, depuis cette fatale soirée......

— Oui, oui, je vous comprends, Francis, — interrompit la Comtesse, avec une febrile impatience, — mais quelle pensée, quel dessein nourrissez-vous au fond du cœur?... Parlez, je vous en conjure, ne me laissez pas dans le doute, je vous en supplie!

Dans l'angoisse de son intolérable inquiétude, elle porta la main qu'elle avait de libre, sur sa poitrine,

comme pour comprimer les battements désordonnés de son cœur.

— Je m'expliquerai en peu de mots, Eléanor, — répondit le Comte dont l'exaltation était tombée et dont la physionomie n'exprimait plus alors que la triste résolution du désespoir. — Vous avez déjà reconnu avec moi que nous ne pouvions continuer plus longtemps à vivre ensemble, et vous avez également déclaré qu'il y aurait imprudence à nous séparer. Sur ces deux points je suis d'accord avec vous et je reconnais, comme vous, que l'une et l'autre de ces deux alternatives nous sont fermées. Mais ne nous reste-t-il pas quelque autre moyen?... N'existe-t-il pas de remède à la triste position dans laquelle nous sommes placés? Nous nous regardons en ce moment sans aversion, mais c'est parce que des sentiments plus puissants nous font oublier pour un instant cette horreur mutuelle, catte intolérable méfiance dont il nous est impossible de triompher complétement. Mais cette froide réserve, cette douloureuse contrainte, ce pénible embarras reviendront bientôt et quand les sentiments qui nous animent se seront calmés, nos regards se fuiront de nouveau et nous craindrons jusqu'au moindre contact de nos mains.

— C'est vrai, mon Dieu! ce n'est que trop vrai!... — murmura Eléanor avec une amère tristesse.

— Oh! alors il faut qu'un sacrifice soit accompli par l'un de nous pour le bonheur de l'autre, — dit le Comte à la hâte. — Et puisque j'ai été ton mauvais génie, Eléanor, puisque je t'ai induit à contracter un mariage

que tu déplores depuis le jour où il a été célébré, c'est à moi, maintenant, d'essayer de réparer mes torts d'une manière signalée. Sois heureuse, Eléanor, et que Dieu te pardonne et répande sur toi ses bénédictions...

— Que voulez-vous dire? — s'écria-t-elle en le regardant avec des yeux hagards de terreur.

— Vous laisserez croire au monde que c'est un accident, Eléanor, — dit le noble Comte.

Puis laissant tomber la main d'Eléanor, après l'avoir pressée avec ardeur pendant un instant, il se jeta par dessus le parapet.

Un cri, un cri perçant et déchirant s'échappa de la poitrine de la Comtesse de Desborough, puis elle fut frappée d'immobilité, comme pétrifiée d'horreur et de consternation, les yeux dilatés, les lèvres entrouvertes, les joues complétement décolorées, elle resta à la place qu'elle occupait dans toute l'angoisse de la terreur.

Les jardiniers qui travaillaient dans les parterres devant la maison, furent témoins de cette effroyable tragédie et se précipitèrent vers l'endroit où le Comte était tombé, mais sa tête était horriblement fracassée et la vie était éteinte! Les servantes s'empressèrent de gravir jusqu'au faîte de la maison pour porter secours à leur maitresse qu'elles rapportèrent dans sa chambre en proie au plus violent délire, et l'accident arrivé au Comte de Desborough se répandit avec rapidité dans tout le voisinage.

CHAPITRE XII

A NEWGATE

Le lieu de l'action change et nous nous transportons dans la prison de Newgate; mais c'est toujours la même journée dont nous relatons les incidents.

Il était un peu plus de midi et Caroline Walters prenait quelques instants d'exercice dans la grande salle dallée dont la porte donnait sur les différentes cours des criminels. Nous avons déjà constaté que la discipline de Newgate était loin d'être aussi sévère à cette époque que de nos jours et qu'avec de l'argent on pouvait acheter bien des complaisances. C'est ce qui expliquait comment la jeune femme avait obtenu le privilége de se promener dans cette salle, au lieu d'être confinée dans la cour des femmes.

C'était alors l'heure du dîner. Ceux des prisonniers qui en étaient réduits à se contenter de l'ordinaire de la prison, recevaient leurs portions dans leurs cours respectives, mais ceux qui pourvoyaient eux-mêmes à

leurs besoins se réunissaient aux guichets qui se trouvaient près de la porte de la cour et attendaient avec impatience l'arrivée de leurs pourvoyeurs du dehors. Leurs provisions leur étaient apportées soit par les garçons des tavernes et des cafés d'Old Bailey, soit par des parents ou des amis, et pendant les dix minutes que durait la délivrance des dîners, la salle où se trouvait Caroline était pleine d'animation et de mouvement.

Elle s'était arrêtée à considérer cette scène et comme les portes communiquant avec la cour étaient ouvertes, elle pouvait examiner la physionomie des hommes réunis autour des guichets pratiqués dans les grilles de fer qui séparaient les prisonniers de leurs visiteurs du dehors. C'étaient de hideux visages qui s'offraient aux regards de Caroline, des visages portant l'empreinte de tous les crimes, mais deux surtout la frappèrent comme exprimant au plus haut degré l'infamie humaine. C'est en frissonnant qu'elle examinait les deux hommes qui avaient plus particulièrement attiré son attention, et qui semblaient attendre avec une vive impatience qu'on leur apportât leur dîner.

Le complaisant guichetier qui procurait à Caroline les priviléges dont elle jouissait, était posté à l'une des extrémités de la salle, examinant les personnes qui entraient dans la prison, et un sentiment de curiosité la poussa à l'accoster et à lui demander des renseignements sur les deux hommes qui avaient attiré son attention.

— Qui sont ces deux hommes? — s'écria le porte-clefs en répétant la question qui venait de lui être adressée. — Deux des plus grands bandits de toute l'Europe! Celui-ci qui a l'air si farouche, est connu sous le nom de Magsman, quoique son véritable nom soit Joe Warren, et on appelle son camarade le Gros Meg, bien que son nom réel soit Stephen Price. Ils sont sur le point de comparaître devant la Cour de l'Amirauté, pour piraterie, meurtre, et Dieu sait quelle kyrielle d'autres crimes. Magsman s'est déjà une fois échappé de cette prison de la façon la plus extraordinaire, mais voyez l'air de fureur sauvage de son camarade parce qu'on ne leur a pas encore apporté leur dîner. Ils sont maintenant les deux derniers à attendre au guichet de la grille et Carotte n'a qu'à se bien tenir quand elle viendra.

— Quel nom venez-vous de prononcer? — demanda Caroline.

— Celui qu'on donne à la fille du Gros Meg, — répondit le porte-clefs. — C'est presque toujours elle qui vient leur apporter leur dîner.

— Je suppose alors qu'elle doit avoir bien de la peine à fournir à leurs besoins?

— Pas du tout, Mademoiselle. Elle tient une maison mal famée dans Horslydown, mais elle s'arrange pour venir tous les jours à midi voir son père et le camarade de son père et pour leur apporter leur dîner. Ah! ma chère demoiselle, l'argent ne manque pas chez ces gens là, et vous allez voir quel bon dîner elle va ap

porter à ces misérables. Une couple de volailles avec du jambon bouilli, ou bien un pâté de pigeons ; mais, tenez, la voici !

— Bonjour, Monsieur Pigman, — dit Carotte en passant devant le porte-clefs.

Puis, s'empressant de se rendre près du guichet, elle déposa à terre le lourd panier qu'elle avait apporté.

— Maintenant, Mademoiselle, — murmura vivement le porte-clefs à l'oreille de Caroline, — si vous êtes curieuse de voir comment ils vont recevoir Carotte, glissez-vous derrière ce pilier, et je veux être pendu si vous n'avez pas un moment d'agrément.

Un inexplicable sentiment poussa la jeune femme à suivre le conseil que lui avait donné Pigman sous forme de plaisanterie, et s'avançant vers l'extrémité de la salle, elle se glissa derrière un gros pilier qui se trouvait tout proche du guichet où le colloque annoncé allait avoir lieu.

— Eh ! bien, Poll, — dit le Gros Meg, avec humeur, — pourquoi diable arrives-tu si tard ?

— Parce que j'ai pris des informations sur l'affaire dont vous m'avez parlé hier, voilà pourquoi, — répondit la jeune femme aux cheveux rouges, d'un ton acariâtre.

— Et qu'as-tu appris, fillette ? — demanda son père d'un ton radouci.

— Moi, j'ai trouvé le nom de baptême en question dans un recueil fashionable qui contient l'énumération de toute la noblesse et de toutes les grandes familles du pays, — répondit Carotte.

— Eh! bien, a qui appartient ce nom? — demanda Magsman, — mon Dieu, que cette fille est longue à nous donner l'explication!

— Parce que je suis tout essoufflée d'avoir couru étant en retard, et parce que je suis harassée d'avoir porté ce lourd panier de la taverne ici. Mais si vous m'en donnez le temps je vous dirai tout.

— Parle, — dirent tous deux ensemble Magsman et le Gros Meg.

— En premier lieu, je vous dirai donc, — reprit Carotte, — que j'ai pris avec moi Alfred, ce garçon dont je vous ai parlé, le même qui a été chargé de l'affaire de Florimel chez Rigden.

— Oui, oui, — nous savons de quoi tu veux parler, — s'écria Magsman; — on nous a déjà conté toute cette affaire. A propos, je suppose que Florimel t'a diablement bien payé la restitution de ses papiers enlevés à Rigden?

— Cinq cents livres pour cette affaire et deux cents livres pour avoir arraché Pauline Clarendon des mains du Prince, sept cents livres en tout, — dit Carotte avec un ricannement de satisfaction. — C'est une jolie petite somme à ajouter à celle que nous avons réunie déjà pour nous servir quand nous émigrerons.

— Certainement, — dit Magsman en riant à son tour, — et nous ne devons pas oublier que ma chère et délicieuse femme, Madame Brace, pour l'appeler par le nom qu'il lui plaît de se donner, a contribué pour mille livres, l'autre jour, dans la somme mise en réserve

avec cette destination. Nous avons eu de la chance de la faire financer avant qu'elle se soit fait coffrer pour les deux assassinats. Qui diable aurait pu croire qu'elle aurait assez d'énergie pour faire de pareilles choses? et n'est-il pas extraordinaire que nous soyons pincés tous les deux en même temps, elle dans un quartier et moi dans l'autre de cette même prison? je voudrais bien savoir si elle demande de mes nouvelles? — dit Magsman avec un éclat de rire.

— Oh ! ce n'est pas le moment de nous occuper de votre superbe femme, Monsieur Warren, — dit Carotte avec impatience. — J'étais en train de vous dire, quand vous m'avez interrompue, qu'il n'y avait pas de mal à augmenter le plus possible les fonds communs, et c'est également ce que vous avez fait observer vous-même, hier, quand vous et mon père vous m'avez donné les détails de votre expédition en province d'il y a trois mois. Peut-être le fil que j'ai trouvé déjà en m'occupant de l'affaire nous fournira-t-il les moyens d'arriver au but ?

— Et si tu arrives à savoir quels étaient ceux qui dirigeaient cette expédition en province, c'est bien certainement quelques milles livre que cela nous vaudra. C'est ce que je disais à l'instant à ton père, n'est-ce pas, Stephen? — dit Magsman.

— C'est exact, Joe, — répondit le Gros Meg. — Mais voyons, énumérons les indices que nous possédons : le nom de baptême de la dame, l'anneau arraché du doigt du mort dans le caveau, et ce fait que la

vieille femme résidant dans le cottage où nous nous sommes arrêtés la dernière fois, a appelé notre chef masqué Milord. Cela fait trois indices, les trois seuls indices que nous possédions.

— Eh bien! je crois qu'ils seront suffisants pour nous faire découvrir tout le mystère, — interrompit Carotte. — Mais, comme je vous le disais, j'ai emmené Alfred avec moi chez un libraire du West End, et sous le prétexte d'acheter un guide dans le monde élégant, il l'a examiné attentivement, il a trouvé le nom de Fernanda, et il paraît que celle qui le porte est une jeune femme, dont le nom de famille est Aylmer, et qui est parente du Comte de Desborough, du Comte de Montgomery, de la Marquise de Bellenden, et d'autres nobles personnages. D'autres informations prises ensuite nous ont appris que cette Fernanda Aylmer est maintenant Lady Holderness, et d'après les renseignements que je me suis procurés sur sa personne, ses cheveux sont noirs et brillants, ses yeux d'un bleu foncé, et son teint d'une blancheur éblouissante.

— Juste le signalement de la dame masquée de notre aventure, autant que nous avons pu en juger par ce qu'il nous a été possible d'entrevoir de sa personne, — s'écria Magsman. — Je crois que tu es sur la piste de notre Fernanda, Poll, et d'ailleurs ce nom est si peu commun.

— Et il y a plus encore, — interrompit Carotte, — le cachet que contient la bague porte les armes de la famille de Bellenden, à laquelle Lady Holderness est alliée.

— Plus de doute alors, nous sommes sur la bonne piste, — dit Magsman. — Qu'en penses-tu, Stephen, si Poll allait tout droit chez Lady Holderness, si elle lui demandait un moment d'entretien, et si elle l'accusait hardiment d'être la dame qui a été chercher le jeune gentleman à la ferme, celle dont il a prononcé le nom avec angoisse avant que nous l'ayons enfermé dans la pile de maçonnerie...

— Non, non, — interrompit le Gros Meg, — ne prenons aucune décision sans avoir mûrement réfléchi. Je n'approuve pas que Poll s'aventure ainsi au hasard chez Lady Holderness ..

— Eh! bien, prenons jusqu'à demain pour réfléchir, — dit Magsmann. — Dans tous les cas, je suis sûr maintenant que nous sommes sur la trace pour découvrir le mystère du meurtre accompli près du pont en construction, du changement de la plaque du cercueil dans le caveau, et de l'altération du registre dans la sacristie. Je ne puis réellement m'empêcher de récapituler tous ces incidents... ils sont si singuliers.

— J'ai appris ce matin, — dit Poll, — que Lady Holderness était engagée avec son cousin le Comte de Montgomery dans un grand procès suivi contre la Marquise de Bellenden dont les armes se trouvent sur l'anneau. Le procès roule sur les domaines que possède la famille de Bellenden dans le Comté de Warwich...

— Et qui nous dit que le faux commis par l'homme masqué dans la sacristie de l'église n'a pas rapport à ce procès ? — s'écria le Gros Meg.

— Et qu'il n'en est pas de même de la substitution d'une nouvelle plaque à celle que portait primitivement le cercueil? — ajouta Magsman. — Peut-être aussi le jeune homme assassiné avait-il un intérêt dans le procès?...

— N'est-il pas probable, après tout, que l'homme masqué qui nous a joué le mauvais tour de nous embarquer pour l'Amérique, n'est pas justement ce Comte de Montgomery dont parle Poll? — dit le Gros Meg.

— Quant à moi, cela me paraît très-probable. Mais il faut que Poll aille prendre de nouveaux renseignements cette après midi, — ajouta Warren. — Et maintenant, ma chère, — continua-t-il en s'adressant à Carotte, — dis-nous ce que tu nous as apporté pour dîner, car je pense que cela a eu le temps de refroidir depuis que nous sommes-là à bavarder.

— Oh! c'est un pâté de veau, Monsieur Warren, et il n'y a pas de danger à craindre, — dit Poll, — du pâté de veau, des œufs durs, et une bonne salade bien assaisonnée, rien n'y manque, allez.

— Pourvu qu'il y ait assez de liquide pour faire descendre tout cela, fillette, — dit le Gros Meg.

— Il y a une bonne bouteille de brandy, — répondit-elle; — mais tendez les mains et je vais vous passer le tout par le guichet.

Caroline s'aperçut que la conversation entre les deux scélérats et la fille aux cheveux rouges abandonnait les sujets qui s'étaient trouvé être d'un intérêt si étrange pour elle, et sortant de derrière le pilier où elle s'était

tenue cachée, elle s'avança lestement vers l'autre extrémité de la salle, en réfléchissant sur ce qu'elle venait d'entendre.

Nos lecteurs voudront bien se rappeler que lorsque Caroline, sous le déguisement de l'Indien Rao, remplissait les fonctions de page auprès de Florimel, elle s'était un certain soir rendue à la demeure du Comte de Montgomery. Son entretien avec le Comte fut interrompu par l'arrivée de Rigden, et elle fut invitée à se retirer dans une pièce voisine pendant la conversation du Comte avec son conseil; cette conversation roula sur le procès que les Montgomerys suivaient contre les Bellendens, et les noms de Fernanda Aylmer et de Lord Raymond furent incidemment mentionnés. Pas un mot de ce qui fut dit alors entre Eugène Montgomery et Rigden ne fut perdu pour Caroline : elle avait écouté avec la plus vive attention, bien qu'elle ait affecté de s'éveiller en sursaut d'un profond sommeil et de se frotter les yeux, quand le Comte était venu l'avertir que l'avoué était parti.

C'est de cette manière que Caroline avait déjà connaissance des particularités du procès, et après la conversation qu'elle venait d'entendre entre Magsman, le Gros Meg, et Carotte, il ne lui était pas difficile d'arriver aux mêmes conclusions que ces estimables personnages, à savoir : que le Comte de Mongomery et Fernanda étaient les chefs de l'expédition en province, que Lord Raymond était la victime de l'assassinat commis au pont en construction, et que les opérations

faites dans le caveau et à la sacristie de l'église se rattachaient au procès suivi devant la Cour de la Chancellerie.

Tous ces détails avaient une notable importance pour Caroline, non seulement comme moyen de compléter sa vengeance contre Fernanda, mais pour prouver au monde que cette jeune femme était capable de toutes les turpitudes qu'elle pouvait lui imputer. Mais si en écoutant, cachée derrière le pilier de la salle, elle avait recueilli des renseignements dont elle pouvait tirer profit, elle avait en même temps appris une nouvelle qui allumait la rage dans son cœur. C'était la ruse employée par l'entremise d'Alfred pour enlever à Rigden les actes volés et les restituer à Florimel, et quand elle vit que la méfiance que lui avait inspirée la physionomie du jeune clerc était pleinement justifiée par l'événement, elle se mordit les lèvres et maudit l'imprudence de Rigden qui avait laissé Florimel l'emporter à la fin.

Après s'être promenée pendant quelques minutes dans la salle pour mettre de l'ordre dans ses idées et calmer autant que possible son irritation, Caroline se retira dans son cachot où elle écrivit le billet suivant, adressé à Rigden :

« Le jeune Alfred qui vous a volé les papiers était employé par « une femme appartenant à une bande infâme dont quelques affiliés « sont en ce moment à Newgate. Le nom de cette femme est Price, « et elle tient une infime taverne dans Horslydown. Peut-être trou- « verez-vous quelque moyen de tirer vengeance de ces misérables « pour la perte de ces papiers? »

Cette lettre écrite, Caroline l'envoya porter à la poste par le complaisant guichetier qui se glorifiait de son nom de Pigman; et quand cet homme revint, après s'être acquitté de sa commission, elle le supplia de lui procurer une entrevue immédiate avec l'Honorable Arthur Eaton.

Cette faveur lui fut accordée sans beaucoup de difficulté et aussitôt que Caroline se trouva seule avec Arthur, elle s'empressa de lui relater tout ce qu'elle venait d'apprendre au sujet de Fernanda, en lui faisant part de ses suppositions et de ses soupçons. Arthur prit tout cela en note avec tous les détails et après un long entretien, Caroline fut avertie par le porte-clés qu'il était temps de prendre congé du jeune homme. En conséquence ils se séparèrent et elle retournait à son cachot en compagnie de Pigman, quand au moment où elle entrait dans le corridor qui y conduisait, elle se trouva face à face avec la marchande de modes de Pall Mall.

— Ah! je suis heureuse de vous rencontrer, misérable! — dit Caroline avec une colère contrainte, — vous monterez à l'échafaud et c'est moi qui aurai eu la joie de vous y envoyer!

— Coquine! Toi aussi tu pendras au gibet, — répliqua la marchande de modes les yeux étincelants de rage et les lèvres tremblantes de fureur, — c'est moi qui t'ai fait arrêter, je t'ai rendu la monnaie de ta pièce.

— Mais je ne serai pas pendue, méchant démon, —

répliqua Caroline, avec l'accent du triomphe et comme pour la narguer, — car je puis prouver mon innocence. Et c'est ce qui vous est défendu à vous !

— Tu n'en mourras pas moins, si ce n'est pas par la main du bourreau ! — reprit Madame Brace, toute tremblante de fureur, le visage pâle et les traits décomposés par de hideuses contractions nerveuses.

— Je vivrai pour vous voir vous débattre dans les convulsions sur l'échafaud, — répliqua Caroline, en faisant sifler ses mots entre ses dents comme si sa langue avait le venin d'un serpent.

— Une scélérate qui a assassiné Madame Lindley ! — murmura la marchande de modes.

— La femme de Magsman, de Joe Warren ! — s'écria Caroline, avec l'accent du plus profond mépris, — votre mari parlait de vous, il n'y a qu'un instant, Madame.

— Veux-tu me pousser aux dernières extrémités ? — dit la marchande de modes, d'une voix altérée.

Au même instant elle prit sur elle quelque chose qui brilla tout-à-coup aux yeux de Caroline.

— Au meurtre ! — s'écria Caroline, en reculant devant le coup qu'elle sentait venir.

Mais au même instant les longues pointes d'une paire de ciseaux que tenait la marchande de modes, pénétraient profondément dans la poitrine de la jeune fille.

Poussant un faible gémissement, elle tomba aux pieds de Madame Brace enflammée de fureur, qui fut

immédiatement saisie par le porte-clés qui venait d'arriver, et pendant que cette vindicative créature était entraînée vers son sombre cachot, la blessée était transportée avec tous les soins possibles à l'infirmerie de la prison.

CHAPITRE XIII

AU LIT DE MORT

Il était tard dans la soirée de cette mémorable journée, lorsque le chapelain de Newgate se présenta à la demeure de Florimel, et après avoir obtenu audience, informa le jeune Lord en quelques mots, mais vivement accentués, que Caroline Walters, mortellement blessée, implorait une dernière entrevue avec Sa Seigneurie. Avec son caractère naturellement généreux, Gabriel n'était pas homme à repousser une telle prière et à l'instant même il consentit à accompagner le chapelain à Newgate. Pendant qu'ils s'y rendaient, le Révérend apprit à Florimel que le coup mortel qui avait frappé la malheureuse jeune fille, avait été porté par Madame Brace, et le jeune patricien éprouva une sensation de malaise en réfléchissant à l'intimité qui avait autrefois existé entre lui et la méprisable marchande de modes.

En arrivant à Newgate, Florimel fut conduit dans

une chambre dépendant de l'infirmerie où, sur un modeste lit, gisait Caroline. Les signes de la mort étaient déjà empreints sur son visage décoloré. Son regard était trouble, ses lèvres complétement pâles, et toute sa physionomie exprimait la langueur, la faiblesse, et l'accablement.

L'angoisse des remords mordit le cœur de Florimel à son entrée dans cette chambre, car sa conscience lui dit que c'était lui qui par sa perfidie avait détourné cette jeune fille du droit chemin, qu'elle aurait pu vivre innocente et heureuse, et que c'était lui qui l'avait poussée dans cette voie perverse qui devait lui donner une existence tourmentée et la conduire à une mort violente et prématurée.

Une expression de repentir et de retour à l'affection parut sur la physionomie de la jeune fille mourante, lorsque Florimel d'un air contrit et affligé s'approcha du lit où elle était étendue, et il vit à l'instant que ce n'était pas pour exhaler ses reproches avec son dernier soupir que Caroline avait désiré sa présence. Le chapelain qui avait introduit le jeune Lord et la femme qui donnait ses soins à Caroline se retirèrent alors, et Florimel resta seul auprès de la mourante.

Il promena un regard douloureux autour de cette chambre éclairée par une seule chandelle, dont l'aspect était si nu, si triste, et si désolé, et il ne put se défendre de frissonner en pensant au nombre de ceux qui étaient venus là rendre leur dernier soupir. Puis ses regards après avoir fait le tour de la chambre vin-

rent s'arrêter sur le visage de Caroline, et il vit que ses yeux étaient fixés sur les siens. Dans son regard il y avait une profonde tristesse mêlée d'une sorte de tendresse qui excluait toute pensée de sentiments haineux, et étendant sa main vers le jeune Lord, elle dit d'une voix faible et basse :

— Assayez-vous auprès de moi, j'ai bien des choses à vous dire avant que je meure.

Le ton plaintif avec lequel ces paroles furent prononcées alla droit au cœur de Florimel, qui, fondant en larmes et s'emparant de la main qui se tendait vers lui, se jeta à genoux auprès du lit, en s'écriant :

— Pardonnez-moi, Caroline, pardonnez-moi, les torts cruels que j'ai eus envers vous.

— C'est le moment de nous accorder un pardon mutuel, Gabriel, — murmura-t-elle d'une voix argentine quoique tremblante d'émotion et déjà altérée par l'approche du moment suprême. — Il y a quelques heures encore je vous haïssais aussi cordialement que je vous avais aimé autrefois, mais l'approche de la mort, les conseils, les consolations du bon chapelain, et les murmures d'une voix inconnue qui semble s'être éveillée en moi depuis l'instant où je me suis trouvée placée au seuil de la tombe, toutes ces influences ont exercé un puissant changement en moi, et j'ai senti que je mourrais plus résignée et plus heureuse si nous pouvions nous accorder mutuellement le pardon du passé.

— Dieu sait, avec quelle joie, avec quelle sincérité

je vous pardonne tout le mal que vous avez tenté de me faire, — s'écria Florimel. — Mais pouvez-vous aussi franchement, aussi sincérement, me pardonner la faute première et terrible dont je me suis rendu coupable envers vous?

— Oui, je vous pardonne, je vous pardonne du fond du cœur, Gabriel, — répondit Caroline.

Ses regards confirmaient ses paroles.

— Alors que le ciel puisse vous pardonner aussi les forfaits qui chargent votre conscience! — s'écria Florimel avec une sainte ferveur et une pieuse gravité qu'il n'avait jamais senties ou exprimées antérieurement, mais qui n'en étaient pas moins sincères.

Après avoir pressé la main de la mourante contre ses lèvres, il se releva et s'assit sur une chaise auprès du lit.

— Je ne désespère pas du pardon du ciel, Gabriel, — dit Caroline d'une voix plus ferme et le visage coloré d'une faible rougeur ramenée sur ses joues par la conscience de son innocence, — car je n'ai rien à me reprocher que ma fragilité qui m'a laissée sans force contre votre amour et cette soif de vengeance qui s'est emparée de moi après votre infidélité.

— Comment?... que voulez-vous dire, Caroline? — s'écria Florimel en la regardant avec un mélange de joie et d'étonnement. — Le crime dont vous êtes accusée, qui vous a ouvert cette terrible demeure... oh! que je serais heureux d'apprendre que vous en êtes innocente!

— Je suis innocente, Gabriel, — dit la jeune fille d'un ton ferme et avec l'accent profond de la vérité. — Oui, je suis innocente et mon innocence sera bientôt rendue manifeste et évidente pour tous. Oh! si Dieu avait consenti à m'épargner jusqu'à ce que ce but de mon existence ait été atteint, je serais morte alors avec résignation, pour ne pas dire avec bonheur...

— Mais le véritable auteur du forfait... le meurtrier? ..— s'écria Florimel en l'interrompant sous l'influence de la surprise qu'il continuait à ressentir, sans pour cela qu'il gardât un seul instant le doute que la déclaration de la mourante ne fût pas conforme à la vérité.

— L'Honorable Arthur Eaton qui est également la victime de circonstances trompeuses, sait tout, — répondit Caroline; — et en prouvant son innocence il fera aussi reconnaître la mienne. Ne nous appesantissons donc pas sur ce sujet, qu'il vous suffise de savoir que je suis innocente du crime odieux qui m'est imputé, et que, par conséquent, vous pouvez, sans dégoût et sans horreur, rester auprès de mon lit et entendre la confession que je suis impatiente de confier à vos oreilles.

— Quand bien même vous auriez été coupable de ce crime, — dit le jeune Lord, — je ne pourrais maintenant éprouver aucun sentiment d'horreur envers vous. Je n'aurais pu que m'adresser à moi-même de plus amères reproches, car c'est moi qui ai causé votre perte et tous les incidents qui ont pu depuis marquer votre carrière; malheur ou crime, j'en dois assu-

mer la responsabilité car c'est moi qui vous ai poussée dans une mauvaise voie. Mais ces révélations dont vous avez parlé, Caroline ..

— Ecoutez-moi et vous allez les entendre, — dit la mourante; — approchez-vous tout près de moi, de manière à ce que je n'aie pas besoin d'élever la voix et interrompez-moi le moins possible. Je mourrai plus tranquille, si je puis réparer complétement le mal que j'ai cherché à vous faire. Car maintenant, — continua la jeune fille en regardant avec affection son séducteur, —maintenant que je sens que la mort approche, et qu'avant peu j'aurai quitté cette terre pour toujours, j'éprouve un retour de cet amour, autrefois si doux à mon cœur, que je ressentais si ardemment pour toi! Ah! la présence de la mort agit puissamment et produit de profonds changements dans l'âme humaine, en éteignant le feu des mauvaises passions et en ravivant les flammes qui échauffent le cœur de leur influence et plus sainte et plus pure. Je n'aurais pas pu quitter le monde en emportant ma colère contre toi. J'étais impatiente de te murmurer le mot pardon, et de l'entendre sortir de tes lèvres. Mon devoir est maintenant réalisé et je me sens plus heureuse, oh! bien plus heureuse. Mais ne me laisse pas perdre un temps si précieux et dépenser toute mon énergie à exprimer les sentiments qui m'animent, et rappelle-moi à l'exposé des faits que j'ai à te révéler, Gabriel, — reprit-elle d'un ton plus mesuré et avec une sorte de timidité, comme si elle reculait maintenant devant la tâche

qu'elle s'était imposée, — Gabriel, tu ne peux que trop aisément deviner les motifs qui m'ont poussée à m'introduire dans ta maison, sous le déguisement de Rao. Je ne puis faire plus, pour le moment du moins, que de reconnaître que je n'étais pas animée de sentiments amis envers toi. Tu te rappelles que peu de temps après que j'eusse obtenu de faire partie de ta maison, le Comte de Montgomery vint te rendre visite. Pendant que vous causiez ensemble, j'eus l'occasion de m'introduire dans ta chambre, pour t'apporter une lettre, et au moment où j'entrais je t'entendis dire que tous tes papiers, tous tes titres, tous tes parchemins étaient dans une petite caisse de fer placée sous ton lit. Ces paroles frappèrent mes oreilles comme une révélation dont tôt ou tard je saurais tirer parti. Et jugeant par ces quelques mots que ta conversation avec le Comte de Montgomery avait pris un ton sérieux, je me mis à écouter à la porte de ta chambre. D'abord j'entendis le Comte parler avec méfiance de moi, ensuite vint le long récit d'amour et de mystère qui fut provoqué par l'incident du billet de bal et du domino bleu. Quand tu m'appelas pour me donner l'ordre de brûler le domino. Je vis à l'air du Comte de Montgomery que cet ordre le contrariait et je fus frappée de l'idée qu'il brûlait du désir de se rendre au bal à ta place. A l'instant même la pensée me vint que toute cette affaire pouvait tourner au profit de mes sentiments vindicatifs, et je pris aussitôt la résolution de ne pas brûler le domino bleu. Lorsque le Comte de Montgomery effectua son départ,

je lui parlai dans le vestibule, et il m'invita à venir chez lui, dans la soirée. Je m'y rendis en effet et le hasard me fit entendre une conversation entre lui et Monsieur Rigden. Cette conversation avait trait au procès que Rigden était sur le point d'entamer contre toi, et j'entrevis à l'instant qu'il était déjà en mon pouvoir de te faire beaucoup de mal, si je ne parvenais à consommer ta ruine complète. Quand Rigden fut parti j'expliquai au Comte de Montgomery l'affaire qui m'amenait, et il accepta avec joie l'offre que je lui fis de lui remettre le domino bleu que tu m'avais commandé de brûler.

— Oh! c'est le Comte de Montgomery qui a été votre complice dans l'histoire du bal masqué! — s'écria Florimel, — mais y a-t-il rencontré l'inconnue?

— Bien certainement. Il n'avait pas d'autre but en s'y rendant, — répliqua Caroline. — De son côté Pauline était tombée dans le piége que je lui avais tendu et sa jalousie avait été excitée par une lettre anonyme...

— Je suis au courant de ces particularités, Caroline, — dit Florimel, puis après un moment de silence, il ajouta: — Pauline et moi nous sommes réconciliés, et elle m'a conté tout ce qui est relatif au rôle pénible qu'elle a joué dans la scène du bal masqué.

— Je suis heureuse de vous savoir réconciliés, j'en suis franchement et sincèrement heureuse, — dit la jeune fille avec un accent profond de sincérité. — Puissiez-vous être heureux ensemble! oh! oui, puissiez-vous être heureux ensemble!

Et des larmes coulèrent sur ses joues décolorées.

— Vous portiez à ce bal le costume d'une Bohémienne, — dit Florimel après un moment de silence plus long que le premier; — mais ne nous arrêtons pas sur ce sujet.

— Tu comprends que mon but était de te brouiller complétement avec Pauline, — reprit vivement Caroline, qui se sentait pressée d'en terminer avec des explications pénibles, mais pourtant nécessaires. — Je savais que tu l'aimais, que tu l'aimais avec adoration, et comme alors, te rendre complétement malheureux, était, hélas! le but implacable que je poursuivais, je saisis avidement l'occasion que me présentait l'incident du bal masqué, pour amener une rupture entre toi et cette aimable, et inoffensive jeune fille. Mais hélas! là ne se borna pas l'œuvre de méchanceté que je poursuivis contre toi, mon Gabriel! — continua la jeune mourante dont les joues s'étaient animées d'une faible rougeur sous l'influence de ces émotions, — j'entrai la nuit dans ta chambre à coucher, pendant que tu dormais, je pris sous ton oreiller, la clef qui ouvrait la petite caisse de fer déposée sous ton lit et je dérobai les pièces et documents qu'elle renfermait. Ces actes je les portai à Rigden, qui n'hésita pas à les recevoir de mes mains. Ah! la haine que je ressentais contre toi était farouche, sauvage, féroce, et diabolique! J'aurais vendu mon âme à Satan pour obtenir contre toi l'inspiration d'une vengeance plus raffinée, plus cruelle que toutes celles qui peuvent venir à l'esprit d'une créature

humaine abandonnée aux seules ressources de son imagination. Et te rappelles-tu le jour où j'inventai pour toi le conte d'une sœur séduite et abandonnée? Oh? comme je te vis te débattre sous l'aiguillon du remords que je plongeais sans pitié dans ton cœur!

— Et, j'en atteste le ciel! — s'écria Florimel, — je soupçonnai alors qu'il y avait une intention sinistre qui vous dictait ce conte, quelque chose de sombre et de terrible dans vos regards et dans vos paroles. Oh! oui, j'ai en effet bien souffert, Caroline, et vous aviez bien choisi votre vengeance.

— La conversation fut interrompue par l'arrivée de ton homme d'affaire, Monsieur Creswell, — reprit Caroline. — Il venait t'informer que Monsieur Rigden lui avait communiqué son intention de commencer le procès contre toi, et tu te rendis dans ta chambre pour chercher tes titres. Je t'y accompagnai et maintenant je sens le remords me déchirer quand je songe au sentiment de joie infernale que j'éprouvai, quand le mot de *Ruine* s'échappant de tes lèvres, vint frapper mon oreille! mais sans pitié, comme le génie de la vengeance, j'écrivis à Monsieur Rigden pour l'informer que tu t'étais aperçu de la disparition de ses titres, et que cette perte t'avait plongé dans la consternation. Le même soir tu eus à sortir...

— Oui, je me rappelle, — dit Florimel en semblant réfléchir, — je me rendis dans Horslydown, mais continuez, Caroline.

— Pendant ton absence, un grand valet de pieds

apporta un billet pour toi, — reprit Caroline, — et je le soupçonnai d'être le même homme auquel tu avais fait allusion dans ton récit à Lord Montgomery; à l'affectation qu'il mettait à dissimuler son visage, pendant qu'il remettait la lettre et qu'il s'acquittait de la commission dont il était chargé, je me sentis persuadée que je ne me trompais pas, et les questions que tu me fis à ton retour, me confirmèrent dans mes soupçons. Le grand valet de pieds revint à minuit, tu quittas la maison avec lui, et je me résolus à te suivre. Pour couper court je parvins à m'introduire dans le boudoir au moment même où l'inconnue vous y faisait entrer...

— Grand Dieu! alors vous savez qui elle est? — s'écria Florimél avec un mélange d'étonnement et de curiosité. — Dites-moi, Caroline, quelle est la femme qui a pu, pendant un temps, me rendre l'esclave de ses fascinations, la victime de ses enchantements...

— Patience, Gabriel, patience et tu sauras tout! — dit Caroline dont l'énergie semblait augmenter à mesure qu'elle avançait dans ses explications. — Tu te souviens sans doute de la conversation qui s'établit entre toi et l'inconnue dans la circonstance à laquelle je fais allusion; elle te dit à quel point elle t'aimait, et la sincérité de cet aveu recevait sa confirmation plus encore dans le ton dont il était fait, que dans la folle ardeur de ses caresses. Ces dernières pouvaient être attribuées à la passion sensuelle, mais il y avait dans sa voix les accents vrais de sentiments capables de résister à la satiété. C'était une nouvelle rivale

qui se révélait et je te voyais tout disposé à te précipiter tête baissée dans l'abime de plaisir, de mystère, et de folie que l'enchanteresse ouvrait dans l'ombre sous tes pieds. Quand tu fus complétement sous l'influence de ses charmes et de ses séductions et qu'elle t'eut amené graduellement à prêter une attention sérieuse à l'aveu qu'elle te faisait de son espoir de devenir ta femme ; elle stipula ses conditions en disant : « Fais de moi ta femme et j'étoufferai le procès qui autrement entraînera inévitablement ta ruine en t'enlevant ta fortune et en te faisant perdre ton rang. » Je vis que tu allais céder, car il était aisé de voir combien étaient puissantes et adroites les séductions mises en œuvre par l'enchanteresse, et combien était faible ton pouvoir de résistance. En quittant la maison, à quatre heures du matin, je ne manquai pas de procéder à une suffisante inspection des lieux pour pouvoir la retrouver.

— Et cette maison, où est-elle ? — demanda Florimel, — dites le moi Caroline, dites le moi, je meurs d'impatience.

— Serais-tu tenté de retourner auprès de cette sirène ? — demanda la mourante d'un ton de triste remontrance.

— Non, pour rien au monde ! — s'écria Florimel du ton le plus ferme et le plus résolu. — Il serait aussi impossible d'induire un ange au péché qu'il le serait aux séductions de cette inconnue de me ramener dans ses bras. Non, le rêve est évanoui, pour toujours,

le charme est rompu sans retour, la magique influence a disparu devant le talisman du pur et vertueux amour de Pauline.

— Je suis heureuse de t'entendre parler avec tant de fermeté, — dit Caroline, — car je mourrai avec ton nom sur les lèvres et en te bénissant. Dieu veuille que désormais tu te montres à l'épreuve de toutes les séductions inspirées par la sensualité la plus raffinée et mises en œuvre par les plus habiles dans l'art de la coquetterie. Mais hâtons-nous d'arriver à la fin des explications qui me restent à te donner et alors je murmurerai à ton oreille le nom qui ne doit pas être plus longtemps inconnu pour toi. Tu te rappelles cette soirée, où, sous tes habits de femme, — reprit Caroline, — tu fus insulté dans Chancery Lane et forcé de chercher un refuge dans une maison d'arrêt. Je te suivais à distance comme cela m'arrivait fréquemment, bien que tu ne t'en sois jamais douté. Ton séjour dans cette maison se prolongea et au bout d'une heure ou deux, l'impatience commença à me prendre. Le clerc se tenait sur le pas de la porte et j'appris de cet homme que tu devais passer la nuit dans l'établissement en compagnie de Madame Fitzherbert et Lady Lade. En poussant plus loin mes investigations, je sus que tu devais partager la chambre à coucher de ces dames, ce qui semblait tout naturel, car ni l'huissier ni son clerc n'avaient l'ombre d'un soupçon sur ton véritable sexe. L'occasion était magnifique pour faire faire un pas à ma vengeance. Je me dirigeai en droite

ligne vers le West End et un billet que j'avais écrit à la hâte et laissé à Carlton House informa le Prince de Galles que Lord Florimel, déguisé en femme, passait la nuit avec Madame Fitzherbert et Lady Lade à la maison d'arrêt. Mais Son Altesse Royale n'était pas au palais lorsque mon billet y fut déposé, et j'attendis son retour près de Carlton House, jusqu'à deux heures du matin. Je m'imaginai que s'il se sentait outragé par la conduite de Madame Fitzherbert, il se rendrait immédiatement à la maison d'arrêt pour la surprendre en ta compagnie, mais je m'étais trompée dans mes calculs. Le Prince rentra à Carlton House un peu après deux heures, mais n'en sortit pas aussi promptement que je l'avais espéré. En conséquence, je rentrai dans ta demeure de Piccadilly où je me mis au lit jusqu'à sept heures; puis je retournai dans Chancery Lane pour surveiller l'issue de l'aventure. Un peu après neuf heures, la Duchesse de Devonshire et la Comtesse de Desborough arrivèrent à la maison d'arrêt et quelques instants après, le Prince lui-même y fut amené dans une voiture toute simple et sans armoiries. Je voyais tout cela de la fenêtre d'une taverne où je m'étais postée. Quelques instants après je te vis sortir avec la Comtesse de Desborough, tu montas dans l'équipage de Sa Seigneurie, et il était évident par sa manière d'être envers toi, qu'elle te prenait pour ce que tu semblais être, c'est-à-dire une jeune dame élégante, sans cela il faudrait que cette Comtesse fût l'hypocrisie en personne.

— Non, elle croyait réellement que j'étais Mademoiselle Plantagenet, — dit Florimel; — mais je vous en prie, Caroline, continuez.

— La voiture s'éloigna emportant et toi et la Comtesse, je la suivis à distance dans une voiture de place, et je vous vis descendre au Prieuré de Bellenden...

— Oui, — s'écria Florimel, — et alors...

— Patience, Gabriel, patience, — dit Caroline, — trois jours s'écoulèrent après cet incident et tu n'avais pas reparu chez toi. J'étais certaine que tu étais retombé au pouvoir de la sirène, et de nouveau je pénétrai dans le boudoir où déjà tu avais trouvé l'ivresse de toutes les voluptés. Tu étais là, en effet, oui, là, au milieu de la plus épaisse obscurité et sous la garde du génie qui préside à ce séjour mystérieux. La conversation était des plus intéressantes. L'inconnue mettait en jeu toute l'artillerie de ses coquetteries, toutes les séductions de son langage, toutes ses grâces, et tous ses charmes séducteurs, joints aux plus tendres et aux plus enivrantes caresses pour agir sur ton esprit autant que sur tes sens; et affaibli comme tu l'étais par ton indisposition, il n'y avait pas à s'étonner si tu te montrais si disposé à céder sans résistance, à souscrire avec une aveugle obéissance aux ordres de l'inconnue. Pouvais-tu te douter que lorsqu'elle t'engageait à quitter Londres pour te rendre à Douvres, elle avait pour but de rendre impossible tout rapprochement et toute réconciliation entre toi et Pauline?

— Je n'avais pas alors le temps de réfléchir, — dit

Florimel. — Tous mes sentiments étaient exaltés, tous mes sens absorbés par les extases dans lesquelles cette femme, quelle qu'elle soit, était si habile à me plonger et à me maintenir. Mais est-il possible que vous ayiez entendu toute cette conversation dans laquelle j'ai dû vous paraître atteint de la plus incurable des folies.

— Je n'ai pas perdu un mot de tout ce qui a été dit, — reprit Caroline. — Et déjà j'avais le pressentiment que de toute cette étrange et romanesque aventure, il naîtrait une occasion favorable au grand but que je poursuivais, c'est-à-dire à ma vengeance ! Déterminée à être en mesure de prouver à la sirène, dans un moment donné, que je connaissais tous ses secrets, je saisis une occasion favorable pour couper un morceau des rideaux qui enveloppaient le lit et de ceux qui garnissaient la fenêtre ; puis, quand tu fus endormis et que la dame se fut retirée, j'exécutai ma retraite et je parvins sans encombre hors de la maison. Ce qui me reste à dire peut être expliqué en peu de mots. Une fois arrivé à Douvres, tu m'écrivis d'aller t'y rejoindre et il ne me fut pas difficile de m'assurer que l'inconnue résidait aussi dans cette ville. Vos rencontres se continuaient et étaient enveloppées du même mystère qu'à Londres. Dans un endroit peu fréquenté de la plage, tu avais coutume de trouver le grand valet de pieds, quand la nuit était venue, il te bandait les yeux, et une voiture t'amenait dans une habitation hors de la ville et située dans un lieu écarté. Au bout de peu de temps, tu m'avais accordé toute ta confiance, tu m'a-

dame Brace, j'écrivis un billet à l'inconnue en lui enjoignant de ne pas chercher à se rapprocher de toi, si elle tenait à son honneur et à sa réputation, attendu que j'étais résolue à tout révéler sans pitié si elle contrevenait à mes ordres.

— Mais pourquoi prîtes-vous ce parti, Caroline ? — demanda Florimel, — bien certainement c'eût été un agréable spectacle pour vous, avant le changement qui s'est opéré en vous et qui a fait évanouir vos idées de vengeance, de me voir tomber dans l'abîme que m'ouvrait un mariage avec la dame inconnue ?

— Non, Gabriel, je craignais que si tu l'épousais elle ne fût capable de persuader à George Woodfall d'abandonner son procès contre toi, et alors, avant que tu ne fusses rentré en possession de tes titres, ta ruine était certaine. Maintenant, je t'ai tout dit, je t'ai tout expliqué. Après t'avoir poursuivi d'une haine implacable, après avoir saisi toute les occasions de faire naître autour de toi les périls et les tourments, les approches de la mort ont changé mes sentiments et ont éveillé en moi le regret et le sincère repentir du passé. Quelques grands que fussent tes torts envers moi, je me suis imposée le devoir de te les pardonner, ou au moins de les accepter avec résignation, au lieu de persévérer dans mes odieux sentiments de vengeance.

— Non, Caroline, vous tombez d'un excès dans l'autre, — s'écria Florimel ; — ma conduite envers vous a été indigne et vous n'auriez pas eu le juste sen-

timent de votre dignité, si vous n'aviez pas cherché les moyens d'en tirer vengeance. Mais vos explications ne sont pas encore complètes, vous ne m'avez pas dit le nom de l'inconnue...

— La faiblesse me gagne, mon Gabriel, mes forces sont épuisées, — murmura Caroline d'une voix éteinte, — ma vue s'obscurcit...

— Mais le nom, Caroline, le nom de l'inconnue? — murmura Florimel d'un ton suppliant et avec tous les ménagements commandés par les circonstances.

— Baisse la tête, plus près... plus près encore, Gabriel, — dit la mourante d'une voix encore plus affaiblie. — Laisse-moi te donner un dernier baiser.... Pauline elle-même n'en serait pas offensée, car c'est le baiser de complète réconciliation...

— Et vous me pardonnez, Caroline? — dit Florimel torturé par l'impatience de recevoir une réponse à son autre question.

— Oui, et Dieu sait combien est sincère le pardon que je t'accorde du fond du cœur, — dit-elle d'une voix si faible que c'est à peine s'il était possible de l'entendre.

Ses regards se fixaient une dernière fois sur le visage du jeune Lord avec une inexprimable expression de tendresse.

— Et le nom,... le nom de l'inconnue? — dit-il avec une douloureuse anxiété.

— Ah... le nom,... je ne me rappelle plus...

Ce furent les dernières paroles qui expirèrent sur

les lèvres de la jeune mourante, puis, faisant un dernier effort, elle murmura un nom à l'oreille de Florimel, et elle retomba sans connaissance sur son oreiller.

En ce moment, le médecin et la garde-malade rentrèrent, et en voyant l'état dans lequel se trouvait la jeune fille, le docteur s'empressa d'employer les moyens de la faire revenir. Il réussit à rappeler la vie mais non la connaissance, et en réponses aux questions de Florimel, il répondit qu'elle pouvait encore traîner ainsi pendant quelques heures, mais que bien certainement son existence ne se prolongerait pas jusqu'au lendemain.

Ce fut un triste et douloureux regard que Florimel jeta, comme un adieu, sur cette infortunée jeune fille qu'il avait connue si belle, et qui gisait comme le lys que la main grossière du jardinier arrache de sa tige et jette de côté, quand la fleur a perdu son éclat et sa beauté. Un coup douloureux fit saigner le cœur du jeune homme quand il vit cette jeune fille qu'il avait sentie pleine de vie et de passion dans ses bras, pâle, décolorée, et se débattant douloureusement entre la vie et la mort. La pensée lui vint à l'esprit que peut-être s'il ne l'avait jamais vue, si elle ne l'avait pas connu, elle serait encore brillante de santé et de bonheur, et peut-être aussi d'une pureté sans tache; et en suivant cet ordre d'idée, il se voyait lui, le séducteur, changeant toute une destinée et poussant cette malheureuse jeune fille dans une carrière qui



commençait dans la honte, et passait par une phase de passions mauvaises et de sombres intrigues pour venir se terminer par une mort violente.

Non-seulement, il sentait l'aiguillon du remords, mais il était ému de tendresse jusqu'au fond du cœur, en songeant qu'elle lui avait pardonné. Pauvre fille déshonorée, trahie, offensée, quand elle s'était vue couchée sur son lit de mort, elle avait oublié son ressentiment, pour ne se rappeler que ses premiers amours; elle avait renié toute son amertume pour n'évoquer que le souvenir de ses jours de bonheur, et sous cette généreuse influence, elle lui avait pardonné, elle l'avait béni, et elle avait promis de mourir avec son nom sur les lèvres. Il était profondément touché et il entendait une voix qui s'éveillait en lui pour lui adresser les plus durs, les plus amers reproches. Il savait maintenant ce que c'était que le remords, il comprenait ce que c'est que la conscience!

— Docteur, — murmura-t-il d'une voix tremblante en tirant le médecin un peu à l'écart, — vous donnerez tous les soins possibles à cette pauvre fille, et si sa vie se prolonge au-delà de vos prévisions, — ajouta-t-il, le visage inondé de larmes et la voix brisée par l'émotion, — je reviendrai demain pour la voir.

— Milord, — répondit le médecin, — elle sera entourée de tous les soins possibles.

Florimel pressa la main du docteur en signe de remerciement pour la promesse qu'il lui faisait; il arrêta un dernier regard sur le visage de la jeune fille où la

flamme de la vie semblait vaciller et comme prête à à s'éteindre, puis il sortit de l'infirmerie à pas lents, absorbé dans son désespoir, et comme s'il venait d'assister à des funérailles.

Mais Florimel sentait en lui quelque chose qui lui donnait l'assurance qu'il était maintenant un autre homme !

CHAPITRE XIV

LA COUPABLE

Il était nuit, nuit profonde. L'horloge de la tour du St-Sépulcre venait de sonner minuit, et quand Madame Brace, dans son cachot solitaire, eut compté douze coups, le silence qui suivit lui sembla plus profond, plus solennel, et plus effrayant que celui qui régnait antérieurement.

La misérable se figurait être ensevelie dans une obscurité plus grande que celle qui avait enveloppé l'Egypte ; le silence qui régnait autour d'elle lui semblait être celui de la tombe, et une affreuse consternation s'empara d'elle lorsqu'elle se rassit dans son cachot. D'horribles pensées traversaient lentement son esprit; ces pensées peuplaient son obscure cellule d'apparitions hideuses et évoquaient des voix qui murmuraient des paroles sinistres au milieu du silence.

La nuit était si noire qu'aucune lueur ne pouvait pénétrer dans son cachot, elle était donc comme ense-

velie dans une obscurité presque palpable et les murs massifs entre lesquels elle était enfermée étaient si épais qu'ils ne laissaient passer aucun bruit du dehors, et qu'elle pouvait se croire à plus de cent pieds sous terre. Si dans quelqu'autre partie de la prison retentissaient les éclats joyeux de l'orgie, ou des sanglots arrachés à la douleur, rien ne parvenait aux oreilles de la malheureuse femme et le silence n'était troublé que par le son grave de la cloche du St-Sépulcre quand elle proclamait les heures.

On était au milieu de la nuit qui avait suivi cette journée marquée par tant d'événements, de cette journée dans laquelle la marchande de modes avait exercé sa terrible vengeance sur Caroline Walters. Près de douze heures s'étaient écoulées depuis le moment où elles s'étaient rencontrées dans le corridor, et à la rage furieuse qui avait armé son bras, avaient succédé des regrets profonds et de terribles remords. Trois fois, depuis la perpétration du crime, le geolier avait visité son cachot, et chaque fois elle s'était avidement informée de l'état dans lequel était Caroline. Les réponses qu'elle avait reçues étaient loin d'être rassurantes; le médecin avait jugé que la blessure était mortelle et il avait déclaré qu'il était impossible qu'elle survécût plusieurs jours, si toutefois son existence se prolongeait au-delà de quelques heures.

Madame Brace savait donc que tôt ou tard le coup qu'elle avait porté devait avoir des conséquences fatales, et que par conséquent elle se trouvait encore chargée

d'un nouveau meurtre. Ce mot retentissait d'une manière sinistre au fond de son âme, bien qu'il ne fût murmuré qu'à voix basse par sa conscience; ses lèvres n'osaient le prononcer, mais son esprit ne pouvait se défendre d'y penser, et cette pensée seule était une torture. Elle était meurtrière! Elle était de ces êtres devant lesquels l'humaine nature recule en tremblant, comme à l'aspect d'un serpent vénimeux, un de ces êtres que les hommes les plus énergiques ne contemplent qu'avec effroi, et dont le contact fait bondir d'horreur les cœurs les plus fermes; un de ces êtres qui révoltent la nature elle-même, comme si leur forfait jetait un voile rouge sur la lune, faisait paraître le soleil sanglant, et ne laissait passer la lumière des étoiles qu'après avoir percé une nappe de sang!

L'horloge du St-Sépulcre, avons-nous dit, venait de sonner minuit. Le son grave et solennel de son beffroi en vibrant dans les airs arrivait jusqu'au fond des cachots. La meurtrière avait compté chaque coup puis elle avait cédé à un sentiment de consternation quand le silence s'était rétabli. Son cœur avait semblé défaillir en face de cette terrible conviction qu'elle était seule, seule au milieu d'une obscurité complète, seule comme enfermée dans sa tombe, seule avec les horribles pensées qui la torturaient.

Mais peu à peu, son imagination commença à peupler son cachot de fantomes terribles, de ces spectres hideux qu'un esprit troublé évoque de la tombe béante, et des murmures confus s'élevèrent au milieu du plus

morne silence. Alors la malheureuse retomba assise dans sa cellule, les yeux hagards et horriblement dilatés, les joues blanches comme celles d'un cadavre, les lèvres décolorées et tremblantes, la poitrine oppressée, en proie à l'hallucination qui lui faisait voir des apparitions terribles et entendre des voix qui n'appartenaient pas à la terre.

Malgré la stupéfiante consternation qui la tenait immobile, qui enchaînait sa langue, et qui paralysait ses membres, ses sensations étaient aussi vives que si elle avait conservé toute son énergie. L'enfer était allumé dans son âme, les tourments des damnés torturaient son cerveau, tout son être était la proie de la plus horrible angoisse. Si ses nerfs et ses fibres avaient été mis à nu et tordus avec des tenailles, si son cuir chevelu avait été enlevé et qu'on eut promené un fer chaud sur son crâne, si on lui avait arraché les yeux et que dans ses orbites vides on eut coulé du plomb fondu, enfin si toutes les tortures que l'homme peut inventer ou que l'enfer peut infliger avaient été exercées sur elle, elle n'aurait pas souffert davantage que lorsque ces apparitions sinistres se dressèrent au milieu de l'obscurité et qu'elle entendit ces voix confuses arriver à son oreille comme le bruit vague produit par des feuilles sèches agitées par le vent.

La misérable ne pouvait rien sur le jeu de son imagination livrée à de si fantastiques conceptions. Elle avait perdu tout contrôle sur son esprit troublé qui s'aventurait dans ce monde d'horreurs, elle n'avait pas

la force de changer le cours de ses pensées et de regarder en face les objets de sa terreur. Pour elle, ces fantastiques apparitions étaient d'une terrible réalité, en un mot elle croyait fermement qu'elle était en présence de spectres, et qu'elle entendait le murmure de leurs voix

Quelle était donc la nature de ses réflexions? Des réflexions, non, les idées qui traversaient son esprit pouvaient à peine être qualifiées de réflexions, car elle n'avait pas la faculté de les peser et d'en saisir la signification. C'étaient de pures impressions, des impressions hideuses et auxquelles elle n'avait pas la possibilité de se soustraire! Juste ciel! les tombes de Newgate s'étaient-elles entr'ouvertes lorsqu'avait sonné minuit, et avaient-elles permis aux morts qui y reposaient d'en sortir pour l'effrayer et la torturer? Etait-ce la fosse qui recélait les meurtrières qui était là béante dans son cachot et leurs hôtes livides venaient-ils lui annoncer son arrêt? Etaient-ce les spectres de celles qui avaient été pendus qui sortaient de leurs cercueils avec leurs suaires flottants pour se réjouir de sa mort? Grand Dieu! c'est le cerveau en feu, le cœur torturé et en proie à un tremblement nerveux que cette femme passait en revue ces horreurs et la paralysie qui jusque là l'avait frappée d'immobilité, céda suffisamment pour lui permettre de se tordre au milieu d'affreuses convulsions sur le banc où elle était assise, contre le mur de son cachot. Alors, torturée par la violence des sentiments douloureux qu'elle éprou-

vait, ses dents mordirent ses lèvres au point d'en faire jaillir le sang et ses ongles s'enfoncèrent profondément dans la paume de ses mains crispées.

Car les spectres sortaient lentement comme d'un gouffre entrouvert, d'un gouffre plus noir que son cachot lui-même et elle les voyait se ranger le long de la muraille; leur apparition devenait à chaque instant plus distincte et elle s'imagina leur voir une corde nouée encore autour du cou, ce qui l'amenait à cette conviction qu'elle était en présence de ceux qui avaient épouvanté le monde par leurs forfaits et qui avaient péri par la main du bourreau. C'étaient de longs et maigres cadavres dont les traits étaient contractés par les convulsions de la strangulation, dont les yeux projetés hors de leurs orbites se fixaient sur elle, leurs bouches étaient à demi ouvertes et leurs longs bras décharnés se tendaient vers l'endroit où la marchande de modes était assise. L'atmosphère semblait être devenue humide et comme infectée par la respiration de ces cadavres, c'était comme les froides et humides exhalaisons de la tombe, comme ces malsaines vapeurs qu'on respire dans les caveaux funéraires!

Les bras étendus, leurs index dirigés vers la malheureuse femme frappée d'horreur, se dressaient les spectres des suppliciés, ayant la corde au cou. Et celui qui était en avant lui adressa la parole d'une voix qui ressemblait au murmure du vent dans une forêt quand l'hiver est venu et que la rafale met en mouve-

ment une épaisse couche de feuilles mortes. Un froid plus vif, plus pénétrant, vint encore glacer le cœur de Madame Brace, un froid qui envahit tous ses membres et qui lui causa la sensation du passage d'un reptile sur toutes les parties de son corps.

— Nous sortons de la tombe pour fêter ta venue au milieu de nous, — dit le spectre, et ses regards comme des traits glacés traversèrent le cerveau et le cœur de la marchande de modes. — Du fond de ces profondes et silencieuses solitudes où les vers accomplissent sans bruit leur œuvre, nous nous sommes levés pour te faire l'accueil de la mort! Ton heure est venue, tes minutes sont comptées, et pendant que l'enfer s'ouvre pour ton âme, la fosse se creuse pour recevoir ton corps. Tu as peu à t'occuper du monde des mortels, maintenant que tu touches au seuil des sphères habitées par ceux qui sont éternels. La fournaise ardente qui doit te recevoir est déjà allumée, les vers s'apprêtent à ronger ton corps. Encore un peu de temps et tes membres auront la rigidité des cadavres, tes traits porteront l'empreinte de la mort, la terre recouvrira le couvercle de ton cercueil, la lourde dalle de pierre fermera la fosse creusée pour toi, et tu viendras augmenter le nombre des suppliciés qui dorment de l'éternel sommeil sous le terrain qu'enferme les murs de Newgate.

— Ta chair servira de pâture aux vers, — dit un second spectre, dont les regards fixes et dont la froide haleine auraient suffi pour glacer le sang le plus chaud

qui puisse circuler dans les veines d'un mortel, — et même couchée dans ton tombeau, tu conserveras la faculté de sentir toutes les horreurs de ta destinée. Oui tu te sentiras emprisonnée dans un étroit cercueil, tu éprouveras l'oppression causée par l'atmosphère étouffante dans cette étroite demeure. Tu feras de vains efforts pour respirer, pour secouer les effets de l'asphixie, tu feras appel à toute ton énergie pour essayer de faire entrer l'air dans tes poumons par une longue aspiration, mais tu ne pourras y parvenir !

— Non, tu sentiras les vers grimper sur toi, — dit un troisième spectre en dirigeant sur elle ses pâles yeux bleus aux regards atones, fixes, et glacés, tu sentiras, dis-je, les vers grimper sur toi, et tes membres, immobiles dans leur rigidité, seront incapables de se soustraire à leur irruption. Le soulagement que tu pourrais trouver, même dans un frisson d'horreur, te sera interdit. Tu seras couchée sans mouvement, pendant qu'ils s'introduiront sous tes paupières et qu'ils se frayeront un passage à travers les globes de tes yeux, tu éprouveras l'horreur de sentir chacun de leurs mouvements, à mesure qu'ils avanceront lentement dans leur œuvre de destruction. Tu voudras chercher un soulagement à ton horreur en poussant un cri, mais le sceau de la mort aura fermé tes lèvres pour toujours!

— A minuit, seulement, — dit un quatrième spectre dont les regards étaient aussi froids et aussi terribles que ceux de ses compagnons, — quand tu reprendras

la faculté de te mouvoir et de parler, tu sortiras de ta tombe pour aller saluer ceux qui arrivent, comme nous te saluons aujourd'hui. Oui, tu viendras augmenter le nombre de la tribu d'âmes en peine dont les ombres errantes viennent encore à minuit augmenter les horreurs de Newgate. Ta tombe s'ouvrira et tu pourras sortir de ton cercueil et remonter à la surface de la terre pour rendre les heures de la nuit plus horribles et plus effrayantes. Tu jouiras du terrible privilége qui nous est accordé, et quand tu n'appartiendras plus au monde des vivants tu iras porter la terreur dans chaque cachot et effrayer ceux qui les occupent comme nous t'effrayons en ce moment!

Alors tous les spectres étendirent ensemble leurs bras et dirigèrent leurs mains décharnées vers la marchande de modes, et leurs yeux creux, leurs regards de plomb s'arrêtèrent sur elle avec une fixité qui fit courir un frisson par tout son corps ; puis lentement, lentement, ils s'avancèrent vers elle sans qu'elle put faire un mouvement pour fuir leur présence. Elle se repliait sur elle-même, elle sentait son âme défaillir d'horreur, à mesure qu'ils se rapprochaient d'elle avec leurs bras étendus et leurs regards inflexibles, jusqu'au moment où leurs froides mains se posèrent sur ses épaules. Alors elle sentit son sang se glacer sous le contact de leurs mains de marbre et un sourd gémissement s'échappa de ses lèvres. Ce cri qui vint rompre le long et terrible silence qu'elle avait gardé jusque-là fut le signal d'une nouvelle phase de

son effroyable rêve, car alors les spectres semblèrent s'animer sous le jeu d'une lumière livide qui parut envelopper leurs corps et les rendre comme transparents, puis cette lumière augmentant d'intensité, ils semblèrent se mouvoir au milieu d'une horrible fournaise. Cette succession d'horreurs exalta jusqu'au délire les tortures auxquelles son âme était en proie et un cri douloureux sortit de nouveau de ses lèvres décolorées.

Le charme de son rêve éveillé se rompit à l'instant, le cortége fantastique des spectres s'évanouit en un clin d'œil, et de nouveau la marchande de modes se vit ensevelie dans l'obscurité de son cachot au milieu d'un silence sépulcral.

Durant près d'une minute elle resta immobile pendant qu'elle rassemblait ses idées, son sang se mit en mouvement et son pouls d'abord lent et languissant se mit à battre plus vite ; mais le cours de ses idées avait changé et bientôt ses muscles reprirent toute leur élasticité. Elle bondit de son siége, essuya la sueur glacé qui inondait son front, fit un pas en avant, agita ses bras, et d'une voix oppressée elle s'écria :

— C'était une illusion, une pure illusion, mais qu'elle était horrible !

Puis retombant sur le banc qu'elle venait de quitter, elle laissa pendre ses bras le long de son corps et se sentit de nouveau frappée de stupeur et de consternation. Son âme succombait sous le poids des malheurs qui s'accumulaient sur elle, et pendant une minute

elle resta dans l'anéantissement du désespoir. Mais soudain un coup vint la frapper au cœur et un sentiment d'horreur s'empara de son esprit; une foule de souvenirs vinrentl'assaillir et en les rapprochant de sa situation présente, la pensée de son bonheur passé l'exalta presque jusqu'à la folie.

— Misérable.... misérable que je suis! — se murmura-t-elle, à elle même avec impatience en sentant battre sa poitrine qui n'était plus soulevée par des sensations voluptueuses, —dans quel effroyable courant ai-je engagé mon existence!... Il y a quelques jours j'étais riche, heureuse, entourée de toutes les jouissances du luxe; maintenant j'occupe le cachot d'une prison... Quoique pleine de vigueur et de santé, la main de la mort s'appuie sur mon épaule!... Mon Dieu!... mon Dieu!... Qu'ai-je fait? Dans quel abîme d'horreur me suis-je plongée?... Oh! il n'y a pas de retraite possible!. . Il n'y a pas à revenir sur les pas que j'ai faits depuis quelques semaines seulement!... Est-il possible que je sois à Newgate, attendant ma sentence et son exécution, ou suis-je sous l'influence d'un horrible rêve, d'un effrayant cauchemar?... Voyons, — repritelle avec plus de calme, et comme elle était assise au milieu de l'obscurité impénétrable de son cachot, elle plaça ses coudes sur ses genoux et appuya sa tête dans ses mains pour rappeler de l'ordre dans ses idées et dissiper leur confusion, voyons, — se dit-elle d'un ton lent et mesuré comme pour bien préciser chaque point, — je suis bien certainement celle que je crois être, c'est-

à-dire, Madame Brace, la marchande de modes du grand monde. J'ai été jolie dans ma jeunesse et belle dans mon âge mûr ; j'ai été la maîtresse du Prince, j'ai été courtisée par les plus riches et les plus nobles, et quand je repasse ma vie, elle m'apparaît comme un long rêve de plaisir et de volupté et non comme une réalité. Pourtant il y a des circonstances dans ma carrière sur lesquelles je ne puis reporter mes regards sans une sensation de plaisir. Oui, ces heures d'ardente volupté que j'ai passées avec le Prince dans les premiers temps où je l'ai connu. Ces nuits de bonheur que j'ai trouvées dans les bras d'Eugène Montgomery! Ah! maintenant un autre incident me revient à l'esprit, je me rappelle cette nuit d'alarme, quand un homme est entré dans ma chambre pendant qu'Eugène Montgomery partageait ma couche. Cet homme, c'était mon mari, et Eugène entendit tout ce qui fut dit entre nous, il s'élança hors du lit, une lutte s'établit entre eux et Eugène accompagna mon mari jusqu'à la porte extérieure de ma maison. Ah! maintenant je me rappelle tous les détails de cette scène! mois pourquoi ne puis-je y apesantir ma pensée? C'est que c'est la dernière fois qu'Eugène m'a rendu visite. Sans aucun doute il aura été pris de dégoût à la pensée que j'étais la femme d'un pareil scélérat. Depuis tout a semblé prendre une tournure fatale pour moi; les malheurs se sont accumulés sur ma tête et je me suis vue prise dans les mailles d'un filet inextricable, sans avoir un seul moment pour réfléchir au parti que je devais prendre. Le crime.

oui, le crime le plus horrible, le plus impardonnable, je l'ai accompli, — s'écria la marchande de modes avec l'accent du désespoir, — un crime qui va m'envoyer à l'échafaud! oh! le terrible mot!... l'effroyable pensée!.. suis-je bien en possession de toute ma raison?.. est-il possible que j'aie accompli de semblables choses et que je sois destinée à me débattre sous la mort infamante du gibet?...

Les cris de la malheureuse femme retentirent dans son cachot et éveillèrent les échos endormis de la prison.

— Le gibet!... — reprit-t-elle encore, après un moment de silence, et l'on entendit le bruit produit par ses vêtements sous l'influence du frisson nerveux qui parcourut tout son corps. — Le gibet!... qui a murmuré cet effroyable mot à mes oreilles? Ah! je me souviens... oui, c'est tout à l'heure, ces horribles fantômes qui sont venus saluer mon arrivée parmi eux! Oh! mon Dieu! suis-je déjà considérée comme n'appartenant plus au monde des vivants?.. Mon cercueil est-il cloué, mon linceuil est-il cousu, et ma fosse creusée?... Oui, oui, c'est là ce qu'ils m'ont dit. Mais jamais, non, jamais je ne périrai sur l'échafaud! — s'écria-t-elle en proie à la plus vive agitation et en se dressant sur ses pieds. — Quoi... sentir les mains rudes du bourreau nouer la corde autour de mon cou, monter sur la plate forme de l'échafaud, subir les regards de milliers de spectateurs, puis sentir le terrain fuir sous mes pieds, tomber, et me débattre entre le ciel et la terre... oh! non, non? ..

— La malheureuse femme se tordit les mains de désespoir.

Son agitation s'accrut, le délire s'empara d'elle, elle s'abandonna à une terreur frénétique, elle s'arracha les cheveux, elle se meurtrit la poitrine, elle se frappa le front de ses mains. Egarée par sa douleur, elle s'abandonnait à de déchirantes lamentations. A travers l'obscurité de son cachot l'échafaud se dressait à ses yeux; elle voyait tous les horribles détails du supplice; elle voyait le cortége funèbre, le chapelain, les shériffs, le bourreau, elle se voyait elle même avec la corde au cou.

Affolée par un mélange de terreur, d'épouvante, et de désespoir, la mirérable s'élança en courant dans son cachot pour fuir le hideux spectacle évoqué par son imagination, mais un tabouret qu'elle rencontra sur son chemin la fit tomber et elle se blessa sérieusement. La douleur ne fit qu'exaspérer sa folie, c'était une lave ardente qui coulait dans ses veines, des étincelles de feu brillaient devant ses yeux, sa cervelle se fendaît. L'existence n'était plus pour elle qu'un enfer, la vie qu'une torture. Non, non, ce n'était pas la vie elle même qu'elle haïssait, car elle aurait volontiers fait le sacrifice de son âme pour échapper à une mort aussi prématurée, elle aurait renoncé à toute espérance dans une vie future pour prolonger son existence en ce monde. Ce n'était donc pas la vie qui lui était devenue intolérable, c'était la perspective de la finir sur un échafaud qui la rendait folle et qui livrait tout son être aux plus épouvantables tortures.

Que pouvait-elle faire? N'y avait-il plus d'espoir? A cette dernière question, sa conviction intime, l'examen de sa situation n'arrivaient qu'à lui donner une réponse absolument négative. Il n'y avait plus d'espoir! son sort était fixé, sa mort était certaine. Il ne lui restait plus qu'à devancer la justice humaine. C'était là l'horrible pensée qui dominait alors son esprit et qui la poussait à se résoudre au suicide.

Elle avait une telle hâte d'en finir, elle était en proie à un si violent égarement qu'elle ne s'arrêta pas à réfléchir sur l'horrible détermination que les tortures mentales auxquelles elle était en proie lui avaient inspirée. Un démon semblait avoir pris possession de son esprit et l'avoir soumise à son empire. D'une main désespérée, elle quitta ses vêtements, détacha le lacet de son corset ainsi que tous les cordons qui entrent ordinairement dans les vêtements d'une femme, puis, après s'être rhabillée tant bien que mal, elle s'assit sur son lit et se mit à tresser ensemble tous les cordons qu'elle s'était procurés pour en confectionner une forte corde. Ce travail fut l'affaire de quelques instants, malgré le tremblement nerveux qui agitait tout son corps et se communiquait à ses mains, malgré le battement accéléré de son pouls, dont il eut été presque impossible de compter les pulsations, malgré le feu ardent qui faisait courir son sang, comme la lave, dans ses veines, malgré la folie furieuse que le démon du désespoir avait excité dans son cerveau et dans son cœur, elle accomplit néanmoins sa tâche avec une merveilleuse rapidité.

La corde était tressée, tressée par ses doigts habiles en dépit de l'impénétrable obscurité qui régnait dans son cachot; elle se mit alors à la recherche des barreaux de fer qui défendaient les fenêtres, ainsi que du tabouret qui venait de provoquer sa chûte quelques minutes auparavant. Tous les moyens de destruction étaient alors entre ses mains, ils répondaient admirablement au but qu'elle se proposait, et elle n'hésita pas un seul instant à les mettre en œuvre ; ses mouvements au contraire étaient vifs et rapides, et l'obscurité semblait impuissante à les ralentir ; il lui semblait que sa vue perçait facilement les épaisses ténèbres dans lesquelles elle était plongée. C'était son esprit qui la guidait dans l'accomplissement de son œuvre, car elle était résolue à tromper l'attente du bourreau, de la potence, et de cette multitude qui comme une nuée de vautours qui s'abat sur une charogne, recherche avec un si hideux empressement le spectacle de la mort.

C'est avec une horrible précision que la misérable réussit à former un nœud coulant à l'extrémité de la corde qn'elle avait tressée, et ce fut avec un sentiment de triomphe qu'elle se passa ce nœud coulant autour du cou; puis, montant sur le tabouret, elle attacha solidement l'autre extrémité de la corde aux barreaux de la fenêtre et alors.....

Oh ! alors, tous les préparatifs de son suicide étant terminés et l'abîme impénétrable de l'éternité s'ouvrant devant elle, elle s'arrêta court et une profonde consternation s'empara d'elle ! Debout sur le tabouret, la corde

passée autour de son cou, la misérable se sentit pleine d'épouvante, en envisageant la mort face à face. Elle voyait l'abîme ouvert sous ses pieds et au-delà de l'obscurité profonde qui enveloppait son cachot, elle voyait les flammes qui s'élevaient du terrible royaume de Satan.

Mais en ce moment où, frappée d'épouvante, accablée d'une effroyable horreur, la meurtrière ressentait l'effet d'une réaction qui se serait inévitablement terminée par l'abandon de ses projets de suicide, en ce moment, dis-je, où ses pensées étaient sur le point de prendre un autre tour, où elle allait arracher la corde de son cou et descendre du tabouret, en ce moment suprême l'horloge du St-Sépulcre vint à sonner une heure!

Ce bruit soudain qui troubla le silence profond du cachot, et parvint à l'oreille de la misérable, la fit tressaillir et le tremblement nerveux imprimé à tout son corps la fit chanceler sur le tabouret sur lequel elle était montée. Par un effort désespéré, elle chercha à reprendre son équilibre, mais la lutte fut de courte durée et ce fut la dernière tentative qu'elle fit pour s'arrêter sur le bord de l'abîme qui la séparait de l'éternité. Un faible cri s'échappa de ses lèvres, le tabouret vacilla sous ses pieds, se renversa, et tomba.

Mais sa chûte fut immédiatement arrêtée par la tension subite de la corde, tout son sang afflua à son cerveau, et des milliers d'étincelles brillèrent devant ses yeux. Par un mouvement désespéré elle porta la main à son cou pour desserrer la corde, maisle poids de son

corps rendait la tension trop forte, et elle ne put ni la dénouer ni la rompre. Affolée par le désespoir, elle chercha avec ses pieds le tabouret pour y trouver un appui, mais il était hors de sa portée et elle essaya alors de se cramponner aux interstices des pierres de la muraille pour soulever son corps et échapper à la strangulation. Mais tous ses efforts furent vains, elle sentit la faiblesse arriver à pas de géant, et elle se débattit dans de hideuses convulsions tout en faisant de vains efforts pour chercher un point d'appui aux aspérités de la muraille. Sa lutte, ses derniers combats contre l'agonie avaient duré près d'une minute et avaient été tellement horribles qu'il faut renoncer à les dépeindre ; mais les tortures qu'elle endurait avaient atteint leur apogée, elles diminuèrent rapidement, et firent place à une sorte d'insensibilité, d'engourdissement, auxquels la mort elle-même eut bientôt succédé.

Quand le jour parut et que le geôlier vint faire sa visite au cachot de Madame Brace, il la trouva pendue aux barreaux de sa fenêtre. Immédiatement la corde fut coupée, le médecin fut appelé, mais le cadavre était froid et rigide, et il déclara que la mort de cette malheureuse femme remontait déjà à plusieurs heures.

CHAPITRE XV

RÉCEPTIONS DU COMTE DE MONTGOMERY

Le jour qui se leva sur le suicide que nous venons de raconter était le 31 Mai, jour appelé à jouer un rôle mémorable dans le grand procès engagé entre les Montgomerys et Lady Bellenden. En effet, c'était le jour où le Conseiller délégué à cet effet devait déposer son rapport et donner son avis sur tous les divers points en litige, et, comme l'opinion du Lord Chancelier lui-même ne pouvait manquer d'être influencée par les termes de ce rapport, il était dans les choses possibles que le long procès, depuis si longtemps pendant entre les Montgomerys et les Bellendens, fut virtuellement décidé dans le cours de la journée.

Le Comte de Montgomery se leva de bonne heure et se regardant dans une glace il se murmura à lui-même :

— Je suis pâle, mais je ne suis ni aussi pâle ni aussi malade que je m'attendais à l'être après les heures

d'insomnie par lesquelles j'ai passé et après les rêves affreux qui m'ont poursuivi pendant le court espace de temps où j'ai enfin cédé au sommeil.

Le jeune Lord s'occupa alors des soins de sa toilette, mais il s'arrêta tout-à-coup, porta la main à son front, et dit avec impatience :

— Comment se fait-il que je ne puisse soustraire mon âme à l'horrible pressentiment qui l'obsède ? Est-ce l'influence de ces fâcheuses visions qui obscurcissent encore mon imagination ? Pourquoi mon cœur éprouve-t-il un sentiment de défaillance ? Pourquoi mes mains tremblent-t-elles ainsi ? et d'où vient cette fièvre qui me brûle ? Je n'ai rien à craindre... rien à redouter ; mes secrets sont en sûreté, Fernanda est inébranlable dans sa confiance et Rigden déclare qu'il répond du gain du procès. Pourquoi alors céder à ces folles appréhensions ? Pourquoi suis-je en proie à une vague et indéfinissable terreur ? Oh ! c'est cet effrayant incident qui n'a pas cessé de me persécuter depuis le moment où il est survenu ; cet incident si plein de mystère que je ne suis pas plus apte à comprendre aujourd'hui que le lendemain même du jour où il a eu lieu. Maudite soit la fatale envie qui m'a poussé à accepter ce domino et à me rendre à ce bal masqué ! Ai-je été assez fou, assez insensé, assez idiot pour me laisser prendre aux fascinations de cette sirène. Mais qui est-elle, qui peut-elle être ? — s'écria-t-il en proie à la plus violente agitation. — La seule personne, réellement et positivement intéressée à jouer un pa-

reil rôle dans le but de m'arracher mes secrets les plus précieux, c'est Laura de Bellenden elle-même, mais elle ne saurait être assez éhontée pour recevoir dans ses bras un Montgomery quand elle s'attendait à les ouvrir à Florimel !

Les réflexions du Comte furent interrompues par l'entrée de Gilbert, son valet de chambre de confiance, qui fut quelque peu surpris de trouver son maître levé de si bonne heure.

— Il est à peine sept heures, Milord, — fit remarquer le valet de chambre.

— Je le sais, Gilbert, — répondit le Comte. — Mais je ne pouvais plus dormir, et le lit m'était devenu insuportable. Pourquoi êtes-vous entré dans ma chambre de si grand matin, plus d'une heure avant celle qui vous est habituelle ?

— Un vieillard est là qui sollicite une audience immédiate, Milord, — répondit le valet, — c'est pourquoi je suis venu voir si Votre Seigneurie était éveillée. Cet homme prétend que l'affaire qui l'amène est importante ..

— Son nom ? — demanda le Comte avec impatience.

— Chapmann, Milord, — lui répondit-il.

— Ah ! Chapmann, du village de Bellenden ! — s'écria le Comte qui tressaillit et ne présagea rien de bon de la visite inattendue du vieux maçon. — Dites-lui que je me rendrai auprès de lui dans quelques minutes.

Aussitôt que Gilbert se fut éloigné pour aller transmettre sa réponse, le jeune Lord termina sa toilette avec une fébrile impatience ; car plus il y réfléchissait et plus il arrivait à cette conclusion qu'il n'y avait rien de bon à augurer de la visite de Chapmann. Quand il eut terminé sa toilette, il descendit à la hâte l'escalier et se rendit au parloir où Chapmann l'attendait.

— Quelles nouvelles, mon bon ami ? — demanda le Comte aussitôt après avoir refermé la porte derrière lui.

— Quelque chose que Votre Seigneurie doit connaître, — répondit le vieillard dont le visage était peu sympathique et qui avait une expression sinistre dans les yeux.

— Quelque chose de bon ou de mauvais ?... parlez, — s'écria Eugène avec impatience.

— Quelque chose de bon, autant que j'en puis juger, — répondit Chapmann.

— Alors nous pouvons causer à notre aise. Chapmann, — dit le jeune Lord en en se jetant sur un sofa comme un homme dont la poitrine est soulagée d'un poids incommode.—Je suis certain d'avance qu'il fallait quelque chose d'une importance peu ordinaire, pour vous faire faire le voyage de Londres et vous avoir amené chez moi de si grand matin, et je craignais qu'on ait découvert quelque chose se rapportant au caveau funéraire...

— Non, il n'y a rien à craindre de ce côté, — interrompit Chapmann. — Personne dans le village de Bel-

lenden ne sait et ne saura jamais que Votre Seigneurie avait des raisons toutes particulières pour se servir de moi pour ouvrir le caveau des Bellendens, dans lequel vous êtes descendu il y a trois mois. Naturellement Northwitch, le sacristain, était jaloux de la préférence que vous m'aviez accordée, mais il n'a pu y voir rien autre chose qu'une simple préférence.

— Bien! et maintenant le but de votre voyage à Londres? — demanda le Comte.

— Votre Seigneurie m'a dit de la tenir toujours au courant des événements qui surviendraient, — reprit Chapmann; — et par conséquent, je n'ai pas perdu de temps pour me rendre ici. J'ai quitté Bellenden avant hier soir, j'ai pris une charrette qui m'a conduit à Birmingham, et là, jai pris une place sur la diligence qui m'a amené à Londres, il y a une heure.

— Après deux nuits passées sur la route, n'est-ce pas? — fit observer le Comte. — Et vous vous êtes empressé de vous rendre ici aussitôt après avoir quitté la voiture dans la cour des Messageries?

— Précisément, Milord, — lui répondit-il.

— Et l'objet de votre visite? — s'écria le Comte avec impatience.

— Lady Bellenden est descendue au village, Milord.

— Mais, dans quel but?

— Pour faire une visite aux caveaux et examiner les registres.....

— Les registres, — s'écria Montgomery, en tressaillant, puis presque instantanément, il se dit à lui-même:

— mais Chapmann ne sait rien relativement aux registres.....

Et reprenant toute sa présence d'esprit il invita du geste Chapmann à continuer ses explications.

— Lady Bellenden est arrivée au village avant-hier, de bonne heure dans l'après midi,—reprit Chapmann, — et presque aussitôt après son arrivée, Richard, son valet de pieds, a pris une voiture et il s'est rendu, je ne sais où ; alors Sa Seigneurie s'est rendue à l'église accompagnée par Monsieur Roberts le ministre, pendant que Madame Marguerite venait me trouver chez moi. Je vis bien qu'il y avait quelque chose sous jeu, car elle était terriblement polie, et je m'efforçai de paraître amical et communicatif pour l'engager à parler. Enfin, après avoir battu les buissons pendant quelque temps, elle en arriva à mettre la conversation sur la visite que vous avez faite au village de Bellenden, il y a maintenant plus de trois mois; puis elle m'a parlé de vos agents qui m'ont employé pour ouvrir les caveaux et alors elle a cherché à tirer de moi la raison des dispositions favorables dans lesquelles Votre Seigneurie se montrait à mon égard, puis enfin elle m'a dit franchement et ouvertement que sa maîtresse était disposée à récompenser généreusement ceux qui se dévouaient à ses intérêts. A tout cela j'ai répondu à Madame Marguerite que si son intention était d'avoir recours à la corruption, je n'étais pas homme à me vendre et à me laisser corrompre, et elle m'a quitté dans un état complet d'exaspération.

— Où voulait-elle en venir ? quel est le but qu'elle poursuit? — s'écria Montgomery, — soupçonne-t-elle qu'il y a quelque petit incident sur lequel vous pourriez donner des éclaircissements? vraiment je n'y comprends rien.

— Peut-être s'imagine-t-elle que je connais plus de choses que je n'en sais réellement, — fit observer Chapmann.

— C'est possible, — dit le Comte, qui semblait réfléchir.

— Car après tout, qu'aurais-je pu dire, si j'avais voulu parler à cœur ouvert? — continua Chapmann, — tout simplement que Votre Seigneurie est venue me voir il y a environ trois mois, et qu'elle m'a prévenue que dans quelques jours ses agents arriveraient au village de Bellenden pour rendre une visite aux caveaux et que le soin de les ouvrir me serait confié ; mais que je ne devais manifester aucune surprise en trouvant que le mortier qui scellait la pierre était frais, pas plus qu'en découvrant d'autres indices que le caveau avait été récemment ouvert. Eh ! bien, j'ai promis de me conformer à vos instructions, et il est bien certain que j'ai facilement reconnu qu'il n'y avait pas longtemps que la pierre avait été levée. Mais j'ai gardé mes impressions pour moi, et vos agents eux-mêmes ne se sont aperçu de rien. Comme de raison, il ne m'a pas été difficile de deviner que Votre Seigneurie, ou des personnes employées par elle, avaient visité les caveaux quelques jours avant la visite officielle pour

laquelle mon ministère a été requis, mais les raisons que Votre Seigneurie a eu de descendre dans les caveaux et ce qu'elle avait à y faire, ce sont là des affaires qui ne me regardent pas; du moment surtout où j'ai été généreusement payé pour tenir ma langue en bride, aussi personne dans Bellenden ou hors de Bellenden, ne sait un mot des faits qui sont à ma connaissance.

Pendant que le maçon se livrait à son penchant, de bavardage, si naturel aux personnes âgées, et qu'il se laissait aller au sentiment d'orgueil qu'il éprouvait en se voyant en possession de la confiance du Comte de Montgomery, quelque faible et quelque incomplète que fût cette confiance, le noble Lord restait plongé dans une profonde méditation, car la visite de Lady Bellenden au village qui portait son nom, et la tentative faite par Marguerite pour faire parler le vieux Chapmann, étaient de nature à l'inquiéter et à lui donner à réfléchir.

— Vous dites que la Marquise a visité les caveaux? — demanda-t-il enfin, quand le vieux maçon eut fini de parler.

— Oui, Milord, elle y est descendue avec Monsieur Roberts et avec Northwitch, — répondit Chapmann, — mais je ne sais pas ce qui s'est passé, tout ce que j'ai appris, c'est qu'on a trouvé le corps du dernier Marquis à demi-pendant hors de son cercueil; oh! j'avais bien remarqué cela quand j'avais ouvert les caveaux pour les agents de Votre Seigneurie, — dit Chapmann,

en s'interrompant dans ses explications, — mais je ne savais pas à cette époque que ce fût le corps du dernier Marquis de Bellenden.

— Je n'en avais pas non plus la moindre idée, — se dit Montgomery, — dans cette nuit mémorable, quand le cercueil a fait explosion et a terrifié les deux hommes...... mais reprenez votre récit, Chapmann, — s'écria tout-à-coup le Comte en coupant court à ses propres réflexions : — vous me disiez que la Marquise de Bellenden, accompagnée par Monsieur Roberts et par Northwitch et son aide est descendue dans les caveaux et qu'elle a vu un corps sortant à demi de son cercueil...

— Oui, Milord,— dit Chapmann,— et il paraît qu'avant que ce corps eût été reconnu, quelques paroles avaient été dites qui avaient étrangement confusionné et irrité la Marquise. L'aide de Northwitch m'a conté tout cela une heure après la visite aux caveaux et c'est après ma conversation avec lui que j'ai pris la résolution de venir à Londres.

— Eh ! bien, mon bon ami, — s'écria Montgomery, maudissant en lui-même la propension au bavardage du vieux maçon, — qu'est-ce qui avait donc si fort contrarié et irrité la Marquise de Bellenden ?

— C'est que le corps de son défunt mari était bleu et enflé, et avait un aspect si extraordinaire que Northwitch déclara que le défunt devait avoir été empoisonné.

— Empoisonné ! — s'écria Montgomery, — ah ! une

lueur m'éclaire... mais continuez... continuez, mon bon ami.

— Eh ! bien, Milord, — reprit le maçon, — il paraît que la Marquise était hors d'elle-même et qu'elle a fait un long sermon à Northwitch : en somme, l'aide de Northwich m'a assuré que cet incident lui avait fait concevoir de singuliers soupçons, d'autant plus que Northwich, en me citant comme un amateur de scandales, avait dit tenir de moi que Sa Seigneurie détestait son mari et qu'elle avait été forcée d'épouser le Marquis alors qu'elle en aimait un autre. Mais à propos, — s'écria le vieux maçon, en s'interrompant comme sollicité par une nouvelle idée qui lui venait à l'esprit, le Marquis de Bellenden n'est-il pas mort subitement et d'une manière à donner des soupçons ?

— C'est précisément l'idée qui m'avait frappé tout à l'heure comme d'une inspiration soudaine, — dit le Comte, — mais continuez, Chapmann, — qu'avez-vous encore à me dire ?

— Rien de particulier, Milord, j'avais pensé que vous seriez bien aise d'apprendre qu'il y avait quelque raison de supposer que la Marquise avait empoisonné son mari, — ajouta-t-il en baissant la voix d'un air de mystère, — et c'est pourquoi j'avais dit à Votre Seigneurie, au début de notre entretien, que les nouvelles que j'apportais n'étaient pas d'une nature défavorable.

— Je vous suis bien obligé, Chapmann, pour l'intérêt que vous prenez à mes affaires, — dit le Comte, en se

levant et en se promenant dans la chambre, absorbé dans ses réflexions, — mais après tout, si ma cousine Laura n'est qu'une hypocrite consommée, si elle est réellement coupable d'un meurtre, si elle est capable d'avoir empoisonné son mari, ne peut-elle pas aussi s'abandonner à ses vices et cacher ses débauches, sous son éternel costume de veuve? Grand Dieu! si c'était, la tête appuyée sur sa poitrine, que dans ce boudoir j'ai confié à l'oreille de l'enchanteresse mes terribles secrets.....

Le Comte fut interrompu dans ses réflexions par l'entrée d'un domestique qui vint lui annoncer que le maître clerc de Rigden demandait un moment d'audience à Sa Seigneurie.

— Où est-il? — demanda le noble Lord en proie à la plus vive inquiétude, car il savait que c'était ce clerc qui avait été dépêché dans le Comté de Warwick, pour prendre des informations sur le compte de son frère Raymond.

— Je l'ai introduit dans le salon particulier de Votre Seigneurie, — répondit le domestique.

— Je le rejoins à l'instant, — dit Montgomery, — emmenez ce digne homme avec vous à la salle des domestiques, — continua le Comte, en désignant Chapmann du regard, — et veillez à ce qu'il soit bien traité.

Après avoir donné ces instructions, le noble Lord se hâta de se rendre au salon où le maître clerc l'attendait. La tenue de voyage et la toilette négligée de cet

individu suffisaient pour qu'il fût facile de s'apercevoir qu'il arrivait de voyage et qu'il avait passé la nuit en voiture, et le Comte se sentit trembler de la tête aux pieds, lorsqu'il pensa en lui-même :

— Il faut qu'il s'agisse d'une question d'une importance peu ordinaire pour que cet homme se soit rendu directement chez moi en arrivant à Londres.

Mais le Comte eut le temps de maîtriser ses sentiments et de composer son visage, pendant que le clerc qui était par nature d'humeur servile se confondait en humbles salutations.

— Vous arrivez à l'instant du Comté de Warwick, je présume? — dit le Comte, en affectant un sentiment de curiosité et en dissimulant l'inquiétude qui le dévorait intérieurement, — avez-vous réussi à obtenir un entretien avec mon frère? et s'est-il conformé aux conditions insérées dans la clause du testament de notre aïeul?.....

— Milord, — interrompit le clerc, en conformant son ton et ses manières aux tristes révélations qu'il avait à faire, sans cependant être bien certain qu'elles fussent tout à fait nouvelles pour le Comte, car comme homme rompu aux affaires, il avait conçu certains soupçons peu favorables au noble Lord, — Milord, — dit-il le regard triste et d'une voix grave, — il faut vous préparer à apprendre de bien douloureuses nouvelles concernant votre frère Lord Raymond Montgomery.

—Grand Dieu! que voulez-vous dire? — s'écria Eu-

gène, qui paraissait en proie à la plus vive inquiétude.

— Je veux dire, — reprit le clerc, — que votre frère Raymond n'est plus!

Ses regards qu'il avait jusque-là tenus tristement attachés vers la terre, se levèrent tout-à-coup et se fixèrent sur la physionomie du Comte, comme pour y surprendre l'effet de la nouvelle qu'il venait de lui annoncer.

— Il n'est plus... mon frère Raymond n'est plus! — s'écria le Comte.

Et couvrant son visage de ses mains il s'abandonna ou du moins parut s'abandonner à une explosion de douleur.

— J'avais tort,— se dit le clerc à lui même.— Et j'ai été injuste envers le Comte. Il est douloureurement affecté de la perte de son frère, et il a été peu charitable à moi de le soupçonner capable d'un pareil forfait.

Arrivé à cette conclusion, le clerc qui, à l'exemple de son patron, prenait du tabac, régala ses narines d'une copieuse prise de cette poudre odoriférante, mais il avait soin de produire le plus léger bruit, pour ne pas troubler le violent chagrin de Lord Montgomery.

Mais dites-moi, mon bon ami, dites-moi, — s'écria tout-à-coup le Comte et se tourtant vers le clerc et en parlant d'une voix brisée par la douleur et tout à fait en rapport avec son air affligé, — dites-moi quand et dans quelles circonstances mon pauvre frère est mort.

— Milord, — reprit le clerc, d'un ton plus triste et plus solennel encore, maintenant que ses soupçons sur

le Comte s'étaient dissipés et qu'il pouvait sincèrement respecter sa douleur, Milord, votre frère a été la victime d'un crime mystérieux, il a péri de mort violente, en un mot il est tombé sous la main d'un meurtrier!

— Un meurtrier! — répéta Montgomery dont le visage était devenu pâle et livide, — Non, non, vous ne pouvez vouloir dire que mon pauvre Raymond a été assassiné!

— Hélas! ce n'est que trop vrai, Milord,— répondit le clerc.— Hier matin, entre sept et huit heures et en la présence de la Marquise de Bellenden, qui assistait à cette triste scène, j'ai vu les restes de Lord Raymond qu'on retirait de la pile du pont de Malden.

— Vos paroles sont étranges... bien étranges, — s'écria le Comte, — ou bien il faut que mon intelligence soit confondue par la violence de mon chagrin. La présence de la Marquise de Bellenden... les restes de mon frère... la pile du pont de Malden...

— Oh! Milord, tout cela n'est malheureusement que trop vrai, — s'écria le clerc, — et le terrible spectacle auquel j'ai assisté me poursuivra pendant tout le cours de ma vie. Je regrette véritablement que le hasard m'ait amené dans ce lieu au moment où le corps de votre jeune frère a été découvert sous la pierre.

— Mais la Marquise de Bellenden, — s'écria le Comte, dont l'agitation pouvait facilement être prise pour l'affliction et l'horreur naturelles que lui causaient la terrible destinée de son malheureux frère, — com-

ment se trouvait-elle là à une pareille heure et dans un semblable moment ?

— Pour accomplir une cérémonie relative au pont, — répondit le clerc. — Il avait été jugé nécessaire que Sa Seigneurie déposât des pièces de monnaies dans l'intérieur de la pile du pont et à cet effet la pierre de taille qui en forme le couronnement avait été levée. C'est alors qu'on fit la terrible découverte qu'un corps humain se trouvait sous cette pierre, et ce corps fut reconnu comme étant les restes du frère de Votre Seigneurie !

— Grand Dieu! Quelle va être la douleur de ma pauvre mère? — s'écria Montgomery en joignant les mains avec l'apparence du plus violent désespoir. — Cette nouvelle sera le coup de la mort pour elle! Mais la Marquise de Bellenden, comment a-t-elle supporté cet horrible spectacle?

— Sa Seigneurie s'est montrée aussi douloureusement affectée que qui que ce soit parmi les personnes présentes, — répondit le clerc; — quoique tout homme portant le nom de Montgomery puisse être considéré par elle comme un ennemi. Mais la Marquise de Bellenden est une vrai Chrétienne et une très-excellente dame, son caractère se lit sur son visage...

— Et elle a été douloureusement affectée? — demanda le Comte.

— Oui, très-affectée, Milord; véritablement c'était une scène...

— Je me fais facilement l'idée de ce qu'elle a dû être!

Oh! mon pauvre frère!.. mon pauvre frère!...— s'écria-t-il en se lamentant amèrement; — mais ne donne-t-on aucune explication à cette mort?... Les soupçons ne se portent-ils sur personne?.. Quelle est l'impression que cette effroyable tragédie a laissée dans l'esprit des personnes présentes?

— Nul ne paraissait apte à former quelque conjecture, Milord, — répondit le clerc; — et je me suis enfui si précipitamment que je n'ai pas eu le temps de recueillir les opinions. Oh! attendez, — s'écria-t-il en s'interrompant lui-même, — je me rappelle qu'il a été dit quelque chose au sujet d'une voiture particulière qui avait été vue dans le voisinage, le matin où la pierre de taille est tombée d'elle-même, si sa chûte n'a pas été provoquée, car Votre Seigneurie doit savoir, que la pierre de taille formant le couronnement de la pile n'a pas été volontairement mise en place par les maçons.

En ce moment un domestique entra au salon pour annoncer à son maître que Lord Florimel lui demandait un moment d'entretien.

— Lord Florimel à une heure aussi matinale! — s'écrià Montgomery, en consultant de l'œil la pendule, qui n'indiquait que huit heures, — je viens de recevoir une nouvelle d'une nature si douloureuse que je ne puis voir personne, à moins qu'il ne s'agisse d'une affaire urgente et de grande importance.

— Sa Seigneurie m'a chargé de dire, — fit observer le domestique, — que l'affaire qui l'amène est

d'une nature pressante, mais qu'elle ne retiendra Votre Seigneurie que quelques minutes.

— Alors je le verrai, — dit Montgomery.

Et il se rendit dans la pièce où Florimel avait été introduit.

Le jeune Lord était pâle et soucieux, une expression de profonde mélancolie était empreinte sur ses beaux traits, et à sa tristesse apparente, se mêlait une certaine gravité qui dénotait qu'il n'était pas sous l'influence d'une impression temporaire, mais qu'un grand et signalé changement s'était opéré en lui. Malgré le doute, l'inquiétude, et l'anxiété qui tourmentaient Montgomery, bien que toutes ses pensées fussent absorbées par la préoccupation de ses affaires personnelles, néanmoins il fut frappé par le changement survenu dans la physionomie de son ami, et s'empressant de lui saisir la main, il s'écria : — Mon cher Florimel qu'avez-vous?... Vous serait-il arrivé quelque chose de désagréable que je vous vois chez moi de si grand matin?

— Accordez-moi quelques minutes de patience, Eugène, — dit le jeune Lord, — et je m'expliquerai... Vous vous rappelez mon page Rao...., comme de raison, vous vous le rappelez et pour plus d'un motif, eh! bien ce jeune noir n'était autre que Caroline Walters, la jeune fille que vous avez vue chez Madame Brace.

— Et que vous avez séduite, Gabriel, — dit Montgomery; — mais est-il possible que Rao et Caroline, la meurtrière, soit une seule et même personne?...

— Elle est innocente, Eugène, du crime qui lui a été imputé, — interrompit Florimel, — et une étrange histoire transpirera sans doute bientôt, quand Arthur Eaton, le fils de Lord Marchmont, comparaîtra devant les assises, car il paraît que jusqu'à un certain point les deux affaires sont connexes, mais peu nous importe. Caroline, mortellement blessée par Madame Brace...

— Quoi! Madame Brace aurait encore commis un autre crime! — s'écria Montgomery. — Quelle misérable! Et penser qu'elle et moi nous avons été aussi intimes!

— Sa carrière mortelle est terminée, Eugène, — dit Florimel d'un ton solennel. — La nuit dernière elle a mis fin à ses jours en se pendant dans sa prison...

— Mieux vaut périr ainsi que sur l'échafaud! — s'écria Montgomery avec une singulière véhémence! — Oh! le gibet, quelle chose effroyable!

Il frissonna comme s'il avait quelque sujet de redouter la possibilité d'être exposé à une mort semblable.

— Mais quand avez-vous appris la mort de Fanny Brace? — demanda-t-il presque immédiatement.

— Hier à une heure avancée de la soiré, j'ai été appelé à Newgate pour recevoir la confession d'une mourante, le dernier et sincère pardon de Caroline, — répondit Florimel, sans remarquer la nature sinistre des émotions qui agitaient son ami, — et j'ai promis au médecin que je reviendrais le lendemain matin pour voir si elle vivait encore. Après une nuit sans sommeil,

je me suis levé de bonne heure et j'ai été déjà faire ma visite à la prison. Caroline vit encore et elle a même conservé toute sa connaissance, mais il ne reste aucun espoir qu'elle se rétablisse. Au moment où je m'en allais le bruit se répandit dans la prison que Madame Brace venait d'être trouvée pendue dans son cachot, et en prenant des informations la réalité du fait me fut confirmée.

— Voilà donc comment s'est terminée la carrière de la belle marchande de modes de Pall Mall! — dit Montgomery sous forme de réflexion, mais sans aucune intention ironique. — La maîtresse d'un Prince, la courtisanne qui a reçu dans ses bras les hommes les plus riches de la haute aristocratie, l'entremetteuse de...

— Pourquoi énumérer ainsi ses fautes, maintenant qu'elle n'est plus, Eugène? — interrompit Florimel d'un ton de reproche. — Rappelons-nous plutôt que s'il n'y avait pas eu des débauchés comme vous et comme moi, elle n'aurait pas eu la tentation de se livrer au vil métier qu'elle a fait. Mais laissons cela, mon but en vous rendant cette visite matinale, m'est dicté par les sentiments d'amitié qui nous unissent depuis notre enfance. En un mot, j'ai résolu de vous communiquer un secret que la pauvre Caroline m'a révélé la nuit dernière.

— Un secret qui me concerne? — s'écria Montgomery vivement intrigué.

— Je n'en suis pas sûr, mais la chose est possible, — dit Florimel, — et dans tous les cas le parti le plus

sage que j'aie à prendre c'est de vous faire part en confidence de cette révélation, Eugène, — continua le jeune Lord; — je suis instruit de toutes les particularités du bal masqué à Covent Garden...

— Ah! alors le secret en question concerne l'inconnue? — s'écria Montgomery tout tremblant d'inquiétude et en proie à la plus pénible curiosité. — Mais vous me pardonnerez d'avoir entrepris de me faire passer pour vous en cette occasion?

— Vous avez été imprudent... très-imprudent, Eugène, — reprit Florimel, — et vous ne voyez pas quels malheurs ont été la conséquence de votre folie. Mais une amitié qui remonte à des années n'est pas détruite par une légèreté, par un acte de folie de votre part, et il ne peut être question de pardon entre nous. Le point important est de savoir si vous savez qui est la sirène...

— Non, je ne le sais pas, — s'écria Montgomery en proie à la plus douloureuse impatience; — mais je donnerais tout au monde pour connaître ce secret, et si vous en avez connaissance, Gabriel...

— Doucement .. un moment, — dit le jeune Lord. — Est-il possible qu'énivré par ses caresses et par ses séductions, vous lui ayiez révélé des choses que vous n'auriez pas du faire connaître à une ennemie...

— A une ennemie! — répéta Montgomery avec une horrible défaillance au cœur. — Voulez-vous dire, voulez-vous me donner à entendre, Gabriel, que cette inconnue est. .

Il murmura un nom à son oreille.

— C'est elle, — répondit Florimel, — mais sur votre honneur, il faut garder ce secret. Ciel! qu'avez-vous, — s'écria le jeune Lord en voyant son ami pâle et tremblant tomber à la renverse sur l'ottomane sur laquelle il était assis.

— Rien, — dit Montgomery d'une voix qui sortait avec peine de sa poitrine oppressée. — Une indisposition....

— Non, mon cher ami, — interrompit Gabriel avec énergie, — ce n'est pas une indisposition, c'est de l'effroi, de la terreur. Ah! si vous vous êtes livré au pouvoir de cette femme, comme vous devez amèrement déplorer votre folie, car c'est bien réellement un acte de folie que vous avez accompli.

— C'est vrai, j'ai été fou, — dit Montgomery d'une voix étouffée; — mais je sais quelque chose sur elle; je connais un crime qui la met en ma puissance.

— Soyez prudent dans votre guerre contre cette femme! — s'écria Florimel d'un ton grave et sérieux. — J'ai lieu de savoir qu'elle est consommée dans l'intrigue; qu'elle possède, en véritable diplomate, toutes les ressources de la duplicité, de la ruse, et de la fourberie. Tout dernièrement encore, elle m'avait fait tomber dans ses filets et maintenant, quand j'y réfléchis, je frémis en songeant au danger que j'ai couru. C'est un serpent qui fascine sa victime, un serpent doué de tous les charmes séducteurs et contre lequel toute résistance est impossible. Eugène, si je vous disais tout... mais je ne le puis maintenant, je n'en ai ni le cœur, ni le loisir...

— Oh ! si Dieu permettait que j'eusse en mains quelque preuve qu'elle est en effet la sirène qui se livre à ces débauches, sous le manteau de la plus épouvantable hypocrisie qui ait pu couvrir la vie secrète d'une Messaline !— s'écria Montgomery.

— Des preuves !... vous demandez des preuves? — s'écria Florimel ; — et si vous les possédiez?...

— Je pense que je pourrais la contraindre à garder le silence sur certains aveux que je lui ai faits dans un moment de folie et qu'elle m'a arrachés à l'aide de son art infernal, — dit le Comte avec conviction.

— Alors, voyez ces preuves ! — s'écria Florimel en tirant de sa poche deux morceaux de rideaux qu'il présenta à Montgomery qui les prit avec un mélange de curiosité et d'incrédulité — Ces morceaux d'étoffe ont été coupés dans le boudoir où la sirène reçoit ses amants ; produisez-les à ses yeux et elle tombera accablée de honte et d'humiliation à vos pieds. Caroline les possédait et elle me les a donnés lors de la visite que je viens de lui faire.

— Merci, mille fois merci, Gabriel ! — s'écria Mont gomery la physionomie rayonnante de joie. — Vous vous êtes montré, en cette occasion, un bon et sincère ami !

— Je n'essaierai pas de pénétrer vos secrets, Eugène, — dit Florimel, — et, par conséquent, je ne vous demande pas comment vous vous êtes mis au pouvoir de cette femme Mais quand j'ai appris de Caroline mourante que vous aviez rencontré l'inconnue au bal

masqué et quand je me suis rappelée que vous étiez engagé dans un procès de la dernière importance pour chacun de vous, j'ai été frappé de cette idée que la sirène avec toute son habileté et tous ses charmes séducteurs, n'était pas femme à laisser échapper une pareille occasion. J'étais persuadé qu'elle vous forcerait à lui ouvrir votre cœur, qu'elle vous arracherait vos secrets les plus sacrés, et il n'y a pas d'homme qui n'ait ses secrets, qu'ils soient d'une nature ou d'une autre.

— C'est vrai, c'est vrai! — dit Montgomery avec agitation.

— Connaissant et ses dispositions et son caractère, — continua Florimel, — et ne doutant pas qu'elle ne fît tourner à son avantage le hasard qui vous jetait dans ses bras; j'ai pensé que je devais vous donner un avertissement que je prévoyais devoir vous être utile. Je savais aussi que le jour où nous sommes avait une grande importance pour vous et voilà pourquoi je suis venu vous importuner de ma visite matinale

— Vous m'avez rendu un service que je ne pourrai jamais oublier, - dit le Comte en pressant la main de son ami avec tout l'effusion de la reconnaissance. — Hélas ! j'ai reçu ce matin de bien terribles nouvelles. Mon pauvre frère Raymond n'est plus, il a été assassiné.

-- Assassiné ! — répéta Florimel avec un tressaillement d'horreur.

— Oui assassiné, et de la manière la plus cruelle et

la plus diabolique, — s'écria le Comte avec une explosion déchirante de douleur. — Mais je n'ai pas le temps d'entrer maintenant dans les détails, Gabriel, — ajouta-t-il avec moins d'agitation et d'une voix plus basse ; — d'autant plus que je me rappelle que je n'ai pas encore transmis à ma pauvre mère cette horrible nouvelle qui va la réduire au désespoir.

— C'est affreux, bien affreux, mon pauvre ami, — dit Florimel avec l'accent de la plus sincère sympathie. — Mais il ne faut pas différer plus longtemps de révéler cette douloureuse nouvelle à la Comtesse, car si elle l'apprenait tout-à-coup et sans préparation, cela pourrait lui donner le coup de la mort.

— C'est ce que je crains, — dit le Comte, — et c'est pourquoi je ne veux pas perdre de temps et m'acquitter au plus vite de cette tâche pénible et douloureuse.

— Je sympathise sincèrement avec vous, Eugène, — s'écria Florimel.

Ne voulant pas retenir plus longtemps son ami, le jeune Lord prit congé de lui.

Dès qu'il fût sorti, Montgomery se rendit à l'appartement de sa mère ; graduellement et avec tous les ménagements possibles, il lui apprit la mort de son plus jeune fils. L'explosion du désespoir de la malheureuse mère ne saurait se décrire, sa nature fière et hautaine fut écrasée sous le poids de sa douleur. Elle délira, s'arracha les cheveux, se frappa la poitrine, puis tomba dans une sorte de torpeur qui dura jusqu'à l'arrivée du médecin.

Le comte avait observé sa mère attentivement pendant toute la durée de son accès de douleur, jusqu'au moment où elle était tombée dans un état de prostration; il avait interrogé sa physionomie, il avait pesé chaque mot qui s'était échappé de ses lèvres avec une anxiété terrible, mais il n'avait pu saisir aucun indice qu'un soupçon se fût éveillé dans son âme; la pauvre dame s'imaginait que son plus jeune fils avait été assassiné par des voleurs, et quand, après l'arrivée du médecin, elle rentra en possession de ses facultés, les douloureuses lamentations auxquelles elle s'abandonna prouvèrent que c'était bien la seule idée qu'elle avait conçue.

Avec une sensation de soulagement qui touchait presque à la satisfaction du triomphe, le Comte confia sa mère aux soins de son médecin et de ses femmes, Puis avec l'apparence de la plus profonde douleur, il ordonna qu'on fit avancer sa voiture et il se fit conduire immédiatement à la demeure de Lord et de Lady Holderness.

CHAPITRE XVI

LE PROCÈS

Dans le bon vieux temps, où la sagesse de nos ancêtres était supposée avoir brillé d'un éclat éminent, un grand nombre de conditions curieuses étaient imposées à la transmission des héritages par voie de succession ou en vertu de dispositions testamentaires. Dans ces siècles où l'église Catholique Romaine était dominante en Angleterre, pour hériter d'une grande fortune ou être mis en possession d'immenses domaines, il fallait fréquemment se soumettre à la condition de prêter serment de reconnaître la suprématie du Pape, ou de conserver à des communautés religieuses la jouissance de certaines rentes, de certaines redevances, et de certaines immunités, et le plus souvent pour entrer en jouissance d'une modeste succession, l'héritier était obligé de faire un don à quelque église ou de payer une somme destinée à faire dire un nombre déterminé de messes pour le repos de l'âme du

défunt. Plus tard, et quand le Protestantisme s'établit en Angleterre sur les ruines de l'église Catholique Romaine, les fanatiques, possesseurs des héritages, imposaient à leurs héritiers l'obligation d'abjurer les doctrines de Rome; et il est bien connu que de nos jours la transmission des successions est encore soumise à des conditions inspirées par des préjugés aussi étranges que ceux auxquels nous venons de faire allusion.

Une condition de cette nature était de tradition dans la famille Montgomery et voilà quelle en était l'origine. Du temps de la Reine Elisabeth la race des Bellenden était menacée d'extinction, attendu que celui qui était alors en possession du Marquisat avait quatre-vingts ans et qu'il était sans enfants et sans proches parents. En conséquence, il adopta le second fils du Comte de Montgomery d'alors, et par lettres patentes la Reine Elisabeth reconnut au jeune rejeton des Montgomery, le droit d'hériter du titre de Bellenden. En vertu de cette adoption, a la mort du vieux Marquis, le jeune Montgomery fut mis en possession du titre, du rang, ainsi que des biens de Bellenden et il épousa une dame appartenant à la famille Aylmer. Ils eurent un fils qui, arrivé à l'âge d'homme, fut pris de la fantaisie de voyager sur le Continent et s'embarqua. Mais des années se passèrent sans apporter aucune nouvelle de lui et ses parents virent approcher le terme de leur vie avec la pénible conviction que leur fils n'était plus. Le père inconsolable fut donc réduit à la nécessité de prendre

quelques arrangements testamentaires relatifs à la transmission de ses biens après sa mort ; il légua la propriété du Prieuré au Comte de Montgomery et il partagea ses domaines du Comté de Warwick entre le frère de ce Comte de Montgomery et la famille Aylmer ; mais, comme à une époque alors récente il y avait eu un monastère qui s'était établi sur les terres dépendant de ses domaines du Comté de Warwick et que le vieux Marquis avait le Papisme en horreur, il inséra dans son testament une clause par laquelle il imposait comme condition à son héritier, d'abjurer les doctrines de l'église de Rome et de prendre l'engagement formel de ne pas rétablir sur les domaines du Comté de Warwick le monastère qui avait été détruit sous le règne d'Henri VIII. Faute d'avoir signé cette abjuration et cette promesse, la déchéance était prononcée et les domaines passaient aux héritiers les plus rapprochés dans l'ordre successif. La clause testamentaire prescrivait que ces actes d'abjuration et les engagements précités fussent signés par l'héritier désigné avant qu'il ait atteint sa vingt-deuxième année, âge auquel était alors fixé la majorité, et par une disposition supplémentaire du même testament, il était dit que la propriété du Prieuré passerait à celui qui serait alors en possession du titre de Comte de Montgomery et que les domaines du Comté de Warwick seraient attribués, pour la plus grande portion, à son héritier le plus proche, et dans une plus faible proportion à la famille Aylmer. Telle était la teneur du testament

laissé par le Marquis de Bellenden qui vivait vers la seconde moitié du seizième siècle. Mais à peine était-il descendu au tombeau que son fils, celui dont il avait si longtemps déploré l'absence, revint en Angleterre après avoir échappé à l'esclavage, car il avait été pris et vendu par des pirates Algériens. Comme de raison il revendiqua l'héritage paternel et le Comte de Montgomery d'alors, soit dans l'ignorance des dispositions faites en sa faveur, soit par un sentiment de justice ne souleva aucune difficulté. L'existence du testament lui-même fut bientôt oubliée. Des années se passèrent et les Bellenden restèrent en possession de leurs biens sans le plus léger trouble, jusqu'au moment où un astucieux avoué le découvrit et en fit connaître les dispositions. Ceci se passait vers le milieu du dix-huitième siècle, vers l'époque de la grande rébellion, et le Comte de Montgomery d'alors, auquel il avait été donné connaissance des termes du testament, menaça le Marquis de Bellenden, en possession de ce titre à cette époque, de lui intenter un procès. Néanmoins tout fut alors réglé par une transaction et sans intervention judiciaire. Le Marquis de Bellenden d'alors consentit à céder une partie des domaines en litige, pour s'assurer la libre possession du reste. Cette transaction fut rédigée et un acte de transfert fut dressé et signé ; mais à peine cette transaction était-elle conclue que le Comte de Montgomery se trouva plongé dans de sérieux embarras pécuniaires causés par de fausses spéculations, alors le Marquis de Bellenden lui proposa de

lui avancer une forte somme d'argent à titre de rachat de la portion de ses domaines qu'il lui avait transférée. Cette nouvelle transaction fut acceptée, et l'acte de transfert fut rendu aux Bellenden. Les choses étaient restées en cet état pendant plus de vingt ans, quand les Montgomery intentèrent le procès et le suivirent d'une façon sérieuse. Cette détermination fut prise par le père d'Eugène de Montgomery, trente années environ avant la date où se place notre récit, et quand l'affaire fut soumise à un plus sérieux examen, il fut reconnu que si les prétentions des Montgomery avaient quelques fondements, c'était à Raymond que devaient revenir les domaines du Comté de Warwick, tandis que le Prieuré devait écheoir à son frère aîné ; à tout événement les Aylmer firent valoir leurs prétentions, et c'est dans ces conditions que s'instruisit le procès dont il a été si souvent question dans le cours de cette histoire.

Le lecteur peut maintenant comprendre l'importance qui s'attachait nécessairement à l'acte de transfert ci-dessus mentionné. Pour la Marquise de Bellenden on soutenait que cet acte de transfert prouvait que toutes les difficultés qui existaient entre les deux familles avait été terminées par une transaction, par un arrangement définitif qui mettait à néant tous les droits et toutes les réclamations des Montgomerys. Dans l'intérêt de Fernanda ou plutôt de Lady Holderness, on prétendait que sa famille n'avait pas été portée au compromis, qu'elle ignorait absolument, à l'époque où il était inter-

venu, que les Aylmer eussent le moindre droit à réclamer un seul acre des terres appartenant aux Bellendens. Enfin pour les Montgomerys on soutenait que leurs auteurs n'avaient pas eu le droit de transiger en pareille matière, et que si le testament avait une valeur il établissait un partage des domaines et créait une substitution subordonnée à l'accomplissement des conditions formellement spécifiées; de plus et au cours de l'instance, il y avait trois mois environ, Eugène avait invoqué un moyen nouveau qui consistait à arguer de faux l'acte de transfert, sans toute fois attribuer ce faux à Laura de Bellenden elle-même.

L'acte de transfert portait la date de 1795, mais il était allégué dans l'intérêt d'Eugène Montgomery que le Marquis de Bellenden, père du défunt mari de Laura, dont la signature figurait à l'acte en question, était mort dans le cours de l'année 1793, c'est-à-dire deux ans avant la date de l'acte auquel on prétendait qu'il avait participé. Comme preuve du fait allégué par le Comte de Montgomery, on avançait que la plaque du cercueil du Marquis de Bellenden portait la date de 1793 et que cette date de son décès était confirmée par le registre de la paroisse.

Tel était l'état du procès au 31 Mai, époque que le Conseiller de la Chancellerie avait fixée pour déposer son rapport sur les différents points en litige; et ce magistrat avait rempli son engagement, circonstance qui mérite une mention toute particulière, en matière de procès en Cour de Chancellerie. Le rapport était

prêt et ses conclusions étaient précisément dans le sens prévu par Rigden, c'est-à-dire favorables à ses clients et hostiles à Lady Bellenden. En résumé le Conseiller admettait la validité du moyen invoqué par Lady Holderness, que sa famille n'ayant pas été portée au compromis, ce compromis, soit qu'il eût existé réellement, soit qu'il fût entaché de faux, ne pouvait pas lui être opposé. En ce qui touche les Montgomerys, le Conseiller rapporteur pensait que si l'acte de transfert était considéré comme sincère, leurs prétentions devaient être déclarées nulles et non avenues, mais que dans son opinion les preuves fournies pour établir le faux étaient suffisantes, et que, par conséquent, il concluait en faveur de la famille Montgomery. Finalament et attendu que l'un des réclamants, Lord Raymond Montgomery, ne se présentait pas, qu'on le prétendait mort, et que d'ailleurs il n'apparaissait pas qu'il se fût soumis aux conditions impératives du testateur, il résultait des divers points traités dans son rapport que le très-honorable Comte de Mongomery avait complétement établi ses droits sur le Prieuré, que les domaines du Comté de Warwick devaient être partagés entre le dit Comte de Montgomery et Lady Holderness dans la proportion d'un tiers pour le premier et des deux derniers tiers pour cette dernière.

Tel était le rapport du Conseiller de la Cour de Chancellerie, et bien que son avis n'eût pas le caractère d'une décision définitive, néanmoins il était con-

sidéré comme la base sur laquelle se fonderait le jugement rendu par le Lord Chancelier. En un mot, donc le triomphe du Comte Montgomery et de Fernanda sur la Marquise de Bellenden était regardé comme certain par les hommes de loi.

CHAPITRE XVII

L'ENQUÊTE

Entre quatre et cinq heures de l'après-midi de cette même journée, Eugène et Lady Holderness descendirent d'une voiture à la porte du Prieuré de Bellenden. Ils furent immédiatement conduits dans un salon, et le domestique qui les introduisit leur dit que dans quelques instants la Marquise se rendrait auprès d'eux.

Dès que le domestique se fut retiré, Eugène dit à voix basse et vivement à sa belle cousine:

— Je me demande quelles propositions Laura va nous faire?

— Vous vous l'êtes déjà demandé des milliers de fois depuis le moment où vous avez reçu la lettre par laquelle elle vous invitait à vous rendre ici, — fit observer Fernanda, — et toutes les questions que vous pourrez vous adresser, ne vous feront pas faire un pas de plus vers la solution de ce mystère.

— Pensez-vous que ce soit un piége qu'elle nous tend, ma chère cousine? — demanda le Comte.

— Dans quel but? — s'écria Lady Holderness, — si Laura a l'intention de vous livrer aux mains de la justice, elle n'a nul besoin pour cela de nous inviter à nous rendre ici; elle aurait beaucoup plus facilement pu nous faire arrêter à domicile par des constables.

— Avec quelle froideur, avec quel calme indomptable vous parlez de toutes choses, Fernanda, — dit le Comte, en la contemplant avec un mélange d'admiration et d'envie, — vous auriez fait un excellent général pour une armée d'amazones.

— Il est bien certain que je ne suis pas femme à aller au-devant du malheur, — dit Fernanda en souriant, puis reprenant presque instantanément l'air sérieux, elle ajouta : — Pour l'amour du ciel, Eugène, ne vous montrez pas pusillanime. Vous êtes tout tremblant, votre agitation est visible! reprenez courage! nous avons gagné le procès et Laura est sans doute impatiente d'entrer en arrangements. En réalité c'est ce que dit la lettre que nous venons de recevoir et qui nous invite à nous rendre ici, invitation par suite de laquelle nous sommes en ce moment assis sous son toit, au Prieuré de Bellenden ; il n'y aurait peut-être rien d'étonnant à ce qu'elle vous priât de l'accompagner à son boudoir, — ajouta Fernanda avec un air malicieux.

— N'avez-vous pas été étonnée quand, ce matin, je vous ai révélé toutes ces surpenantes particularités? — dit le Comte.

— Je dois avouer que j'en suis restée confondue, — répliqua Fernanda, — non pas que j'aie jamais professé une bien haute opinion pour notre sexe.....

— Parce que vous êtes vous-même un peu effrontée, ma belle cousine, — interrompit le Comte, en lui passant familièrement la main sur la joue, — mais, dites-moi, êtes-vous réellement fort affligée de la mort de Lord Desborough?... pourquoi n'êtes-vous pas en deuil?

— Quant à être affligée, Eugène, — reprit cette femme sans cœur, — je n'ai pas le loisir de m'abandonner au chagrin, et quant au deuil je n'ai pas eu le temps de le commander. La nouvelle de l'accident qui a eu une conséquence fatale pour mon oncle n'est parvenue à Londres que hier au soir, et toutes mes pensées étaient absorbées par notre procès.

— J'ai été frappé par l'air soucieux et défait de votre mari, — dit Eugène, — il est évident qu'il n'était nullement charmé de me voir solliciter de vous un entretien de si grand matin, et encore moins que vous ayiez accepté de m'accompagner tête à tête dans ma voiture...

— Il se dit sans doute que je ne devrais pas avoir de secrets pour lui, — répondit vivement Fernanda.

— Et peut-être aussi est-il jaloux, — dit le Comte, qui semblait un peu ranimé.

— Pensez-vous, Eugène, — dit Fernanda, en imprimant à sa lèvre une expression de mépris, — que je

sois femme à me laisser émouvoir ou troubler par un jaloux ; non, non, j'ai l'esprit trop énergique pour faire attention aux misérables passions de la nature humaine, quand il y en a tant de nobles, de fières, qui sont dignes d'éveiller de profonds sentiments.

— D'où vous vient cette merveilleuse force d'esprit, cet indomptable courage, ma belle cousine? — demanda Montgomery avec une expression d'intérêt et de curiosité.

— Elle m'est en partie naturelle, — répondit Fernanda, — et en partie aussi elle s'est développée en moi avec les circonstances qui m'ont appris à mépriser la mort, sous quelque forme qu'elle se présente, ou plutôt, — ajouta-t-elle, d'une voix plus basse, tandis que ses yeux, d'un bleu violet, prenaient une teinte presque noire, — ou plutôt je suis toujours prête à me trouver en face de la mort et même à aller au-devant d'elle en cas de besoin.

— Que voulez-vous dire, Fernanda? — demanda Montgomery avec un mélange d'étonnement et de terreur.

— Je veux dire, — répondit-elle si bas, que c'est à peine s'il était possible de l'entendre, — je veux dire que je suis toujours prête à avoir recours aux moyens extrêmes plutôt que de souffrir un déshonneur public.

Tout en parlant elle tira de son sein une petite fiole qui n'était pas plus grosse que son petit doigt, et qui contenait quelques gouttes d'un liquide limpide et incolore.

— Maintenant, me comprenez-vous, Eugène? — dit-elle d'une voix plus haute, avec l'accent du triomphe en réintégrant la fiole dans le corsage de sa robe.

— Oui, oui, — répondit Montgomery, puis après un moment de silence, il ajouta : — Ne ferais-je pas bien de prendre une semblable précaution? Ne devrais-je pas aussi porter sur moi les moyens de me procurer une mort instantanée?

— Toute la question consiste à savoir si vos crimes sont aussi nombreux que les miens, — dit Lady Holderness, en fixant sur lui des regards étranges et sinistres, — et si cette question doit être résolue négativement, alors vous n'êtes pas exposé aux chances que je cours d'être découverte.

— Mon Dieu! mon Dieu! que voulez-vous me donner à entendre? — s'écria Montgomery épouvanté par ces paroles qui semblaient annoncer de terribles révélations, — auriez-vous commis quelque crime, autre que celui que vous savez... je veux dire...

— Celui que nous avons commis ensemble, ou plutôt que nous avons fait commettre, — ajouta Fernanda, — et dont sans doute la Marquise de Bellenden va nous parler tout à l'heure... mais elle nous fait bien longtemps attendre.

— Chut! Elle vient, — murmura vivement Lord Montgomery, en entendant le bruit de pas qui s'approchait.

Un instant après la porte s'ouvrit et la Marquise de Bellenden entra dans le salon. Elle était comme de

coutume vêtue d'habits de deuil, et quoique pâle elle avait un air de sérénité bénigne qne rien ne semblait capable de troubler. Elle avait la dignité calme d'une personne qui n'a rien à redouter de l'opinion du monde et qui est en paix avec sa conscience.

Après qu'elle se fut avancée jusqu'au milieu du salon avec une gracieuse dignité, la Marquise de Bellenden salua Lady Holderness et le Comte avec la politesse qu'on était en droit d'attendre d'une maîtresse de maison, mais avec une réserve suffisante pour convaincre ceux qu'elle recevait chez elle, qu'elle n'était en aucune façon disposée à se montrer rampante et flatteuse, bien que ce procès pût être considéré comme décidé en leur faveur.

Après avoir pris place sur un sofa, elle invita Fernanda à venir s'y asseoir auprès d'elle et désigna du doigt une chaise au Comte de Montgomery.

Ainsi se trouvèrent groupées ensemble trois personnes unies par des liens de parenté, dont deux soutenaient depuis longtemps une guerre acharnée contre la troisième.

Tout en prenant la chaise qui lui avait été désignée, Montgomery jeta un rapide et furtif regard sur Lady Bellenden, comme pour plonger dans les profondeurs de son âme ; ce regard scrutateur avait encore un autre objet, il cherchait à pénétrer les épais vêtements qui enveloppaient son beau corps et à en suivre tous les contours, et pendant qu'il se livrait à cette observation et lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur sa physionomie calme et placide, il se dit en lui-même :

— Est-il possible qu'un volcan de passions furieuses et déchaînées se cache sous cet extérieur modeste et tranquille ?

Au moment où il s'adressait cette question, ses yeux rencontrèrent son regard, il lui sembla qu'une faible rougeur montait à sa joue et que ses manières trahissaient un certain embarras; mais en reportant de nouveau ses regards sur son visage, il le trouva aussi calme que précédemment et il ne put retrouver le moindre indice du trouble qu'il avait cru remarquer.

— Je ne sais que penser, — se dit Montgomery, — il faut qu'elle soit une hypocrite consommée, qu'elle possède toute la duplicité de Satan, ou bien que Florimel ait été trompé sur son compte. Mais nous verrons, nous verrons bien, — ajouta-t-il d'un air rêveur.

Ses doutes et son incertitude s'accrurent encore lorsque jetant un nouveau regard sur la Marquise de Bellenden, il lui vit cette sérénité parfaite, sûr indice d'une conscience en paix avec le monde et avec elle-même.

De son côté Fernanda avait également observé Lady Bellenden, mais d'une manière moins furtive que son cousin. Elle avait fixé son regard profond sur le visage de la Marquise, qui l'avait soutenu avec la plus imperturbable tranquillité ; et quand le Comte remarqua cette preuve nouvelle de son empire sur elle-même, ses doutes et sa perplexité n'en furent que d'autant plus augmentés. Il ne savait que penser, il était dans

l'impossibilité de former une conjecture sur le résultat probable de l'entretien qui allait avoir lieu. Devait-il se terminer par une esclandre, par la ruine pour tous, ou finir amiablement ? La Marquise allait-elle parler en suppliant ou dicter ses ordres, aurait-elle recours à la conciliation ou aux menaces?

Ces échanges de regards rapides, de la part d'Eugène et de Fernanda, les pensées diverses qui avaient traversé leurs esprits, n'avaient en réalité occupé que peu d'instants, malgré le temps plus long qu'il nous a fallu pour les décrire, car presque immédiatement après avoir rejoint ses visiteurs Lady Bellenden prit la parole.

— Sans doute vous avez été surpris, — dit-elle en regardant Eugène d'abord, puis Fernanda, — de recevoir un billet de moi, vous invitant à vous rendre ici. Mais en apprenant ce matin le nouveau pas accompli dans notre grand procès, j'ai pensé qu'il était préférable que les trois parties intéressées se réunissent pour décider elles-mêmes la question et éviter de nouveaux frais.

— Nous juger nous mêmes ! — s'écria Fernanda en jetant sur la Marquise un regard de surprise indignée.

— Mais notre position est déjà aussi bonne que si nous avions gagné notre procès ! — s'écria Eugène.

— Vous serez cependant assez bons, l'un et l'autre, pour vous rappeler qu'il n'est pas encore irrévocablement gagné, — dit la Marquise avec un calme imperturbable. — Le Chancelier doit encore prononcer son jugement.

— Il sera basé sur les termes du rapport, — s'écria Fernanda avec pétulance.

— Des preuves nouvelles peuvent-être produites, Lady Holderness, — reprit la Marquise avec une tranquillité qui semblait contenir un reproche indirect adressé à la véhémence passionnée de Fernanda.

— Des preuves nouvelles! — répéta Eugène qui sentit dans ces paroles l'annonce que la crise approchait.

— Oui, de nouvelles preuves, Milord, — reprit la Marquise,—et comme les témoignages auxquels je fais allusion doivent jeter un nouveau jour sur l'affaire; je répète la proposition que je vous ai faite de nous constituer tous les trois nos propres juges; et je vous garantis qu'avant qu'il se soit écoulé deux heures nous serons arrivés à une décision que la Cour de la Chancellerie nous ferait attendre encore pendant des années. Et maintenant, Lord Montgomery, et vous, Lady Holderness, que dites-vous?

— Est-ce une plaisanterie, Madame? — demanda Fernanda rouge de dépit.

— Jamais je n'ai été plus sérieuse de ma vie, — répliqua la Marquise, — et vous ne vous faites pas une idée combien l'affaire serait sérieuse pour vous-même et pour Lord Montgomery, si vous rejetiez ma proposition de l'examiner à l'amiable. Pour m'expliquer plus clairement encore, les témoignages que j'ai à faire entendre doivent se produire quelque part, soit ici, dans ce salon et devant nous trois, ou en présence d'un tri-

bunal plus solennel et certainement beaucoup plus terrible, je vous laisse maintenant le soin de décider.

— Prêtons-nous à la fantaisie de Sa Seigneurie, et jouons aux juges, Eugène, — dit Fernanda les yeux étincelants d'une rage concentrée, qui était encore exaspérée par le calme provoquant de Lady Bellenden.

— Eh! bien, soit, jouons aux juges, — ajouta Montgomery qui se demandait comment tout cela finirait.

La Marquise prit une clochette d'argent sous un coussin du sofa et sonna. Une porte s'ouvrit à l'extrémité du salon et un vieillard parut.

— Austin! — s'écria Montgomery pris à l'improviste et mis hors de ses gardes par cet incident imprévu.

— Ah! je vois que vous le connaissez? — s'écria Lady Bellenden, puis se tournant vers le vieillard elle dit: — vous reconnaissez ce gentleman et cette dame?

— Puisque Votre Seigneurie m'a payé pour me ranger de son parti, je dois parler à cœur ouvert, je suppose, — dit Austin en abordant hardiment la question. — La vérité est donc que je connais le Comte de Montgomery autant qu'un homme peut connaître un autre homme; je n'ignore pas non plus que cette dame est Mademoiselle Fernanda Aylmer, je devrais dire Lady Holderness.

— Qu'avez-vous de particulier à dire en ce qui les concerne? — demanda la Marquise d'un ton solennel et de l'air le plus sérieux

— Il y a plus de quatre mois Lord Montgomery vint seul à ma chaumière, près du village de Bellenden, —

reprit Austin, — et me dit que si je consentais à le servir d'une certaine manière il me récompenserait généreusement. J'acceptai, et il m'ordonna de me rendre à Birmingham et de m'y procurer certains objets qu'il me désigna.

— Quels étaient ces objets? — demanda la Marquise.

— D'abord une série de passe-partout capables d'ouvrir les serrures de toutes dimensions; depuis celles d'une porte d'église jusqu'à celle d'un coffre-fort. Ensuite certains outils à l'usage des résurrectionnistes, une boîte d'un ciment particulier et enfin une plaque de cercueil sur laquelle devait être gravée une certaine inscription. Tels étaient les objets que je devais me procurer, d'après les ordres de Monseigneur, ce que je fis avec l'assistance de quelques amis auxquels je m'adressai à Birmingham. Environ trois semaines après, autant qu'il m'est possible de préciser, Sa Seigneurie m'envoya une lettre dans laquelle elle m'annonçait qu'elle serait chez moi un certain matin, qu'elle s'y rendait avec Mademoiselle Aylmer et deux hommes, et que je devais songer à me tenir bien approvisionné.

— Et ils sont arrivés au jour dit? — demanda la Marquise.

— Oui, Madame, ils sont arrivés en voiture le matin indiqué par la lettre, — répondit Austin. — Le Comte et Mademoiselle Aylmer portaient des masques et les deux hommes étaient les deux plus grands scélérats que mes yeux eussent jamais vus. Mademoiselle

Aylmer partit dans la voiture qui la transporta à Congleton, mais vers le soir la voiture revint sans elle...

— Ne vous arrêtez pas à ces détails, — interrompit la Marquise, — que s'est-il passé pendant la nuit dont vous parlez?

— Le Comte et les deux hommes se sont rendus à l'église en emportant avec eux les outils, le ciment, et le trousseau de passe-partout.

— Et la plaque de cercueil? — demanda la Marquise.

— Oui, Monsieur le Comte l'avait aussi sur lui, — répondit Austin.

— Et que portait l'inscription qui était gravée dessus? — poursuivit Lady Bellenden.

— Elle indiquait l'année 1793 comme date de la mort du père du dernier Marquis de Bellenden.

— Cela suffit... vous pouvez vous retirer et nous envoyer le second témoin.

Pendant le précédent interrogatoire, Lord Montgomery était resté le dos appuyé contre le dossier de sa chaise et les yeux fixés au plafond, tandisque Fernanda affectait de s'étendre paresseusement sur le sofa avec un air de souverain mépris pour ce qui se passait.

Austin se retira et de la pièce voisine sortit une femme fort âgée, mais qui, malgré son grand âge, s'avança avec une merveilleuse agilité.

— Ah! la veuve Bushman aussi, — s'écria Montgomery qui avait tourné la tête lors de l'entrée du nouveau témoin.

Puis reprenant sa position première, il sembla s'absorber dans la contemplation du lustre qui pendait au plafond.

— Connaissez-vous ce gentleman et cette dame? — demanda Laura, — et si vous les connaissez, dites-nous ce que vous savez.

— Je connais le Comte de Montgomery et Lady Holderness, qui était avant l'Honorable Mademoiselle Fernanda Aylmer, — répondit la vieille. — Il y a trois mois Lady Holderness arriva en toute hâte dans ma chaumière, près de Congleton, et me dit de me préparer à recevoir le Comte de Montgomery et deux hommes qui devaient arriver dans vingt-quatre heures. Elle m'ordonna également de me rendre à Congleton et d'y acheter deux malles de voyage qui devaient être remplies d'effets d'habillement pouvant convenir à deux ouvriers sur le point d'émigrer. J'exécutai les ordres qui m'avaient été donnés et Lady Holderness partit. Le lendemain matin, à la pointe du jour, le Comte arriva avec les deux hommes. Ces deux derniers avaient bien la mine des deux plus affreux bandits que j'aie jamais vus ; mais leur apparence s'améliora un peu lorsqu'ils se furent rasés, qu'ils se furent lavés, et qu'ils eurent revêtu leurs nouveaux habits.

— Pendant que le Comte et les deux hommes se trouvaient dans votre demeure, — demanda Lady Bellenden, — n'avez-vous pas commis quelque imprudence dont vous ayiez gardé le souvenir ?

— Je me rappelle, en m'adressant à Monsieur le

Comte, de l'avoir appelé Milord, — répliqua la veuve Bushman, — malgré les recommandations toutes particulières qui m'avaient été faites par Mademoiselle Aylmer, c'est-à-dire Lady Holderness, d'éviter avec le plus grand soin de tomber dans cette faute. Le Comte se montra terriblement irrité ..

— Cela suffit, ma brave femme, — dit la Marquise. — Vous pouvez vous retirer et soyez assez bonne pour nous envoyer le témoin suivant.

— Est-ce que cette puérile comédie doit durer encore longtemps, Madame ? — demanda Fernanda incapable de cacher son impatience sous l'air de parfaite indifférence qu'elle avait affecté jusqu'alors.

— Laissez toute sa liberté à Sa Seigneurie, Fernanda, — s écria Montgomery avec une certaine amertume, — c'est l'enquête dirigée contre nous; tout-à-l'heure nous aurons notre tour.

Lady Bellenden tressaillit légèrement et jeta un regard inquiet vers le noble Lord; mais revenant à elle immédiatement, elle tourna les yeux vers la porte de la pièce voisine, un troisième témoin venait d'apparaître sous la forme d'une jeune femme aux cheveux rouges, mal peignés, dont l'aspect était tout-à-fait répulsif, et dont la physionomie avait une expression méchante et déplaisante. Elle était complètement inconnue de Montgomery et de Fernanda, mais sans vouloir laisser rien paraître sur leurs visages, ils n'en étaient pas moins intérieurement en proie à une anxieuse curiosité provoquée par la vue de cette femme.

— Quel est votre nom ? — demanda Lady Bellenden qui présidait l'enquête avec la solennelle gravité d'un vieil avocat d'Old Bailey.

— Mary Price, sous le bon plaisir de Votre Seigneurie, — lui fut-il répondu ; — et mon père est l'un des hommes que le Comte de Montgomery a payé pour une certaine expédition en province. Joseph Warren est l'autre des deux hommes employés par le Comte et tous deux sont en ce moment à Newgate.

— Et quelle était la nature de l'expédition à laquelle vous faites allusion? -- continua la Marquise.

— Se débarrasser d'un beau jeune homme en l'ensevelissant vivant dans la pile d'un pont, — répondit Carotte.

— Une dame était présente, je crois, en cette occasion? — continua la Marquise, — et le jeune homme prononça un certain nom...

— Fernanda, — dit Carotte.,

Lady Holderness lança un regard farouche sur la fille du Gros Meg et sur Lady Bellenden, puis elle détourna la tête et reprit son air de complète indifférence.

— Le meurtre du jeune gentleman n'est pas le seul fait auquel votre père et son ami aient prêté leur concours? — demanda Lady Bellenden.

— Non Madame..... On s'est introduit dans une église, on a ouvert un caveau, puis il y a eu une petite affaire concernant les registres de la paroisse, mais c'est le Comte lui-même qui s'en est chargé.

— Quelle preuve avez-vous de l'ouverture d'un caveau ? — demanda la Marquise.

— Cet anneau, pris au doigt d'un corps qui était à découvert dans son cercueil, — répondit la femme aux cheveux rouges en produisant le bijou en question.

— Il porte les armes de Bellenden, — fit observer la Marquise. — Cette jeune femme, — continua-t-elle sous forme d'explications, — est venue me trouver ce matin pour me demander si les renseignements qu'elle était en mesure de fournir sur une certaine expédition en province ne pouvaient pas m'être utiles, vu qu'elle avait tout lieu de supposer que cette expédition se rattachait d'une manière directe au procès que je soutenais. Elle a stipulé une récompense que je lui ai donnée et elle est restée ici jusqu'au soir pour répéter devant vous sa déposition et déclarer ce qu'elle savait. Avez-vous quelques questions à lui adresser ?

Montgomery ne fit pas de réponse et resta les yeux fixés sur le lustre. Quant à Fernanda, elle fit de la tête un signe de dénégation avec un air d'indignation et d'impatience.

— Vous pouvez vous retirer, — dit la Marquise de Bellenden.

— Votre Seigneurie ferait mieux d'ordonner à ce témoin, ainsi qu'aux autres, d'attendre paisiblement sous son toit la fin de tout ceci, — s'écria le Comte comme frappé d'une idée soudaine ; — car il est possible que vous jugiez convenable par la suite d'imposer à ces témoins l'obligation de garder un secret

inviolable, résultat auquel arrivera facilement l'or de Votre Seigneurie, — ajouta-t-il avec amertume. — En un mot, je préviens Votre Seigneurie qui si un scandale se produisait, ma vie et celle de Lady Holderness, ne seraient pas les seules existences menacées.

Le trouble se peignait graduellement dans les regards de Lady Bellenden, pendant que Montgomery parlait; mais triomphant de son émotion, elle fut bientôt rentrée en possession de son calme habituel, en dépit des regards pleins de haine et de menaces que Fernanda lançait sur elle.

— Les témoins ne feront rien, ne diront rien ailleurs, si ce n'est d'après mes ordres, — répondit-elle ; — puis se tournant de nouveau vers Carotte, elle lui dit : — Retirez-vous et envoyez-nous Monsieur Roberts.

— Le digne ministre du village de Bellenden ! — s'écria le Comte avec un accent de mépris.

— Je devrais peut-être vous informer, — dit la Marquise sans se préoccuper de son observation, — que le corps de Lord Raymond Montgomery a été découvert dans la pile de maçonnerie du pont de Malden, mais cette nouvelle a dû vous parvenir, car le maître clerc de Monsieur Rigden était présent, et le fait a été porté à la connaissance du conseiller rapporteur dans l'après-midi.

Pendant que Lady Bellenden parlait encore, Monsieur Roberts entra dans le salon et salua froidement le Comte et Fernanda qui affectèrent de ne pas paraître s'apercevoir de sa présence. Le témoignage du minis-

tre avait pour objet de certifier que le caveau avait été ouvert en sa présence et que la plaque d'un certain cercueil avait été confiée à sa garde. Il exhiba cette plaque, Austin fut rappelé, et il attesta que cette plaque était bien celle qu'il s'était procurée à Birmingham conformément aux instructions qu'il avait reçues du Comte de Montgomery. Quand il se fut retiré dans la pièce voisine, la Marquise invita Monsieur Roberts à compléter sa déposition, et le Révérend établit qu'il avait tout sujet de croire que l'un des registres de la paroisse avait été falsifié quand à la date du décès du père du dernier Marquis de Bellenden. Le principal motif sur lequel il appuyait sa conviction, c'est que l'acte de décès portant la date de 1743 se trouvait au milieu d'une série de numéros se rapportant à l'année 1745, et que cette irrégularité dans l'ordre chronologique ne pourrait s'expliquer que par une falsification du registre et par la substitution d'une date à une autre.

Après avoir terminé sa déposition, le Révérend Roberts se retira.

— La farce est maintenant terminée, je suppose? — dit Montgomery dès que la porte fut refermée derrière le Recteur.

— Qualifiez l'enquête qui vient d'avoir lieu du nom qu'il vous plaira, — répliqua la Marquise de Bellenden. — Je pense néanmoins que vous devez reconnaître que l'affaire a pris une physionomie assez sérieuse, et que si ces nouveaux témoignages étaient produits

devant une Cour criminelle, le Chancelier pourrait y puiser les bases de son jugement définitif. Lady Holderness, — continua Laura en se tournant vers sa cousine et en lui adressant la parole avec un ton plus solennel encore,—il n'est pas difficile de comprendre le rôle que vous avez joué dans la tragédie du pont de Malden. Lord Raymond avait pour vous un attachement qu'il poussait jusqu'à l'adoration, et son désespoir lui avait fait rechercher une solitude en rapport avec les tristes dispositions de son esprit. Mais sa mort était nécessaire pour vous permettre d'atteindre le but que vous poursuiviez de concert avec le Comte de Montgomery. Vous convoitiez les propriétés qui devaient lui revenir, si ses droits étaient reconnus, et vous vous êtes arrangé pour devenir ses héritiers, dans le cas où vous réussiriez dans les moyens que vous étiez déterminés à mettre en œuvre pour donner un ton particulier au procès pendant entre nous. Vos plans étaient dressés en conséquence et quand vous avez eu trouvé vos bandits à gage et que vous les eûtes décidés à agir, il n'était pas difficile d'amener Lord Raymond à venir au rendez-vous que vous lui donniez, vous, Lady Holderness, de grand matin et à peu de distance de la ferme de Malden. Véritablement il m'est bien permis de supposer que quelques jours avant vous lui aviez écrit une lettre dans laquelle vous lui disiez que vous aviez appris à l'aimer et que vous étiez maintenant toute disposée à devenir sa femme. Avec l'imagination subtile qui ne vous fait jamais défaut,

vous avez inventé quelque excuse spécieuse pour lui faire comprendre qu'il fallait agir dans le plus grand mystère. Peut-être lui avez-vous écrit que sa mère, la Comtesse douairière, était opposée au mariage et que les gens de la ferme avaient été secrètement gagnés pour surveiller toutes ses actions. Votre esprit inventif n'a pas dû être embarrassé pour justifier la nécessité du masque qui couvrait vos traits, et un amant jeune, ardent, passionné, énivré par l'espoir de vous conduire au village de Bellenden pour faire de vous sa femme, ne devait pas facilement concevoir le soupçon de mauvais desseins contre lui.

— Assez sur tout cela ! — s'écria Montgomery en bondissant de sa chaise. — Votre Seigneurie affecte de reconstituer tout une histoire basée sur ses suppositions personnelles, tandisque tous les détails qu'elle vient de nous donner avec un soin si minutieux, sont des faits qui lui sont connus par suite d'une imprudente confession que je lui ai faite.

CHAPITRE XVIII

LA CONTRE-ENQUÊTE

En entendant ces paroles, la Marquise de Bellenden pâlit affreusement et son âme fléchit sous le coup de cette terrible accusation, et bien que peut-être cette accusation ne fût pas complétement inattendue, néanmoins la puissance de dissimulation dont cette femme était douée à un si haut degré ne fut pas suffisante pour lui permettre de cacher l'effet terrifiant qu'elle avait produite sur elle.

— Votre Seigneurie nous a forcés à subir une épreuve douloureuse, — dit Eugène les yeux brillants d'une haine farouche; — mais je l'avais avertie que notre tour viendrait, la première épreuve est passée, la seconde va commencer. Vous nous avez torturés sans pitié, attendez-vous à trouver en nous des bourreaux non moins impitoyables.

— Et puisque vous nous avez convoqués ici pour constituer à nous trois un tribunal et nous juger nous-

mêmes, — ajouta Fernanda, dont les regards étincelants d'un feu sinistre, — la justice et les convenances exigent que vous écoutiez les accusations que nous avons à formuler contre vous, comme nous avons écouté les témoignages que vous avez produits contre nous.

— Je n'élève aucune objection contre la marche que vous proposez, — répondit la Marquise qui avait eu le temps de recouvrer son empire sur elle-même et sa placide assurance; — mais je suppose que vous ne niez pas les charges qui ont été si pleinement établies et prouvées par les témoignages que vous venez d'entendre.

— Nous n'avons nul intérêt à recourir à la duplicité, Lady Bellenden, - repondit Eugène en se rasseyant. — En conséquence, je n'hésite pas, tant en mon nom qu'au nom de Fernanda, à nous reconnaître coupables des divers crimes allégués contre nous. Non, que nous prétendions nous en glorifier, bien au contraire, nos regards ne s'y reportent qu'avec regret... mais ils sont irrévocables.

— Des regrets ! — répéta Lady Holderness en relevant la lèvre avec une expression de mépris, — c'est un terme que je repousse quant à moi. Mais sous le mérite de cette réserve, Eugène, vous pouvez continuer à porter la parole pour nous deux.

— Et je serai aussi bref que possible, — dit le Comte, puis après un moment de silence il reprit la parole en maintenant ses yeux attentivement fixés sur

la Marquise de Bellenden. — Votre Seigneurie a fait preuve de la plus admirable habileté; mais, malgré toute votre puissance de dissimulation vous n'avez pu éviter que la pâleur qui s'est répandue sur vos joues tout à l'heure, ne s'élevât comme une accusation contre vous. Ah! voilà que vous redevenez nerveuse et irritable, vous êtes impatiente d'apprendre ce que nous savons de votre passé, jusqu'où irons nos incriminations, et jusqu'à quel point vous avez à nous craindre! Ah! vous vous êtes montrée habile politique dans votre visite dans le comté de Warwick et en vous livrant à des investigations, comme si vous ignoriez complétement quel en serait le résultat et les découvertes qu'elles devaient amener, alors que vous saviez parfaitement bien que la plaque du cercueil avait été changée, que le registre de la paroisse avait été falsifié, et que le corps de Raymond Montgomery gisait dans l'intérieur de la pile du pont! Oui, toutes ces circonstances vous les connaissiez à l'avance, attendu que j'avais été assez insensé, assez fou, assez idiot pour vous les révéler dans l'ombre mystérieuse d'un voluptueux boudoir, pendant que mon bras entourait votre taille et que ma tête reposait sur votre poitrine.

— Milord, une pareille insulte... que signifie? — s'écria la Marquise en se levant d'un bond, le visage couvert d'une vive rougeur, excitée soit par la honte, soit par l'indignation, et qui pouvait tout aussi bien être l'indice du sentiment de l'innocence outragée, que la preuve d'une conscience coupable.

— Je veux dire, cousine Laura, — répondit le Comte de Montgomery avec un demi sourire de triomphe moqueur, — que sous votre extérieur placide, se cache un Etna de passions frénétiques et que ces habits de veuve que vous portez depuis vingt ans ne sont pas autre chose qu'un voile d'hypocrisie jeté sur une existence de licence effrénée.

— Votre calomnie est aussi odieuse qu'elle est fausse, Milord, — s'écria la Marquise de Bellenden, dont les manières étaient devenues tout-à-coup dignes et hautaines, et dont les regards exprimaient une si fière assurance que le Comte se sentit un moment ébranlé.

— Peut-être Sa Seigneurie nous permettra-t-elle de visiter son boudoir, Eugène, — dit Fernanda avec une tranquille ironie, — et bien que d'après ce que vous m'avez dit, la scène d'amour et de folie ait été enveloppée dans la plus profonde obscurité, peut-être aurez-vous néanmoins gardé un souvenir assez précis des localités pour les reconnaître.

— Mon indignation devrait me pousser à refuser péremptoirement de satisfaire à une pareille demande, —s'écria la Marquise avec une fière assurance;—mais je suis si jalouse de cette réputation qui est attaquée pour la première fois, à ma connaissance du moins, que je n'hésiterai pas à accepter tout ce qui sera de nature à réfuter une honteuse calomnie. Suivez-moi.

Et sortant du salon par la porte qui donnait sur le

palier, la Marquise s'engagea dans un long couloir suivie de près par Eugène et Lady Holderness.

— Voici ma chambre à coucher, — dit Laura avec l'accent d'une imperturbable confiance, en s'arrêtant au milieu du couloir et en ouvrant une porte.

— Votre Seigneurie voudra bien excuser notre impatience, si nous nous permettons d'entrer, — dit Montgomery ; mais au moment où il franchissait le seuil, un coup d'œil rapide qu'il jeta sur les rideaux du lit et de la fenètre lui permit de reconnaître qu'ils ne se rapportaient pas aux morceaux d'étoffe que Lord Florimel lui avaient donnés.— Mais ceci n'est pas un boudoir, — s'écria-t-il en fixant ses regards sur Lady Bellenden.

— Voici mon boudoir, — dit la dame en ouvrant une porte et en les introduisant dans une autre pièce.

Encore une fois Montgomery fut déçu. Les rideaux n'avaient aucun rapport avec les morceaux qu'il possédait, et en outre les dispositions du boudoir étaient toute différentes de celles qu'il se rappelait si bien. Il ne retrouvait ni la table placée entre le lit et le sofa, ni le grand fauteuil qui était près de la tête du lit. Mais les rideaux ne pouvaient-ils pas avoir été changés depuis que des morceaux en avaient été coupés? l'ameublement ne pouvait-il pas avoir été disposé autrement? Ces pensées lui en suggérèrent une autre et s'approchant de la fenêtre il regarda au dehors : cette fenêtre s'ouvrait sur la partie sud du Prieuré, dans cette portion des bâtiments que nous avons antérieure-

ment décrite comme ayant conservé l'aspect monastique, avec ses murs massifs, ses hautes fenêtres profondément encaissées, ses portes basses, et ses toits pointus; elle prenait sa vue sur les jardins, à partir de la porte du mur d'enceinte, il y avait deux allées dont l'une conduisait à l'entrée principale de l'habitation qui était sur la façade du nord et dont l'autre en longeant un massif d'arbres verts arrivait au milieu de l'aile du sud.

— C'est par ce dernier chemin que j'ai été conduit, les yeux bandés, la nuit de ma visite au boudoir, — se dit Montgomery après avoir fait attentivement l'inspection des localités. — Oui, c'est un fait positif, je ne me trompe pas dans mes calculs et la porte par laquelle j'ai été introduit doit donner accès dans cette partie des bâtiments. Alors le corridor que nous venons de parcourir à moitié doit aboutir à l'escalier, au pied duquel s'ouvre cette porte.

Ces pensées traversèrent rapidement l'esprit du Comte qui, tournant le dos à la fenêtre, jeta un coup d'œil sur Lady Bellenden. Ce regard la prit au dépourvu et ainsi surprise sa physionomie laissa voir qu'elle avait deviné les motifs qui avaient guidé Montgomery dans l'inspection à laquelle il venait de se livrer, et qu'elle redoutait qu'il n'eût fait quelque découverte dont il ne manquerait pas de tirer parti.

— Eh! bien, Milord, — dit-elle en se remettant immédiatement et en prenant son air de dignité offensée, — voyez-vous quoi que ce soit dans l'aspect de cette

chambre qui justifie la croyance dans laquelle vous étiez d'y être jamais entré.

— Rien, — répondit-il laconiquement.

Sur cette réponse la Marquise quitta le boudoir, traversa la chambre à coucher et gagna le corridor et elle allait reprendre le chemin par lequel elle était venue, quand le Comte s'écria :

— Avec votre permission, Lady Bellenden, nous prendrons cette direction.

Il gagna d'un pas rapide l'extrémité du corridor en passant devant les portes de deux ou trois chambres.

— Milord, veuillez-vous rappeler que vous n'êtes pas ici chez vous ! — s'écria la Marquise avec un mélange de rage et de terreur. — Ce procédé est tout à fait inqualifiable, tout-à-fait indélicat de votre part ! m'entendez-vous, Milord ?

— Oh ! maintenant je suis sur la bonne voie ! — s'écria le Comte sans tenir compte des observations de la Marquise. — Venez, Fernanda, venez ici.

En un instant Lady Holderness fut auprès d'Eugène, et elle le trouva arrêté en haut d'un escalier et regardant la porte qui se trouvait au bas de cet escalier.

— Oui, tous mes soupçons sont confirmés, ou plutôt tous mes soupçons sont dissipés, — dit-il avec une joyeuse animation. — Voici la porte par laquelle je suis entré dans les bâtiments, pendant la nuit où j'ai pénétré dans le boudoir mystérieux ; voici le tapis épais que j'ai foulé sous mes pieds et la porte qui donne accès dans cet asile de la volupté doit être

l'une de celles devant lesquelles je viens de passer!

— Milord, je vous ordonne de quitter à l'instant cette partie de mes appartements particuliers et de retourner au salon, — s'écria la Marquise le visage livide, les traits décomposés par la colère et la terreur, les yeux dilatés, et les lèvres décolorées et tremblantes, — m'entendez-vous, Milord ? — ajouta-t-elle en s'élançant sur le Comte et en le saisissant violemment par le bras.

— Belle Laura, — dit le noble Lord, avec un sourire moqueur, — vous n'étiez pas si féroce quand vous m'avez guidé, les yeux bandés, vers ce corridor et que vous m'avez introduit dans le boudoir.

Puis, se dégageant de son étreinte, il rentra dans le corridor et s'arrêta devant la première porte à droite qu'il essaya d'ouvrir ; elle était fermée, mais après un moment d'hésitation, il l'enfonça d'un coup de pied et un cri de joie sortit de sa poitrine !

Lady Holderness qui l'avait suivi de près se retourna et jeta un regard de triomphe sur Lady Bellenden qui était restée dans le corridor, demandant un appui à la muraille et écrasée de honte, de fureur, et de désespoir.

— Oui, voilà bien le mystérieux boudoir, — s'écria le Comte en pénétrant dans une pièce de petite dimension, mais luxueusement meublée et dont les volets étaient alors ouverts. — Voici le sofa sur lequel j'étais étendu pendant que ma belle inconnue me pressait dans ses bras, voici la table sur laquelle elle a pris le

vin qui m'a privé de ma connaissance et voici le lit et près du lit le grand fauteuil!

— C'est faux..., tout est faux ! — murmura une voix étranglée.

Lorsque le Comte et Fernanda, qui avaient pénétré dans l'intérieur du boudoir, se retournèrent, ils aperçurent la Marquise qui, d'un pas chancelant, en franchissait le seuil.

— C'est vrai..., tout est vrai ! — s'écria le Comte, — et si Votre Seigneurie exige des preuves...,

— Des preuves ? — répéta Laura en tressaillant, — quelles preuves ?

— Celles-ci ! — répliqua Montgomery en jetant sur la table les morceaux d'étoffe coupés par Caroline.

— Ah ! je suis bien réellement trahie ! — gémit la Marquise de Bellenden en se traînant jusqu'au sofa où elle se laissa tomber en se couvrant le visage de ses mains.

— Oui, le doute n'est plus possible, — dit Montgomery après avoir comparé les morceaux d'étoffe avec les rideaux du boudoir, — mais s'il faut encore un anneau de plus dans la chaine des preuves, la voici : — ajouta-t-il en montrant dans les rideaux du lit et dans ceux de la fenêtre les places où les morceaux avaient été coupés.

Au même instant l'horloge du Prieuré sonna sept heures du soir et comme cette horloge était placée dans une petite tourelle de l'aile du sud, on l'entendait parfaitement de l'intérieur du boudoir.

— Oh ! voilà encore un nouvel anneau de la chaîne !

— s'écria Montgomery, — je reconnais le son de cette horloge, je serais prêt à l'affirmer sous serment !

— Mais, après tout, — dit la Marquise en retirant ses mains de son visage et en révélant ses traits qui portaient encore l'empreinte des plus violentes passions, — après tout, de quelle importance est la découverte que vous avez faite? Il y a quelques instants, Milord, vous m'avez donné un bon exemple, en méprisant de recourir à la duplicité. J'agirai de même et j'avouerai que je suis l'héroïne de ces nuits d'aventures dont ce lieu a été le théâtre, que je suis la femme dissolue qui vous a fait ici l'aveu de ses déportements. Oh! sous ce rapport nous descendons tous d'une bien admirable race! — ajouta-t-elle en faisant entendre un rire empoisonné par l'amertume. — Les Montgomerys et les Aylmers n'ont jamais été réputés pour leur excessive moralité; les mêmes feux qui embrasent le sang qui circule dans vos veines, Eugène et Fernanda, ont aussi changé en lave ardente celui qui bouillonne dans les miennes. Mais qu'avez-vous de plus à dire contre moi? Laura peut être signalée comme une femme impudique qui cache ses désordres sous ses vêtements de veuve, et sous les hypocrites dehors de la piété, mais Eugène et Fernanda sont des meurtriers, des meurtriers dont les crimes peuvent être prouvés par témoins, des meurtriers condamnés par leurs propres aveux!

Ces paroles qu'elle prononçait avec une violence passionnée et avec un accent de profonde méchanceté,

semblaient transformer cet ange de douceur et de bienveillance Chrétienne, en un démon enflammé de haine et de fureur.

— Ah! vous voulez me pousser aux dernières extrémités, — s'écria Montgomery; — alors vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous si je prends ma revanche jusqu'au bout, Laura! — continua-t il en fixant sur la Marquise des regards sinistres. — Nos positions respectives sont plus égales qu'il ne vous convient de le reconnaître, car si Fernanda et moi nous avons à répondre de la mort de Raymond, vous avez vous-même sur la conscience celle de votre mari!

La Marquise tressaillit comme sous un choc électrique, et malgré sa lutte désespérée contre la confusion, la terreur, et l'effroi qui l'avaient saisie, tous ses efforts furent inutiles. L'influence d'une conscience coupable, fut plus forte que tous les artifices de dissimulation dans lesquels elle était experte, et comme le miroir s'obscurcit quand une image passe devant lui, sa physionomie refléta la terrible accusation portée contre elle.

Elle n'essaya même pas de recourir à l'hypocrisie et au mensonge, mais lorsque graduellement elle eût repris un peu d'empire sur elle-même après ce dernier choc, elle s'arma de courage et de hardiesse pour affronter ses adversaires.

— Nous en savons maintenant assez, vous sur moi et moi sur vous, pour rendre désirable que nos différends soient réglés à l'amiable, — dit-elle d'une voix

grave et en accompagnant ses paroles de regards significatifs.

— Vous dites vrai, belle cousine, — répondit Montgomery, — d'autant plus qu'une guerre ouverte ne pourrait avoir pour résultat que de nous perdre tous les trois. Mais dans le cas où nous nous entendrions sur une transaction, avez-vous les moyens de nous assurer le silence de tous ces témoins que vous avez réunis au Prieuré.

— Sans aucun doute, — fut-il immédiatement répondu par Lady Bellenden. — Et de votre côté ..

— Je puis garantir que les secrets du mystérieux boudoir demeureront inconnus, — s'empressa de dire Eugène,— et que le monde ne soupçonnera jamais que le dernier Marquis de Bellenden est mort empoisonné.

— Et vous, Fernanda, — ajouta la Marquise en adoptant maintenant un ton plus familier, — êtes-vous également favorable à l'idée d'un arrangement amiable.

— Eugène a fait observer avec raison que nous ne pouvions continuer la guerre sans courir tous les trois à notre perte, — répondit Lady Holderness. — Pour ma part, je ne conserve plus d'animosité contre vous, Laura, car si vous nous avez mis à une rude épreuve, nous vous l'avons bien rendu, et partant nous sommes quittes. Il y a plus, si vous voulez me permettre de vous suggérer une idée, je pourrais proposer un mode d'arrangement aussi facile que naturel.

— Parlez! — s'écrièrent ensemble le Comte et la Marquise.

Puis un soupçon leur traversant l'esprit sur les intentions secrètes de Fernanda, ils ne purent s'empêcher d'échanger un demi-sourire et des regards significatifs.

— Ah ! vous m'avez déjà comprise, je le vois, — s'écria Lady Holderness. — Eh ! bien, je déclare que c'est le meilleur plan que vous puissiez adopter. Comme de raison, il me sera permis de prendre possession de la portion des domaines du Comté de Warwich que je réclamais et qui m'avait été attribuée par le rapport, et alors je ne vois pas pourquoi la Marquise de Bellenden ne deviendrait pas Comtesse de Montgomery, et cela dans le plus bref délai possible.

— Laura, une fois déjà, vous m'avez appelé votre bel Eugène, ici, dans cette même chambre, — dit le Comte en oubliant sa rancune, non pas seulement par intérêt, mais sous l'influence des souvenirs que ce mystérieux boudoir avait laissés dans son esprit. — Oui, ici-même, Laura, vous m'avez adressé les compliments les plus flatteurs...

— Et je vous ai dit aussi que je n'était pas non plus complètement dépourvue de charmes personnels, — interrompit Lady Bellenden dont un doux et coquet sourire était venu embellir les traits. — Et si vous pensez que je n'ai pas fait preuve d'une ridicule présomption...

— J'ai toujours proclamé que ma cousine Laura était admirablement belle, — s'écria le Comte en saisissant sa main et en la pressant dans la sienne.

— Dans les dispositions favorables où vous êtes

l'un pour l'autre, — dit Fernanda, — je ne vois pas de raison qui s'oppose à ce que tout soit oublié entre vous et que vous ne fassiez plus qu'un.

— De tout mon cœur, — s'écria Lady Bellenden en lisant un ardent assentiment dans les regards d'Eugène.

Alors ce pacte étrange fut scellé par un baiser, et les lèvres de la femme qui avait empoisonné son mari, pressèrent celles de l'homme qui avait assassiné son frère. Une autre meurtrière aristocratique assistait à cette scène

CHAPITRE XIX

PLAN DE VENGEANCE

Il était environ huit heures du matin, le lendemain du jour où s'étaient passés les divers incidents que nous avons relatés et Melmoth traversait Knightsridge se dirigeant vers Hyde Park. Il était vêtu du costume décent qu'il portait lors de sa rencontre avec Meagles, mais son visage était encore plus pâle et sa physionomie avait l'expression d'égarement, de férocité, et d'indomptable résolution d'un homme décidé à accomplir quelque forfait désespéré.

Il entra dans Hyde Park, le traversa d'un pas assuré, et les horloges du West End sonnaient neuf heures quand il arriva près de Park Lane. Alors il s'arrêta et ses regards se dirigèrent avec une certaine inquiétude vers la grille la plus proche, par laquelle, au bout de quelques instants, il vit arriver James son fils aîné.

— Je suis heureux de te voir arriver, mon garçon, — dit Melmoth, — car j'étais inquiet...

— Et pourquoi, père ? — demanda le jeune garçon qui, le lecteur peut se le rappeler, avait un peu plus de treize ans, et dont la mise était aussi décente que celle de son père. — Qu'avez-vous ?

— Je ne sais ... un pressentiment de malheur, je suppose, — s'écria Melmoth d'un ton brusque. — En réalité, dans la voie que nous avons prise, nous ne sommes pas assurés d'une heure de tranquillité, et c'est pourquoi je suis parfois inquiet et découragé. Et ton frère et ta sœur où sont-ils?

— Chez le Grand Lord, où nous demeurons depuis peu, — répondit James. — Il y a une foule d'autres enfants du même âge qu'eux à la Petite Ecole, vous le savez, et le Grand Lord est un bon garçon.

— Ah ! il vous a déjà inculqué ses précieux principes, James, n'est-ce pas ? — dit Melmoth.

Et il frissonna malgré lui en songeant à quelle école il avait volontairement conduit ses enfants.

— Mais changeons de conversation, — s'écria-t-il tout-à-coup. — Quelles nouvelles as-tu pour moi ?

— Les pistolets que vous m'avez dit d'acheter sont dans ma poche, — répondit le jeune garçon.

— Allons derrière ces arbres, — dit Melmoth, — et donne-les moi. Me voilà on ne peut plus satisfait, — s'écria-t-il, la physionomie éclairée d'une joie sauvage, en prenant les armes que lui tendait son fils.

— Que voulez-vous faire de ces pistolets, père, et où avez-vous été pendant toute la nuit ? — demanda James avec un mélange de crainte et de timidité.

— Ce que je veux faire de ces pistolets, James, il ne t'est pas difficile de le deviner si tu veux t'en donner la peine. Tout jeune que tu es, je pense que tu as parfaitement compris les sentiments que j'ai cherché à faire pénétrer dans ton esprit, depuis que nous nous sommes retrouvés dans le Workhouse. Est-il possible que tu aies oublié les cruelles injustices que ton père a eu à souffrir et la mort de ta mère ne crie-t-elle pas vengeance du fond de son tombeau?

— Non, je n'ai rien oublié de tout cela, — s'écria l'enfant, qui tremblait, comme sous l'influence du froid, quoique le temps fut doux et chaud.

— Et pourtant tu sembles effrayé, James? — dit Melmoth, avec un mélange d'irritation et de remords.

— Effrayé, non, — s'écria l'enfant recouvrant à l'instant son empire sur lui-même et son courage, — je suis prêt à venger vos griefs et la mort de ma pauvre mère, par tous les moyens, quels qu'ils soient, que vous m'indiquerez.

— Et la conduite du médecin envers le pauvre baby, James, — ajouta Melmoth.

— Oui, et cela aussi, — répondit le jeune garçon; — mais notre vengèance à cet égard va commencer presque immédiatement, car il est neuf heures passées et la nourrice va bientôt paraître avec l'enfant du docteur Thurton.

— Tu est sûr qu'elle vient se promener tous les matins dans le Parc? — demanda Melmoth.

— N'y a-t-il pas plusieurs jours que je la surveille,

et ne vous ai-je pas rapporté qu'elle vient invariablement tous les matins, entre neuf et dix heures, faire prendre l'air à l'enfant? — s'écria James.

— C'est vrai, — répondit Melmoth, — j'espère qu'elle ne manquera pas de venir ce matin, et maintenant, James, — continua-t-il d'un ton plus grave et plus sérieux encore, — tu comprends parfaitement quelles sont mes intentions au sujet de cet enfant : aussitôt que tu t'en seras emparé, tu le porteras directement chez le Grand Lord qui lui procurera une nourrice parmi les filles de sa bande, et à partir de ce moment tu te considéreras comme son tuteur et comme son père, c'est-à-dire que tu l'élèveras dans le vice, la scélératesse, et la débauche, que tu le dresseras, dès l'enfance, à devenir un voleur. Sous aucun prétexte, tu ne révèleras le secret de sa naissance, avant qu'il ait atteint l'âge de dix à douze ans, s'il vit jusque-là. Des récompenses seront offertes pour le retrouver, des insertions seront mises dans les journaux, des affiches seront placardées. Tous les moyens enfin seront sans doute mis en œuvre par Thurston pour rentrer en possession de son enfant. Mais rappelle-toi tout ce que je t'ai dit, et que ma malédiction retombe sur sa tête si tu me désobéis.

— Ne parlez pas ainsi, père, — s'écria le jeune Melmoth, que les terribles paroles de son père et l'accent de véhémence avec lequel elles étaient prononcées faisaient frissonner, — j'ai déjà juré de me conformer en tous points à vos ordres et je n'y manquerai pas en

cette circonstance. Le pauvre baby sera vengé! — ajouta le jeune garçon avec une amère énergie.

— Tu parles maintenant comme doit parler mon fils, et je suis fier de toi, James, — dit Melmoth,— ce cruel et impitoyable médecin n'a pas hésité à garder le corps du pauvre baby pour le disséquer ou pour le conserver dans un bocal, dans son laboratoire ; il a pensé sans doute que les pauvres n'avaient pas de sentiments et qu'il pouvait faire ce qu'il lui plairait du corps de l'enfant d'une mendiante, morte de faim sur le pas d'une porte, dans la rue ! mais il apprendra qu'un pareil outrage ne reste pas impuni ! — s'écria Melmoth avec un accent de férocité infernale, — tu m'entends, mon enfant, et tu m'as compris.

— Oui, — répondit James, avec un profond sentiment de haine qui rendait sa voix vibrante, — l'enfant du médecin sera élevé comme un mendiant, et dressé à devenir voleur.....

— Jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, selon qu'il aura plus ou moins bien profité des mauvais principes qui lui auront été inculqués, — ajouta Melmoth, — et alors, tu pourras lui apprendre qu'il est le fils du docteur Thurston, l'éminent médecin de May Fair.

— Et lorsqu'il aura appris ce secret, il pourra aller trouver ses parents si l'envie lui en prend, — dit l'enfant, avec un rire méchant, — mais ces pistolets, père, sont-ils.....

— Ils sont pour le Prince, — dit Melmoth, en com-

plétant la pensée de son fils, — oui, l'un est pour le Prince, pour l'auteur de tous nos malheurs...

— Et l'autre ?... — dit l'enfant, en observant avec inquiétude le visage égaré de son père.

— L'autre, — répéta Melmoth, d'un air rêveur, puis fixant tout-à-coup ses regards avec une effrayante expression sur son fils, il dit : — James, tu seras bientôt forcé de servir de père à ton frère et à ta sœur, qui n'auront plus d'autre protecteur que toi.

— Non, non, vous n'avez pas l'intention de nous quitter ainsi ! — s'écria le jeune garçon hors de lui.

Et saisissant la main de Melmoth, il se serait prosterné à ses genoux, si la main de fer de son père ne l'avait saisi par l'épaule et ne l'avait forcé à se maintenir debout.

— Enfant, il faut montrer plus d'énergie que cela ! — s'écria Melmoth, d'un ton sévère et menaçant, — le temps des jeux est passé, les douces émotions ne sont plus de saison ! nous avons des devoirs terribles à remplir, une effroyable vengeance à exercer, et nous ne devons pas reculer devant notre tâche ! Dis-moi, James, recules-tu ? — s'écria Melmoth.

Sa main de fer serra le bras de son fils comme dans un étau.

— Non, non, je ne recule pas, père, — s'écria l'enfant, — je me rappelle ma pauvre mère, les larmes qu'elle a versées sur moi, comment elle est morte en ma présence. Je n'ai pas non plus oublié les injures sans nombre que vous avez eu à subir, et tout cela

m'inspire le courage du désespoir, la résolution d'un démon, et vous ne me verrez plus montrer la moindre faiblesse.

— Bien parlé, enfant, — dit Melmoth, en pressant son fils contre son cœur, — tout à l'heure tu m'as demandé de quelle manière j'avais occupé ma nuit. Ceci va te l'apprendre.

Et il tira de sa poche une bouteille pleine de matières combustibles.

— A quel usage est destiné cette bouteille? — dit l'enfant, en la prenant des mains de son père.

— Un de ces soirs, James, — répondit Melmoth, — tu prendras tes dispositions pour passer devant la riche demeure sur les marches de laquelle ta pauvre mère est tombée et est morte, et si tu entends les sons de la musique, si tu vois les élégantes silhouettes des danseurs passer en tourbillonnant devant les fenêtres, tu lanceras ce projectile à travers les vitres au milieu de la joyeuse compagnie. Oh! alors je te promets que les éclats de rire se changeront en cris d'horreur, en douloureuses lamentations! mais ne t'arrête pas pour juger de l'effet produit, lance ton projectile d'une main vigoureuse et sauve-toi avec toute la rapidité possible. Tu m'as compris?

— Oui, mon père, — répondit l'enfant.

Son air sombre prouvait qu'il se rendait parfaitement compte du but que se proposait Melmoth, et qu'il était résolu à se conformer à la lettre aux instructions qu'il lui avait données avec de si minutieux détails; puis

après avoir caché sous ses vêtements le terrible engin de destruction, il dit :

— La société sera secouée jusque dans ses fondements par tout ce que nous nous proposons de faire ! Quand, cher père, comptez-vous mettre à exécution vos desseins sur le Prince de Galles ?

— Son Altesse Royale, — répondit Melmoth, avec une amère ironie qui trahissait sa haine profonde contre celui dont il parlait, — est partie pour aller passer quelques jours au château de Windsor. Si notre affaire concernant l'enfant du docteur Thurston réussit ce matin, je partirai sans retard pour Windsor et, dans moins de vingt-quatre heures, peut-être, l'Angleterre sera épouvantée par la terrible nouvelle que l'héritier présomptif du trône a cessé de souiller la terre de ses pas et de déshonorer l'humanité par sa présence. Telle est mon intention, James, — ajouta Melmoth, — et par conséquent il se peut, mon enfant, que toi et moi nous ne devions plus nous revoir en ce monde.

— Faut-il qu'il en soit ainsi, père ? — dit le jeune homme d'une voix profondément émue.

Le tremblement de ses lèvres, les grosses larmes qui roulaient dans ses yeux prouvèrent qu'il lui était impossible de dominer complétement ses sentiments, malgré les efforts qu'il faisait pour en contenir l'explosion.

— Il le faut, James, — répondit Melmoth. — Tu ne voudrais pas que j'épargnasse le Prince ?

— Non, mille fois non, — s'écria l'enfant avec énergie.

— Tu ne voudrais pas non plus me voir accroché à la potence maudite? — continua Melmoth.

— Dieu m'en préserve! — s'écria l'enfant d'une voix altérée et tout glacé d'horreur.

— Alors, si je tue le Prince, — reprit Melmoth, — tu dois comprendre quel est le seul parti qui me reste à prendre.

— Donnez-moi votre main pour la dernière fois, mon père, — dit James avec une émotion profonde qui communiquait à ses traits une expression plus sombre encore, et pendant qu'il pressait avec ardeur la main que son père lui avait tendue, il ajouta : — je vous regarde déjà comme si vous n'apparteniez plus à ce monde.

Pendant quelques instants le père et le fils se contemplèrent avec un mélange de tendresse et de désespoir, puis comme s'ils avaient peur de céder à l'attendrissement qui les gagnait, leurs mains se séparèrent et ils détournèrent simultanément leurs regards.

En ce moment une jeune femme, portant un enfant dans ses bras, entrait dans le Parc. C'était une nourrice au service de Thurston, et l'enfant qui avait alors neuf mois, n'était pas le rejeton de ce digne couple, comme le supposa Melmoth et son fils, mais le fruit des amours de la Princesse Sophie et du Général Barth.

L'enfant dormait dans les bras de sa nourrice, qui commença sa promenade paisible dans le Parc, sans remarquer l'homme et le garçon qui la suivaient à une

petite distance. Elle venait de quitter l'allée sablée et elle s'était dirigée vers un banc qui se trouvait placé à l'ombre de quelques arbres, et elle s'y était assise. Melmoth et son fils regardèrent attentivement autour d'eux et après s'être assurés qu'ils n'avaient rien à redouter des regards curieux, ils s'avancèrent résolument vers l'endroit où la nourrice s'était assise.

— Jeune femme, — dit Melmoth d'un ton brusque et déterminé, — nous n'avons nulle mauvaise intention contre vous, mais il faut nous donner cet enfant.

La servante resta muette de consternation à ces paroles. Mais instinctivement elle pressa l'enfant endormi contre sa poitrine et regarda avec un mélange de terteur et d'étonnement l'homme qui lui parlait.

— Je parle sérieusement et je n'ai pas de temps à perdre en discussions ou en explications, — dit ce dernier en sortant à demi un pistolet de sa poche; mais après l'avoir fait disparaître immédiatement, il ajouta : — Je ne veux pas avoir recours à une lâche violence vis-à-vis de vous, jeune femme, ainsi donc donnez-moi cet enfant à l'instant, et vous n'avez absolument rien à craindre de moi.

La nourrice avait été tellement bouleversée par la vue du pistolet, qu'elle se trouva comptétement incapable d'opposer la moindre résistance lorsque Melmoth lui enleva l'enfant; à demi évanouie, elle se renversa, le dos appuyé contre le tronc de l'arbre au pied duquel le banc était placé, et pendant que la tête lui

tournait sous l'influence du vertige, un voile épais obscurcissait sa vue.

L'enfant dormait encore, lorsque Melmoth le remit entre les bras de son fils, dont le cœur s'émut de remords à la vue du visage enfantin de l'innocente créature.

— Faut-il agir, père? — dit-il à voix basse.

— Souviens-toi du pauvre baby que ta mère aimait tant! — répliqua Melmoth avec une résolution implacable.

— Oui, cet acte de vengeance doit-être consommé, — reprit aussitôt le jeune garçon dont les regards s'étaient empreints tout-à-coup d'une expression sinistre.

— Tu jures, James, tu jures par la mémoire de ta mère, — dit Melmoth, — de te conformer sans pitié et sans remords aux instructions que je t'ai données.

— Je le jure, j'en prends l'engagement le plus sacré, par la mémoire de ma mère! — reprit le jeune garçon en faisant appel à tous ses sentiments d'amertume et en s'armant de la férocité d'un monstre.

— Alors adieu, James, adieu pour toujours! — dit Melmoth avec un stoïcisme digne d'une meilleure cause.

Et il tourna le dos à l'enfant que cependant il aimait d'un amour si profond.

— Adieu père... cher père!...

Telle fut la réponse que la voix tremblante de son fils apporta à son oreille, et ces paroles furent immédiatement suivies du bruit de pas précipités qui s'éloignaient.

Quelques minutes après la pauvre nourrice revint suffisamment à elle pour avoir conscience du malheur qui était tombé sur elle, et jetant un regard égaré autour d'elle, elle n'aperçut ni le jeune garçon ni l'enfant, mais debout près d'elle, elle vit l'homme au visage sinistre qui lui avait déjà causé une si vive terreur.

— Jeune femme, — dit Melmoth, d'une voix caverneuse; — retournez chez votre maître et dites-lui que son enfant vous a été volé dans un but de vengeance! Dites-lui que celui qui a fait cela est le même homme qu'il a vu à l'infirmerie du Work-house de White-chapel, et qu'il a fait enfermer dans un des cabanons de cet établissement... dites-lui que c'est le père de l'enfant qu'il a privé de sépulture et qui figure sans doute parmi les pièces anatomiques de son cabinet. Dites-lui cela. . dites-lui également qu'il peut s'épargner toutes recherches et toutes dépenses dans le but de retrouver son enfant, attendu que ceux qui le tiennent en leur possession ne le rendraient pas pour tous les trésors de la terre. Dites-lui encore qu'il est destiné à vivre dans la fange et dans la misère, à être élevé dans le vice, la dépravation, et le crime, mais que *jusque-là*, il ne sera pas rendu à ses parents.

Après avoir ainsi parlé, et sans attendre l'effet de cette tirade bien faite pour terrifier une femme déjà sous le coup de la terreur, Melmoth s'éloigna rapidement et disparut bientôt.

CHAPITRE XX

LA DERNIÈRE ENTREVUE

Le lendemain vers midi, la Princesse Amélie se glissa furtivement hors de son appartement et se rendit dans le parc.

Elle était bien changée depuis le moment où nous l'avons présentée à nos lecteurs dans toute la fraîcheur de sa jeunesse et dans tout l'éclat de sa voluptueuse beauté, et ce changement était l'œuvre de quelques jours.

Mais quelles pensées déchirantes, quelles réflexions terribles, quels affreux remords avaient accompli cette œuvre de destruction! Quels vautours dévorants s'étaient abattus sur ce cœur créé par l'amour, si ouvert à l'enthousiasme et si prompt à s'allumer au feu des ardentes passions !

Qu'il était indescriptible et sans égal le malheur qui était venu réveiller la Princesse après un court rêve de bonheur ! Ce n'était pas seulement la perte de l'objet

d'un amour sans bornes qui la torturait, c'était l'idée qui la poursuivait sans trève et sans merci que cet amour était maudit, que cette tendresse immense à laquelle elle avait cédé était un inceste. Son cœur s'était ouvert à un culte que la nature flétrissait comme un blasphème, son imagination avait rêvé du ciel, et c'était l'enfer qui s'était entr'ouvert sous ses pieds.

Désormais quelles joies l'existence pouvait-elle promettre à la malheureuse Amélie ? Comment lui serait-il possible même de supporter la vie. Les diamants pouvaient encore étinceler sur son front, mais son cœur ne pouvait plus que se réduire en cendres, et tout l'éclat, toutes les splendeurs de son rang, ne faisaient que rendre plus effrayantes les ténèbres qui enveloppaient son âme; car ce n'était pas seulement son propre secret, l'écrasant secret de son amour adultère, c'était encore le secret de son père qui lui avait été révélé en même temps. Depuis la terrible découverte qu'elle avait faite que Richard Stamford était le fils du Roi et de l'infortunée Aannah Lightfoot, la Princesse Amélie n'avait pas eu de difficultés à comprendre les moyens de coërcition employés par Meagles et Lady Lade lors de leur entrevue avec son père au chateau de Windsor. C'est pourquoi son âme était écrasée par la conviction que son père, que le Roi d'Angleterre, s'était montré odieusement parjure envers une femme trop confiante, trop affectueuse, et sans défense contre sa tendresse ! Il ne pouvait plus rester l'ombre d'un doute dans l'esprit d'Amélie sur la nature du document produit par Meagles

en cette circonstance et qui avait agi avec le pouvoir d'un talisman sur l'auteur de ses jours.

Ainsi la malheureuse Princesse n'avait pas seulement à supporter le poids de son propre chagrin, la torture que lui infligeait la pensée de son crime involontaire, elle avait encore à souffrir de la connaissance de la noire iniquité d'un père dont les remords avaient troublé la raison. Une maligne influence semblait s'exercer sur toute sa famille, c'était comme une malédiction qui frappait tous ses proches. Son père était torturé par l'aiguillon des remords pour les fautes de sa jeunesse. Son frère aîné était un dégoûtant débauché, un séducteur sans cœur. Sa sœur de prédilection était mère d'un enfant illégitime et la conduite de ses autres frères et sœurs, n'était nullement de nature à lui inspirer meilleur espoir. Misérable, bien misérable, à tous les points de vue, était la condition de l'aimable Princesse et il y a peu à s'étonner si la splendeur de ses charmes était ternie, si la fleur de sa jeunesse et de sa beauté s'était flétrie si vite.

Ses joues pâles s'était amaigries, ses yeux s'étaient creusés, un tremblement nerveux agitait ses membres, et tous ces ravages s'étaient accomplis dans l'espace de quelques jours. Les sources de bonheur, de joie, et d'espérance qui soutenaient l'énergie de son esprit, s'étaient taries tout d'un coup et la réaction de cette dissolution morale avait été terrible sur sa constitution physique.

Mais pourquoi traversait-elle le Parc d'un pas si

rapide ? Pourquoi avait-elle secrètement quitté la solitude de sa chambre, dans laquelle elle était restée enfermée sous de spécieux prétextes depuis le soir de la fatale découverte? C'est que, cachée dans le corsage, de sa robe, près de son sein que le bonheur et l'amour ne faisaient plus palpiter, était un billet de quelques lignes tracé à la hâte par Sir Richard Stamford. Dans ce billet qu'il lui avait fait parvenir secrètement il lui demandait une dernière entrevue, avant de quitter son pays natal pour n'y revenir jamais.

Dans l'endroit le plus écarté de l'immense Parc, Sir Richard Stamford attendait Amélie. Son apparence extérieure était aussi changée, bien changée, car le poids de la douleur avait écrasé son âme et les tortures ne lui avaient pas été plus épargnées qu'à l'infortunée Princesse.

Une rencontre entre eux était pénible, horriblement pénible, elle n'était pas seulement pénible comme celle d'un frère et d'une sœur qui se trouvent réunis dans des circonstances où ils sont accablés par l'adversité, elle était encore rendue plus poignante par le profond sentiment de honte qui venait s'ajouter à l'excès de leur douleur.

— Nous nous rencontrons pour la dernière fois, Amélie, — dit le Baronnet d'une voix basse et tremblante, — j'ai pensé que vous seriez désireuse de me voir une fois encore avant que je ne quitte ce pays pour toujours...

— Et dans quelle partie du monde, Richard, avez-

vous l'intention de vous rendre? — demanda la Princesse les yeux baissés et les joues couvertes d'une faible rougeur.

— Je l'ignore..., je n'ai encore rien résolu, — répondit Richard, — je ne suis décidé qu'à une chose, c'est à quitter l'Angleterre pour toujours, c'est la seule résolution que j'aie prise et je suis certain qu'elle aura votre approbation.

— Oui, oui, — dit la Princesse avec une véhémence passionnée, et alors ses beaux yeux noyés de larmes se levèrent et se fixèrent avec un mélange de tendresse et de honte sur le visage du Baronnet. — Oui, vous faites bien de quitter ce pays où vous avez éprouvé tant de malheurs, — continua-t-elle, — et dans quelque lieu que vous portiez vos pas, Richard, puisse la bénédiction du Tout-Puissant vous accompagner !

— Je sais que vous penserez souvent à moi, Amélie, que quelques fois mon nom se mêlera à vos prières, — reprit le Baronnet avec un accent de profonde tristesse, — et cette pensée me consolera dans mon exil volontaire ; mais vous, chère Amélie, comment surmonterez-vous l'épouvantable calamité qui nous accable ?

— Je succomberai sous son poids, Richard, — répondit la Princesse Royale, — car elle est plus forte que toute l'énergie que je puis trouver à lui opposer. La nuit et le jour je suis torturée par les plus horribles réflexions, endormie ou éveillée la mémoire me poursuit et mon imagination me fait voir l'avenir sous de

plus sombres couleurs encore; car hélas, je n'ai plus un espoir de bonheur en ce monde, mon cœur est brisé, toutes mes affections tous mes sentiments sont flétris et je suis destinée à passer le reste de mes jours dans les larmes.

— Pauvre fille, je ne comprends que trop bien la cruelle vérité de vos paroles, — dit le Baronnet avec un découragement plus profond encore, — et je sens qu'il serait dérisoire de chercher à vous faire entendre des paroles de consolation; je suis moi-même si abattu, toute mon énergie morale est si complétement éteinte, j'ai un si profond sentiment de la désolation de mon cœur, que je ne pourrais forcer mes lèvres à sourire, et ma langue à articuler des paroles de sympathie, même pour relever le courage de celle qui m'est le plus chère.

— La terre n'a pas de baume capable de guérir les âmes aussi profondément blessées que les nôtres, Richard, — dit la Princesse d'une voix éteinte et plaintive, — et le monde n'a pas de consolations pour les tortures qui nous déchirent. Oh! si ce n'était pas accumuler crime sur crime, — s'écria-t-elle avec une explosion soudaine de désespoir, — je chercherais un refuge dans la tombe ouverte par le suicide.

— Pour l'amour du ciel, ne parlez plus ainsi, Amélie! — s'écria le Baronnet épouvanté par ses paroles et par l'accent désespéré avec lequel elle les avait prononcées. — Allons, donnez-moi votre bras et promenons-nous ensemble pour la dernière fois; nous ne

pouvons nous quitter avant que nos âmes soient au moins devenues plus tranquilles et plus résignées.

— Pardonnez-moi, Richard, si j'ai dit quelque chose qui ait pu vous frapper de terreur, — répondit la Princesse d'un ton suppliant en pressant le bras du Baronnet, — mais vous comprenez combien je suis malheureuse !

Sa voix s'éteignit dans un sanglot convulsif.

— Vous avez tout à l'heure employé le mot *crime*, Amélie, — dit Richard, — et vous avez eu tort ! Non, vous n'êtes pas criminelle, pauvre fille affligée ! vous n'êtes pas coupable, ma sœur bien aimée ! C'est dans l'ignorance du lien qui nous unissait que vous m'avez aimé, que vous m'avez donné votre cœur. La voix du sang n'a pas parlé assez haut pour nous avertir et par conséquent tu n'as pas de reproches à t'adresser !

Dieu veuille que je puisse admettre un pareil raisonnement ! — s'écria la Princesse, puis modérant tout à coup l'exaltation à laquelle elle s'était laissée emporter et reprenant son empire sur elle-même, elle dit : — Il y a là-bas sous ces arbres un homme qui semble nous épier.

— Non, c'est impossible, — répliqua le Baronnet, — pourquoi nous épierait-il ? qui pourrait employer un espion pour surveiller nos actions ? mais nous allons nous diriger paisiblement dans cette direction, et nous nous assurerons du fait.

— Un vague pressentiment de malheur m'a frappée tout-à-coup, — dit la Princesse.

Richard sentit la main d'Amélie trembler sur son bras.

— Ce sont vos nerfs qui sont agités, votre énergie est brisée, — dit le Baronnet en l'entraînant doucement.

Mais les paroles d'Amélie avaient jeté une vague terreur dans son âme, et la Princesse lui avait communiqué ses tristes pressentiments.

— Assurément cet homme nous épie, — dit-elle avec un redoublement d'alarme, — retournons sur nos pas.

— Au contraire, — fit observer Richard, — s'il surveille réellement nos mouvements, nous devons savoir qui l'emploie ; je ne pourrais supporter l'idée de quitter l'Angleterre en vous sachant exposée à un danger. Allons, reprenez courage, nous approchons du bouquet d'arbres près duquel il est arrêté...

— Ah! le voilà maintenant qui sort de sa cachette, — dit la Princesse, — et il n'a pas l'air de faire attention à nous ; j'étais folle de m'abandonner à ces ridicules terreurs, mais quand on subit l'influence d'un profond découragement les plus futiles circonstances suffisent pour enfanter la crainte.

Sir Richard laissa l'observation d'Amélie sans réponse parce qu'ils étaient alors tout près de cet homme dont la présence leur avait causé une sinistre appréhension. L'homme après avoir quitté le groupe d'ar-

bres au milieu duquel il avait stationné, regardait avec attention dans une direction opposée à celle que suivaient Amélie et le Baronnet et plus ils se rapprochaient de lui, plus ils se sentaient convaincus que leurs craintes étaient sans fondement.

Mais tout-à-coup l'homme se retourna, s'avança sur eux, et avec la rapidité de l'éclair, déchargea un pistolet à bout portant sur Sir Richard Stamford.

Un cri perçant s'échappa des lèvres d'Amélie, un gémissement d'angoisse fut poussé par le Baronnet qui tressaillit et tomba lourdement à terre. La Princesse se jeta à genoux auprès de lui et presque au même instant elle entendit une seconde détonation.

Folle de terreur et dans la conviction que ce second coup de pistolet était dirigée sur elle, elle tourna ses regards du côté de l'assassin, mais il n'y avait plus rien à redouter de lui, cet homme était étendu raide mort à une petite distance.

. . . .
. . . .

Dix minutes après, un gardien du parc qui passait par là fut frappé d'horreur par le spectacle qui s'offrit à ses regards

Sur la terre gisait un homme baigné dans son sang et dont la tête, horriblement fracassée, donnait facilement à comprendre qu'il s'était fait sauter la cervelle, en se tirant un coup de pistolet dans la bouche.

Tout près de là, une dame était étendue par terre à

côté d'un gentleman dont la chemise était couverte de sang. Il était mort, une blessure mortelle l'avait frappé à la poitrine, mais la dame que le gardien reconnut comme étant la Princesse Amélie n'était qu'évanouie.

Des secours arrivèrent bientôt du château où la Princesse fut transportée sans connaissance et quand elle reprit ses sens, elle s'éveilla au sentiment d'horreur et aux affreux souvenirs qui l'exaltaient jusqu'à la folie.

Les particularités d'une aussi épouvantable tragédie ne pouvaient être complétement étouffées. Mais à l'enquête à laquelle furent soumis les deux cadavres, la circonstance de la présence de la Princesse Amélie, au moment du meurtre et du suicide, fut soigneusement passée sous silence. Pour le monde, Sir Richard Stamford avait été assassiné par un individu resté inconnu qui avait mis fin à ses jours aussitôt après la perpétration de son crime.. Sur le corps de l'assassin on n'avait rien trouvé qui put aider à le faire reconnaître et ses traits étaient tellement défigurés par l'effet du moyen de destruction qu'il avait employé, qu'il était impossible de donner de lui un signalement qui pût faciliter les recherches sur son identité.

Les restes du Baronnet furent enterrés dans l'église paroissiale de Windsor et quant au corps de l'assassin, il fut mis en terre, au carrefour d'une route, en l'absence de toute cérémonie religieuse.

Pour le lecteur, l'explication de ce tragique événe-

ment est facile à trouver. L'assassin était Melmoth et la grande ressemblance qui existait entre Sir Richard et le Prince de Galles avait causé son erreur ; il avait pris l'infortuné Baronnet pour l'héritier présomptif du trône d'Angleterre.

CHAPITRE XXI

UN SERPENT

Le même jour et presque à la même heure, Lord et Lady Holderness étaient engagés dans une conversation sérieuse, dans leur demeure de Cavendish Square.

Ils étaient assis tous deux sur un sofa dans le salon, et Fernanda tenait un journal à la main. Sa physionomie exprimait l'audace et le triomphe ; mais sur la physionomie de son mari se voyaient les traces d'une inquiétude qu'il s'efforçait de dissimuler; car le noble Lord était effrayé du caractère résolu et impétueux de sa jeune femme et il redoutait encore plus sa dédaigneuse ironie que ses emportements, sa colère, et ses injures. Il s'était laissé plonger par elle dans un abîme d'iniquité et avec la faiblesse d'un enfant, il cherchait auprès d'elle des consolations aux terreurs qui l'assiégeaient nuit et jour.

— Eh ! bien, Walter, n'êtes-vous pas convaincu par

mes raisonnements ?— s'écria-t-elle tout-à-coup après un long silence ; et tout en parlant, elle dirigea le regard de ses grands yeux bleus pleins de pitié méprisante sur le visage de son mari. — Votre physionomie conserve encore une expression de tristesse et d'inquiétude. .

— Ne me grondez pas, Fernanda, — interrompit Lord Holderness avec un accent suppliant. — Je ne puis m'empêcher d'éprouver encore un peu d'agitation, mais dans quelques jours, quand l'orage sera complétement passé, vous me trouverez aussi gai, aussi heureux qu'il est possible à un homme de l'être en ce monde.

— Pourquoi persistez vous à parler d'orage ? — demanda Fernanda avec impatience.

— Eh ! bien, ma chère, je veux dire qu'aussitôt que chacun des incidents qui peuvent nous menacer seront passés, mes appréhensions cesseront complétement, — répondit le noble Lord.

— Je n'en doute pas, dit laconiquement Fernanda d'un air méprisant. — En résumé, vous vous bornez à dire que lorsqu'il n'y aura plus de danger, vous n'aurez plus de craintes. C'est véritablement un grand effort de courage, Walter, et je vous félicite sincèrement de votre bravoure.

— Pourquoi avoir recours à cette cruelle ironie, Fernanda ?— s'écria Lord Holderness. — Je ne mérite pas d'être ainsi maltraité par vous, car je me suis plongé corps et âme dans le crime pour vous sauver du danger...

— Et aussi pour servir vos propres intérêts, — répliqua aigrement Fernanda.

— Quel intérêt avais-je à vous aider dans l'attentat contre la vie de la vieille femme de Fore Street? — demanda le noble Lord avec un éclair d'énergie réveillé par les duretés de Fernanda.

— N'aviez-vous pas intérêt à garantir votre femme contre les chances d'une effroyable découverte et d'une mort ignominieuse! — s'écria Fernanda les yeux étincelants et le visage rouge d'indignation.

— Oui, c'est bien certain, — balbutia Lord Holderness en regardant avec un mélange d'amour et de timidité la femme dont l'éblouissante beauté cachait une âme si noire; semblable en cela aux serpents dont le venin est d'autant plus terrible, que leur robe est parée des plus brillantes couleurs.

— Et en mettant Dudley à mort, — continua-t-elle d'une voix moins haute et en prenant un ton plus doux à mesure qu'elle voyait son mari céder de plus en plus au pouvoir de fascination qu'elle exerçait sur lui, — ne poursuivions-nous pas un double but, celui de nous délivrer d'un homme qui connaissait mes secrets et dont une indiscrétion pouvait me perdre, et en accomplissant un crime d'en faire retomber la responsabilité sur la tête d'Arthur Eaton?

— C'est vrai... c'est vrai!... — s'écria le noble Lord, — mais si demain les preuves allaient se retourner contre nous, quand le jeune Eaton paraîtra devant le tribunal d'"Old Bailey?

— Je vous ai déjà démontré l'impossibilité, ou du moins l'improbabilité d'une telle catastrophe, — dit Fernanda. — Ce journal, — continua-t-elle, en désignant une certaine colonne de la feuille qu'elle tenait à la main, — contient l'heureuse nouvelle de la mort de Caroline Walters, et quand elle a rendu hier son dernier soupir dans la prison de Newgate, avec elle a disparu la seule personne dont nous pouvions avoir à craindre les révélations.

— Mais supposez que Caroline Walters et Arthur Eaton se soient trouvés réunis ensemble à Newgate, — dit Lord Holderness; — croyez-moi, Arthur a des soupçons sur vous, s'ils ne se portent pas sur moi, et si Caroline Walters lui avait dit tout ce qu'elle savait, ou du moins tout ce qu'elle soupçonnait...

— Il n'est en aucune façon probable qu'ils se soient rencontrés, — interrompit Fernanda avec une expression d'inquiétude qui se peignait dans ses regards. — En tous cas, — continua-t-elle avec la résolution d'une personne determinée à ne pas céder à de vagues appréhensions et à ne pas se laisser influencer par des craintes imaginaires, — en tous cas, si une entrevue avait eu lieu dans l'intérieur de Newgate entre Arthur Eaton et Caroline Walters, il est probable que les journaux en auraient fait mention, ou plutôt, — ajouta-t-elle d'une voix plus basse et d'un air plus sombre, — nous serions déjà arrêtés!

— Aussi ne serons-nous en sûreté qu'après le jugement d'Arthur Eaton, — dit Lord Holderness en fris-

sonnant visiblement, car la terreur passagère qu'avait éprouvée sa femme n'avait pas été perdue pour lui, et il n'avait pas manqué d'en ressentir les effets. — Je voudrais bien que le ciel permît que nous fussions plus vieux de deux jours!

— Dans deux jours, — fit observer Lady Holderness d'un ton grave et solennel qui ne lui était pas habituel, — nous serons heureux et tranquilles, ou nous serons morts!

— Morts! — répéta son mari avec un tressaillement nerveux, — que voulez-vous dire, Fernanda?

— Je veux dire, — répondit-elle, — que si quelque chose venait à transpirer et à menacer notre sécurité, que si nous étions exposés à être découverts, nous préviendrions notre arrêt...

— Par un suicide? — murmura son mari d'une voix éteinte et en frissonnant d'horreur.

— Certes! — s'écria Fernanda, — voudriez-vous reculer devant cette ressource extrême?... préférez-vous mourir sur l'échafaud?

— Mon Dieu! quelle alternative! — s'écria le malheureux, tremblant de la tête aux pieds et dont le visage s'était couvert d'une pâleur livide. — Mais vous ne pensez pas qu'il y ait du danger, Fernanda? — demanda-t-il avec les lâches défaillances d'un esprit qui cherche à reprendre confiance en provoquant les paroles rassurantes d'une personne plus ferme et plus énergique. — Vous m'avez dit qu'il n'y avait rien à craindre, et néanmoins vous n'êtes pas non plus sans

alarmes. Oh! parlez, parlez franchement, et dites-moi si vous pensez qu'Arthur Eaton puisse repousser les charges qui pèsent sur lui et diriger contre nous une effroyable accusation?

— Je vous ai déjà assuré que dans ma conviction nous étions en sûreté, — répondit Fernanda, — mais je dois avouer franchement, puisque vous en avez vous-même suggéré l'idée, que tout dépend de la question de savoir si Caroline Walters a eu oui ou non un entretien avec Arthur Eaton, avant sa mort. L'affaire du couteau est la preuve la plus écrasante contre Arthur, et si les choses restent en l'état où elles étaient lors de la première instruction, sa condamnation est certaine.

— Mais ne peut il pas arriver à fournir des explications relatives à l'incident du couteau? — demanda Lord Holderness. dont la conscience coupable rendait son imagination plus active à inventer des sujets de terreur; — supposons, par exemple, que le coutelier duquel j'ai acheté ce couteau vienne à se présenter à l'audience.....

— Comment le pourrait-il, à moins d'avoir été appelé? — s'écria Fernanda — D'ailleurs n'avez-vous pas eu soin de choisir un couteau ne portant pas de nom de fabricant sur ses lames?

— C'est vrai, — répondit Lord Holderness; — il y a encore un autre point qui m'inquiète et qui se rapporte à l'histoire du couteau, et qui me fait craindre qu'Arthur parvienne à donner une explication plausible rela-

tivement à cet incident. Durant sa longue incarcération il a eu amplement le loisir de rassembler ses souvenirs, et il n'a pu manquer de se rappeler la visite que nous lui avons faite immédiatement après notre mariage.

— Il ne peut guère l'avoir oubliée, — fit remarquer Lady Holderness.

— Non, et par conséquent il se rappelera ce fait que vous êtes restée seule avec lui pendant un court espace de temps, — continua le noble Lord. — J'ai trouvé un prétexte pour me retirer dans ma bibliothèque, et il aura pu être frappé par cette idée qu'il était fort aisé pour moi de me glisser de là jusqu'à sa chambre et de cacher dans un de ses tiroirs l'une des lames du couteau brisée à dessein. Une fois ce soupçon conçu à mon égard, il n'y a pas besoin d'être sorcier pour deviner que la même main qui a glissé la lame brisée dans le tiroir, peut avoir gravé sur le manche du couteau les initiales W. D.....

— Véritablement vous vous abandonnez trop à vos terreurs, Walter, et votre imagination va trop loin, — s'écria Lady Holderness, en se levant du sofa, — vous êtes d'une pusillanimité.....

En ce moment un domestique entra pour annoncer qu'un homme qui attendait dans le vestibule, demandait à parler immédiatement à Lord et à Lady Holderness.

— Conduisez-le dans le salon, — dit Fernanda sans s'émouvoir et même sans changer de couleur.

Le domestique sortit et Lady Holderness vit que son mari était aussi blanc que sa chemise et qu'il tremblait de la tête aux pieds.

— Passez dans cette chambre, Walter, — dit-elle d'un ton impérieux, comme si elle s'adressait à un enfant, et pendant qu'elle le poussait dans la pièce voisine, elle ajouta : — si un danger nous menace nous saurons ce qui nous restera à faire, mais s'il ne s'élevait contre nous que de simples soupçons, votre air bouleversé les confirmerait.

Puis après avoir refermé la porte sur son mari qui était déjà comme mort de frayeur, elle s'empressa d'ouvrir le fenêtre et de regarder au dehors, — un homme de mauvaise mine stationnait devant la maison, un autre se promenait à une petite distance, un troisième était appuyé contre un reverbère un peu plus loin et y restait arrêté.

Fernanda s'éloigna de la fenêtre, mordue au cœur par un horrible sentiment d'effroi, elle sentait que toutes ses espérances de sécurité étaient détruites et que les sinistres pressentiments de son mari étaient bien fondés. Ce fut néanmoins par un violent et presque incroyable effort que cette femme si audacieuse dans le crime, si courageuse dans le danger, réussit à recouvrer son empire sur elle-même lorsqu'elle s'avança à la rencontre de l'homme que le domestique venait d'introduire dans le salon.

— Quelle est l'affaire qui vous amène? — lui demanda-t-elle, en faisant signe au domestique de se retirer.

Sa voix ne tremblait pas, ses jambes ne fléchissaient pas, malgré le frisson qui l'avait glacée jusqu'au cœur à la vue de cet homme dont l'extérieur dénotait un agent de police.

— J'ai à entretenir Votre Seigneurie d'une affaire toute particulière, — dit l'homme, — mais Lord Holderness doit être présent, si le hasard veut qu'il soit chez lui.

— Le domestique ne vous a-t-il pas dit qu'il y était, en effet? — demanda Fernanda.

— Mais oui, Milady, le domestique chargé du service de la porte me l'a dit, — reprit Crawley, l'officier de Bow Street.

C'était lui, mais le sang froid extraordinaire de Lady Holderness, sang froid qui s'allie si rarement à une conscience coupable, sa puissance de dissimulation si peu commune, tout cela confondit Crawley malgré toute son expérience.

— Et quelle est la nature de l'affaire qui vous amene ici? — demanda Lady Holderness avec la politesse digne d'une personne qui sait tenir son rang.

— Pour dire la vérité à Votre Seigneurie, — répondit Crawley, — c'est une affaire qui n'a rien d'agréable, mais je préfèrerais ne m'expliquer qu'en présence de Lord Holderness auquel j'ai besoin de parler aussi bien qu'à vous-même.

— Asseyez-vous un moment, — dit-elle, en lui désignant un siége, — et je vais aller chercher Lord Holderness.

Puis, sans laisser paraître le moindre trouble, elle passa dans la pièce voisine et referma la porte derrière elle.

Son mari qui avait entendu la conversation qui venait d'avoir lieu entre sa femme et le constable, en se tenant debout près de la porte, semblait armé du courage du désespoir, et cette femme intrépide parut tout à la fois étonnée et réjouie, si la joie est possible en pareille circonstance, du changement qui s'était opéré en lui en ce moment suprême

— Tout est perdu ! — dit-elle, en lui prenant la main qu'elle pressa, comme pour le féliciter du changement survenu dans ses manières.

— Je le sais, Fernanda, — reprit Lord Holderness à demi-voix, mais d'un ton ferme, — j'ai tout entendu.

— Et vous en avez appris assez pour être certain que cet homme est un constable ? — ajouta Fernanda, — je vous dirai de plus qu'il y a d'autres agents de police dans le square, et que notre arrestation est ordonnée !

— Mourons, Fernanda, mourons ! — dit le noble Lord, en joignant les mains. Oh ! mes pauvres enfants, les pauvres orphelines, mes pauvres filles... négligées... maltraitées.....

— Ne vous laissez pas aller à de vaines lamentations, Walter, — interrompit sa femme, d'un ton sévère, — chaque moment est précieux...

— Oui... oui... — murmura Lord Holderness, —

Dans la salle voisine, Crawley attendait avec anxiété le retour de Lady Holderness en compagnie de son mari, qu'il se tenait prêt à mettre tous deux en état d'arrestation, quand tout-à-coup il tressaillit au bruit d'un corps lourd qui tombait dans la pièce contigüe au salon.

— On dirait la chute d'un corps humain, la chute d'aucune autre chose sur terre ne produit ce bruit sourd et effrayant.

La pensée qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire lui traversa l'esprit.

Bondissant de son siège il s'élança vers la porte, l'ouvrit brusquement, et pénétra dans la pièce voisine

Quel spectacle s'offrit à sa vue!... sur le sofa gisait Lady Holderness la tête pendante et le corps inerte, comme lorsque toute trace de vitalité a disparu; et près d'elle, sur le tapis, était étendu son mari, raidemort!

Les-deux fioles vides attestaient qu'ils avaient mis fin à leurs jours au moyen de quelque poison foudroyant.

C'était en effet le dernier usage qu'avait fait Fernanda de l'ami des héritiers.

ÉPILOGUE

Le lendemain l'Honorable Arthur Eaton comparut devant le tribunal criminel d'Old Bailey. Mais l'affaire avait pris une physionomie complétement différente de celle qu'elle présentait lors de l'enquête préliminaire de Bow Street. Le conseil du prisonnier entra dans tous les détails de la première liaison de son client avec Fernanda. Il dit comme quoi il l'avait séduite ; comme quoi poursuivant contre lui sa secrète vengeance, elle avait employé un moyen sûr de le faire descendre au tombeau ; comme quoi il avait découvert la recette du poison et de son antidote chez Madame Lindley ; comme quoi l'éminent chimiste, M. Bradford l'avait analysé ; comme quoi il avait découvert la complicité de William Dudley auquel il avait pardonné ; et comme quoi, après être devenue Lady Holderness. Fernanda était venue lui rendre visite à la maison de son père, et lui avait proposé l'oubli du passé et offert son amitié pour l'avenir. Le savant dé-

fenseur du prisonnier fit connaître les relations qui s'étaient établies entre Caroline Walters et Fernanda chez Madame Lindley et ce fait était relevé principalement pour montrer que Fernanda avait été complice du meurtre de son enfant. Il expliqua ensuite l'intérêt qu'avait Fernanda à se débarrasser de William Dudley et de Madame Lindley et il conclut en faisant observer que le suicide de Lord et de Lady Holderness était une preuve suffisante de leur participation commune au double meurtre, dont l'un avait été imputé à l'Honorable Arthur Eaton. Le savant défenseur invoqua alors le témoignage de M. Bradford qui déposa sur l'analyse du poison et du contre-poison à laquelle il s'était livré, et aussi celui d'un coutelier qui déclara avoir vendu le couteau figurant parmi les pièces de conviction à un gentleman qu'il dépeignit et dont le signalement s'appliquait évidemment à Lord Holderness. L'avocat chargé de soutenir la poursuite criminelle abandonna l'accusation et l'Honorable Arthur Eaton fut immédiatement acquitté.

Nous ferons remarquer qu'il ne fut pas fait mention de la conversation qui avait eu lieu entre Magsman, le Gros Meg, et Carotte, conversation que Caroline avait entendue dans la prison de Newgate et qu'elle avait rapportée à Arthur. Car le fait auquel il était fait allusion n'avait aucun rapport avec l'affaire personnelle de ce jeune gentleman, et il ne voulait pas, sans nécessité, noircir la mémoire de Fernanda, plus qu'elle ne l'était déjà

Quand l'affaire d'Eaton fut terminée, Magsman et le Gros Meg le remplacèrent au banc des accusés pour répondre au crime de piraterie. Watkins et Bradley qui servaient avec les prisonniers à bord du *Royal George*, furent entendus comme témoins et leurs dépositions furent confirmées par celle de Paul Winnington, le marin seul survivant de tout l'équipage du *Fire-Fly*. Les charges furent complétement établies par ces témoignages et les deux bandits furent condamnés à être pendus sur le quai du Dock des Exécutions. Mais les coupables acceptèrent d'un air dégagé la sentence, dans la certitude où ils étaient qu'à l'aide de l'engagement extorqué au Prince de Galles, et que Carotte avait en sa possession, ils obtiendraient que leurs vies fussent épargnées.

Le lecteur se rappellera peut-être que Caroline avait écrit un billet à Rigden par lequel elle l'informait que le jeune Alfred qui avait volé les papiers de Florimel était employé par une femme nommée Price qui tenait une taverne mal famée dans Horslydown. Rigden n'était pas homme à laisser une injure sans vengeance et il était tout particulièrement exaspéré contre le jeune homme à double face qui avait si complétement réussi à se jouer de lui. En conséquence, après avoir pris quelques informations sur la femme Price et sur son établissement de Horslydown, il se rendit au bureau de police de Bow Street et y déposa une plainte dans laquelle il articulait que le jeune Alfred, incité à cette mauvaise action par certaines personnes habitant

ou fréquentant la taverne du *Baton du Pauvre* dans Horslydown, lui avait volé une somme d'argent considérable. Comme de raison cette allégation n'était pas vraie, mais Rigden ne jugea pas prudent de parler de la liasse de titres et de papiers qui était parvenue entre ses mains d'une façon si peu honorable. Sur sa plainte des mandats d'arrestation fuent délivrés contre le jeune Alfred et contre Mary Price, et Crawley fut chargé de les mettre à exécution. En conséquence le soir même du jour ou Magsman et le Gros Meg passèrent aux assises d'Old Bailey, les limiers de Bow Street firent une descente dans Horslydown et emportèrent d'assaut le *Baton du Pauvre*. Carotte et Alfred furent arrêtés, et un certain nombre d'individus qui étaient recherchés depuis longtemps pour leurs méfaits furent trouvés dans la taverne et mis en état d'arrestation. Ces personnes étaient Potence, Briggs, Miles, Dick, et le Grand Lord. L'établissement fut soumis à une perquisition de la cave au grenier et une quantité considérable d'objets volés fut découverte. Mais parmi les divers articles qui tombèrent entre les mains de Crawley en cette occasion, était l'engagement signé par le Prince de Galles de garantir la vie sauve à Joseph Warren et à Stephen Price.

Rien ne saurait rendre la rage de Potence et de Carotte, et le désespoir qu'elles éprouvèrent de cette mésaventure, mais leurs larmes aussi bien que leurs menaces furent inutiles et toute la bande des prisonniers arrêtés dans la taverne du *Baton du Pauvre*, fut conduite en prison.

Le soir même l'engagement émanant du Prince de Galles lui fut rendu, et quelques semaines après Crawley fut nommé gouverneur d'une prison en province avec un traitement de trois cents livres par an.

Nous devons aussi signaler que le soir même où les constables se livraient à leur descente dans Horsly-down un événement épouvantable arrivait dans Grafton Street. Un notable personnage qui demeurait porte à porte avec le Comte de Montgomery donnait un grand bal, et comme Eugène rentrait chez lui, après une visite chez la Marquise de Bellenden, au Prieuré, il observa un jeune garçon convenablement mis qui se tenait caché en face de la maison d'où s'échappaient des flots d'harmonie et de lumière. Le Comte n'avait pas donné grande attention à ce fait, attendu qu'il avait l'esprit préoccupé par le suicide de sa cousine Fernanda et de son mari ; mais s'étant mis à la fenêtre, vingt minutes ou une demie heure après, il vit le même enfant stationnant toujours devant la demeure de ses nobles voisins, et alors, dominé par le soupçon que ce jeune garçon avait quelque mauvaise intention, il sortit de chez lui et lui demanda pourquoi il rôdait ainsi dans le voisinage. Le jeune garçon se troubla et chercha à dissimuler sous ses vêtements quelque chose qu'il tenait à la main. Montgomery le saisit par le bras et insista pour savoir ce qu'il cachait ainsi ; mais l'enfant se débattit pour reconquérir sa liberté et dans la lutte l'objet qu'il cachait tomba à terre. Alors il y eut un bruit de verre brisé sur le pavé instantanément suivi par

une explosion qui fit voler et éclater les vitres des maisons voisines. Les hôtes de la maison où avait lieu le bal se précipitèrent dehors, ainsi que les domestiques de Lord Montgomery et un affreux spectacle s'offrit à leur vue ! Le Comte et l'enfant étaient étendus sans vie sur le pavé, leurs visages étaient défigurés et leurs corps étaient criblés de blessures. On les transporta dans l'intérieur de la maison du Comte, des secours arrivèrent promptement mais ils furent reconnus inutiles.

Ainsi périt le Comte de Montgomery réuni dans la mort avec le fils du monstre qui avait épouvanté Londres.

Joseph Warren et Stephen Price, peu d'heures après leur condamnation se trouvèrent privés de tout espoir et de toute ressource. La pièce importante sur laquelle ils comptaient n'était plus en leur possession ; Fernanda et le Comte de Montgomery que par leurs prières ou par leurs menaces ils auraient pu forcer à intervenir en leur faveur, n'étaient plus de ce monde.

Les deux scélérats furent donc contraints de se résigner à leur sort et ils subirent leur peine sur le quai du Dock des Exécutions.

Les nombreux malfaiteurs arrêtés par Crawley au *Baton du Pauvre*, furent respectivement condamnés à un temps plus ou moins long d'emprisonnement selon l'importance des méfaits qu'ils avaient commis, et Rigden ayant confirmé par serment les faits allégués dans sa plainte contre Alfred, eut la satisfaction de l'entendre condamner avec les autres à deux années d'emprisonnement.

Quant à Rigden lui-même, il prospéra jusqu'à la fin de ses jours, sort ordinaire des avoués les moins délicats.

La Petite Ecole ne fut pas dispersée par suite de l'enlèvement passager du Grand Lord de son royaume ; mais sa digne maîtresse Sal et Old Bloak continuèrent à profiter des déprédations et des vols commis par la bande de leurs jeunes élèves parmi lesquels les deux enfants survivant de Melmoth atteignirent une grande célébrité. L'enfant volé à la nourrice de Thurston fut confié spécialement aux soins de Sal qui ne manqua pas de l'élever dans tous les principes de démoralisation de la Petite Ecole et c'est ainsi que le fruit des amours royales passa sa plus tendre enfance parmi les mendiants, les voleurs, et les filles de mauvaise vie.

Le lecteur se rappellera sans doute, qu'en exécution d'un plan diabolique concerté entre le Prince de Galles et Page, certains nobles Français réfugiés, notamment les Marquis de Sainte Croix, de Bellois, et le Duc de Villebelle avaient été engagés à se rendre en France dans l'espoir d'y trouver les Vendéens prêts à lever l'étendard de l'insurrection Royaliste ; mais le Prince s'arrangea pour transmettre un avis secret au gouvernement Français et les réfugiés trahis, en mettant le pied sur le sol de la France, furent arrêtés et mis à mort! Au moyen de cette infernale perfidie, l'héritier présomptif du trône d'Angleterre échappa au paiement de la somme qu'il avait empruntée du Marquis de

Sainte Croix, garda les fonds déposés entre ses mains par le Duc de Villebelle, et se vengea du Marquis de Bellois qui avait été l'amant de Madame Fitzherbert.

L'infortuné Villebelle, par l'entremise de Page, avait confié à titre de dépôt au Prince une somme qui n'était pas moindre de quarante mille livres. C'était précisément la somme que Son Altesse Royale avait à payer à Meagles, savoir: vingt mille livres, montant de l'obligation souscrite à son profit, à titre de transaction, au Manoir de Stamford et pareille somme, montant de la reconnaissance que Lord Desborough avait fait accepter à Meagles en cette occasion. Ainsi enrichi, notre ami Meagles était en position de faire figure dans le West End et quand le moment opportun fut venu, on annonça dans les journaux qu'il faisait valoir ses droits au Marquisat d'Edgemore. L'affaire fut soumise à la Chambre des Lords, elle n'y rencontra pas d'opposition et l'audacieux, le fou, le peu honorable Tim Meagles fut élevé à la pairie. Peu de temps après il épousa Lady Lade et ils jouirent d'une existence assez heureuse pendant tout le reste de leurs jours.

Les services divers que Page avait rendus au Prince de Galles furent récompensés par une pension annuelle de deux cents livres dont le paiement fut subordonné à la condition qu'il habiterait une ville éloignée de la capitale d'au moins cent milles. Cette condition n'était pas bien dure pour Page et il transporta sa résidence à Bath où il parvint à insinuer lui-même et sa femme dans ce qu'il appelait *une assez bonne société*.

La Marquise de Bellenden atteignit un fort grand âge en gardant ses habits de veuve et en continuant sa vie de débauche jusqu'à la fin. Dans sa voluptueuse carrière elle n'avait pas cessé de se faire assister par sa fidèle Marguerite et par deux hommes à son service qui étaient en même temps et ses domestiques et ses complices. Ces individus, Richard et Mason, ont déjà été mentionnés dans le cours de cette histoire, ils étaient tous deux grands, beaux, et très-libéralement récompensés de leur discrétion par leur maîtresse, ils l'aidaient à couvrir ses débauches du voile de l'hypocrisie.

La Comtesse Douairière de Montgomery ne survécut pas longtemps à la mort de son fils aîné, le chagrin la tua, et sur le marbre du monument funéraire qui lui fut élevé dans une des églises du West End, on para Sa Seigneurie de mille vertus qu'elle n'avait jamais possédées.

La Comtesse de Desborough survécut à son mari pendant sept années qu'elle passa dans la retraite la plus absolue, en sa résidence de Londres, dans Berkeley Square. Sa beauté se flétrit rapidement, elle languit et dépérit sous la funeste influence du remords; et le bruit courut que son agonie avait été rendue horrible par des fantômes évoqués par son imagination. Il fut également rapporté que parmi les affreuses illusions qui la poursuivaient, elle était torturée par la pensée qu'elle avait commis un meurtre et qu'elle était morte avec le nom de Ramsey sur les lèvres. Ceux qui assistèrent aux derniers moments d'Eléanor étaient

loin de se douter, combien avaient une base réelle les affreuses idées qui l'assiégeaient et qu'elles attribuaient au délire d'un esprit troublé!

Le suicide de Lord Holderness et la sombre histoire qui y fut rattachée furent un terrible coup pour la pauvre Pauline, et aussi pour la malheureuse Octavie à laquelle il fut impossible de cacher ces funestes événements. Mais grâce aux soins généreux de Florimel et d'Arthur, les tristes nouvelles leur furent transmises aussi délicatement que possible, à Pauline d'abord et ensuite à son infortunée sœur. Nous ne nous arrêterons pas à décrire leur douleur, qu'il nous suffise de dire que ce ne fut qu'à force de temps et d'attentions infatigables que Florimel et Arthur parvinrent à leur faire accepter avec un peu de résignation le malheur qui les frappait et qui sans eux les auraient accablées.

Octavie donna le jour à une fille, fruit de ses amours avec le Prince de Galles et peu à peu sa santé se rétablit, sa raison revint complétement, et son esprit reprit toute sa force, bien que les fraîches illusions de sa jeunesse se fussent enfuies pour toujours. A la longue elle prêta une oreille favorable aux honorables propositions qui lui furent faites par Arthur Eaton, qui, bien qu'au fait de sa triste histoire fut assez généreux pour renouveller les offres qu'il lui avait faites dans un autre temps et qu'elle avait repoussées. En conséquence, dix-huit mois environ après la mort de son père, Lord Holderness, Octavie devint la femme de l'Honorable Arthur Eaton et le même jour Pauline accorda sa main à Lord Florimel.

Vers la même époque Rose Foster accompagna George Woodfall à l'autel; et la Marquise de Bellenden qui ne manquait jamais une occasion de soutenir sa réputation de bonté aussi bien que son renom de vertu, constitua en dot à la jeune fille, la veille du mariage, une somme de cinq mille livres. Le jeune artiste qui, quelque temps auparavant, était parvenu à secouer le joug de Shrubsole, le marchand de tableaux, avait déjà conquis de la réputation avant son mariage et en peu d'années il prit rang parmi les plus grands peintres de son temps.

. . . .

Nous avons amené à sa conclusion la première partie des *Mystères de la Cour de Londres*. Mais bien que le rideau soit tombé sur l'existence d'un fort grand nombre de personnages qui ont figuré dans le cours de notre récit, il en survit encore quelques uns dont les aventures se trouveront encore mêlées aux incidents d'un autre roman que nous avons dessein d'écrire. Le catalogue des amours de George, Prince de Galles, n'est pas encore épuisé et il nous reste à faire connaître les outrages, les persécutions, et les humiliantes épreuves auxquels il a soumis sa femme, la Princesse Caroline de Brunswick. Les matériaux que nous tenons

en réserve pour nos travaux à venir nous fournissent les éléments d'un intérêt plus profond et plus puissant que celui qui a pu faire le mérite de nos précédents ouvrages, et confiant dans notre aptitude à réaliser nos promesses dans toute leur étendue, nous n'hésitons pas à recommander à l'attention du lecteur la seconde partie des *Mystères de la Cour de Londres* qui aura pour titre : *Les Chroniques Galantes du Palais de St-James.*

FIN DES MYSTÈRES DE LA COUR DE LONDRES.

TABLE DES MATIÈRES



Typ. H. Damelet, à Lons-le-Saunier (Jura).







